



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[M - O]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

MAR

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60973](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60973)

en 1645, à 84 ans. On a de lui : I. *Dell' amore Dialoghi*, Milan, 1603, in-8°. II. *Rime*, 1635, in-12. III. *Vita del Tasso*, 1634, in-12. Manzo n'étoit pas un poëte du premier rang ; mais on ne doit pas le compter non plus parmi ceux du dernier.

MAPHÉE, voyez MAFFÉE.

MAPPUS, (Marc) né à Strasbourg le 28 octobre 1632, s'appliqua avec succès à la médecine, & fut fait professeur de botanique dans sa patrie. Il étoit chanoine de St. Thomas ; lorsqu'il mourut le 9 août 1701. On a de lui : I. *Historia medica de Acephalis*, Strasbourg, 1687, in-4°. II. *Catalogus plantarum horti medici Argentinenfis*, 1691, in-4°. III. *Historia plantarum, Alaticarum*, publié par Jean-Christian Ehrmann, Strasbourg, 1742, in-4°. ; ouvrage plein de recherches ; disposé en ordre alphabétique. IV. Un grand nombre de *Dissertations* intéressantes, entr'autres sur le *Thé*, le *Café*, le *Chocolat*, sur la *Rose*, nommée vulgairement de *Jéricho*, sur les *Remedes superstitieux*, sur les *Boissons chaudes*, &c.

MARACCI, (Louis) membre de la congrégation des Clercs-Réguliers de la Mere de Dieu, né à Lucques en 1612, mourut en 1700. Il s'est fait un nom célèbre dans la république des lettres par plusieurs ouvrages savans ; mais particulièrement par son *Alcorani textus universus*, Padoue, 1698, 2 vol. in-fol. C'est le texte arabe de l'Alcoran, avec une version latine fort exacte. L'auteur y a joint une *Vie de Mahomet*, des notes & une réfutation de l'Alcoran, appuyée sur les passages formels des docteurs Mu-

fulmans les plus accredités. C'est de lui que Sale a emprunté toute son érudition arabe sans lui en faire honneur, & en le critiquant même mal-à-propos. Il eut une grande part à l'édition de la *Bible Arabe*, Rome, 1671, 3 vol. in-fol. Ce savant professa l'arabe dans le college de la Sapience avec beaucoup de succès. Innocent XI, qui respectoit autant ses vertus qu'il estimoit son savoir, le choisit pour son confesseur.

MARAI, (Marin) célèbre musicien, né à Paris en 1656, fit des progrès si rapides dans l'art de jouer de la viole, que Ste.-Colombe, son maître, ne voulut plus lui donner de leçons passé 6 mois. Il porta la viole à son plus haut degré de perfection, & imagina le premier de faire filer en laiton les trois dernières cordes des basses, afin de rendre cet instrument plus sonore. On a de lui diverses *Pieces de Viole*, & plusieurs *Opéra* ; celui d'*Alcione* passe pour son chef-d'œuvre. On y admire sur-tout une tempête, qui fait un effet prodigieux. Un bruit sourd & lugubre, s'unissant avec les tons aigus des flûtes & autres instrumens, rend toute l'horreur d'une mer agitée, & le sifflement des vents déchainés. Ce musicien mourut en 1728.

MARAI, voyez MARETS & REGNIER.

MARALDI, (Jacques-Philippe) savant mathématicien & célèbre astronome de l'académie des sciences, naquit à Périnaldo, dans le comté de Nice, en 1665, de François Maraldi, & d'Angele-Catherine Cassini, tœur du fameux astronome de

ce nom. Son oncle le fit venir en France l'an 1687, & Maraldi s'y acquit une grande réputation par son savoir & par ses observations. En 1700 il travailla à la prolongation de la fameuse Méridienne jusqu'à l'extrémité méridionale du royaume. En 1718 il alla avec 3 autres académiciens terminer la grande Méridienne du côté du septentrion. « A ces voyages » près, dit Fontenelle, il passa » toute sa vie renfermé dans » l'observatoire, ou plutôt dans » le ciel, d'où ses regards & » ses recherches ne sortoient » point ». Son caractère étoit celui que les sciences donnent ordinairement à ceux qui s'en occupent par goût & sans vanité : du sérieux, de la simplicité, de la droiture. L'académie & ses amis le perdirent en 1729, à 64 ans. Il donna un grand nombre d'Observations curieuses & intéressantes dans les *Mémoires de l'Académie*. Celles qu'il fit sur les *Abeilles* & sur les *Pétrifications*, reçurent un accueil distingué.

MARAN, (Dom Prudent) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Sezanne en Brie, fit profession en 1703, âgé de 19 ans, & mourut en 1762, après avoir donné du lustre à son ordre par son érudition & ses ouvrages. Sa charité, son amour pour l'Eglise, & les qualités de son cœur, lui méritèrent les regrets des gens de bien. On a de lui : I. Une bonne *Edition des Œuvres de S. Cyprien* ; il a eu beaucoup de part à celles de S. Basile & de S. Justin. II. *Divinitas Domini JESU-CHRISTI manifesta in Scripturis & tradi-*

tione, 1746, in-fol. III. La *Divinité de Notre-Seigneur JESU-CHRIST prouvée contre les Hérétiques*, 1751, 3 vol. in-12. C'est la traduction du précédent, & quoique l'un & l'autre soient solides, ils ont eu peu de débit ; soit parce qu'ils traitoient d'une vérité reconnue parmi les fideles, soit parce que le goût d'un siècle frivole & dissipé ne se tourne pas vers des ouvrages si graves & si pieux. Ce sont sans doute les progrès alarmans du Socinianisme qui ont engagé le zélé & prévoyant auteur à l'entreprendre ; progrès qui, quelques années après, sont parvenus jusqu'à une apostasie & une conjuration générale. IV. La *Doctrine de l'Ecriture & des Peres sur les guérisons miraculeuses*, 1754, in-12. V. *Les grandeurs de JESU-CHRIST & la défense de sa Divinité*, 1756, in-12. Ces différentes productions décelent un homme savant ; mais on y trouve rarement l'écrivain élégant & précis. La mort le surprit lorsqu'il s'occupoit à une nouvelle *Edition des Œuvres de S. Grégoire de Nazianze*, qui n'a pas vu le jour.

MARANA, (Jean-Paul) né à Gènes ou aux environs, d'une famille distinguée, n'avoit que 27 à 28 ans, lorsqu'il fut impliqué dans la conjuration de Raphaël de la Torre, qui vouloit livrer Gènes au duc de Savoie. Après 4 ans de prison il se retira à Monaco, où il écrivit l'*Histoire de ce complot*. S'étant rendu à Lyon, il la fit imprimer en 1682, in-12, en italien. Marana avoit toujours eu du goût pour Paris ; il s'y

rendit en 1682. C'est pendant son séjour dans cette capitale qu'il publia son *Espion Turc*, en 6 vol. in-12, augmenté d'un 7e. en 1742 : titre imaginé pour décrier des choses hardies & irrépréhensibles, & pour répandre des nouvelles fausses ou vraies. On a donné une suite de cet ouvrage qui est actuellement en 9 vol. in-12, mais qui n'est plus lu que par la jeunesse oisive & crédule. Beaucoup d'auteurs l'ont imité, & nous avons eu une foule d'*Espions des Cours*, qui n'étoient jamais sortis de leur cabinet ou de leur galetas. Marana vécut à Paris depuis 1682 jusqu'en 1689. Le desir de la retraite le porta à se rendre dans une solitude d'Italie, où il mourut en 1693.

MARANDÉ, (N. de) conseiller & aumônier de Louis XIII & de Louis XIV, a publié en 1654, un ouvrage curieux, intitulé, *Inconveniens d'estat, procédans du Jansenisme*, in-4°. L'auteur y parle d'un projet formé pour bouleverser la Religion, & rapporte à ce sujet une lettre circulaire, où l'on trouve tout l'esprit de l'assemblée de Bourgfontaine (voy. FILLEAU). Mais, indépendamment d'un dessein formel & prémédité, il prouve que l'esprit & les œuvres de cette secte opéreront ce funeste effet, & causeront en même tems la perte de l'état : événement que le siecle suivant a vu pleinement réalisé. Car c'est indubitablement au jansenisme, réuni depuis long-tems secrettement & enfin ouvertement au philosophisme & au huguenotisme, qu'il faut attribuer les scènes de 1789 & suiv., & particulièrement l'esprit d'impiété

& la haine de la Religion, qui, comme il est évident, en furent les grands mobiles. « Indépen-
» damment des conséquences
» pernicieuses, dit un judicieux
» théologien, que l'on peut
» tirer de la doctrine de Jan-
» senius, la maniere dont elle a
» été défendue, a produit les
» plus tristes effets ; elle a
» ébranlé dans les esprits le
» fond même de la Religion, &
» a préparé les voies à l'incrédulité. Les déclamations &
» les satyres des Jansénistes
» contre les souverains ponti-
» fices, contre les évêques,
» contre tous les ordres de la
» hiérarchie, ont avili la puis-
» sance ecclésiastique ; leur
» mépris pour les Peres qui ont
» précédé S. Augustin, a con-
» firmé les prétentions des Pro-
» testans & des Sociniens con-
» tre la tradition des premiers
» siècles. Les faux miracles
» qu'ils ont forgés pour séduire
» les simples, & qu'ils ont
» soutenus avec un front d'ai-
» rain, ont rendu suspects aux
» déistes tous les témoignages
» rendus en fait de miracles ;
» l'audace avec laquelle plu-
» sieurs fanatiques ont bravé
» les loix, les menaces, les
» châtimens, a jeté un nuage
» sur le courage des anciens
» martyrs. L'art avec lequel
» les écrivains du parti ont su
» déguiser les faits, ou les in-
» venter au gré de leur inté-
» rêt, a autorisé le pyrrho-
» nisme historique des littéra-
» teurs modernes. Enfin le
» masque de piété sous lequel
» on a couvert mille impos-
» tures & souvent des crimes,
» a fait regarder les dévots en
» général comme des hypo-

crites & des hommes d'opinion
général. Le livre de Mar-
randé est devenu fort rare, on
peut en voir le précis dans le
Journ. hist. & lit. 1 septembre
1791, p. 13. Voyez JANSENIUS,
MONTGERON, PARIS, VER-
GER, &c.

MARAT, (N.) docteur en
médecine, s'est fait une étude
particulière de la lumière, sur-
tout relativement aux couleurs
& à la manière dont leur di-
versité naît d'une substance
simple & pure. Ses observations
ont fixé le suffrage de plusieurs
savans, quoiqu'elles heurtassent
de front le système de Newton.
Il réduit les 7 couleurs de
Newton à trois; assure que
les rayons sont également ré-
frangibles, & combat la théorie
de leur différente réfrangibilité
par plusieurs expériences qu'il
rend compte dans le mémoire
intitulé: *Decouvertes constatées
par une suite d'expériences nou-
velles, &c.*, Paris, 1782; & dans
ses *Mémoires Académiques, ou
Nouvelles Découvertes relatives
aux points les plus importans
de l'Optique*, Paris, 1788 (voyez
le *Journ. hist. & lit.*, 15 no-
vembre 1782, pag. 414. — 15
avril 1787, pag. 558. — 15
novembre 1788, pag. 421. —
*Observations Philosophiques sur
les Systèmes*, n°. 109). Cet
homme qui eût pu tenir un
rang paisible & honorable par-
mi les savans, s'engoua telle-
ment de la révolution, qu'il
en devint un des principaux
acteurs, sur-tout en 1793,
lorsque les jacobins, c'est-à-dire
les plus forcenés démocrates,
eurent abattu toutes les factions
pour régner seuls. Il étoit le

coriphée du parti, & aspirait,
dit-on, à la dictature, lorsqu'il
fut assassiné à Paris, par une
fille, nommée Charlotte Cor-
dey, le 15 juillet 1793.

MARATTE, (Charles)
peintre & graveur, naquit en
1625 à Camerino, dans la Mar-
che d'Ancone. Dès l'enfance il
exprimoit le suc des herbes &
des fleurs, pour peindre les
figures qu'il dessinait sur les
murs de la maison de son pere,
Envoyé à Rome à onze ans,
il fut l'élève de Sacchi & devint
un maître dans cette école. Il
étudia les ouvrages de Raphaël,
des Carrache & du Guide; &
se fit, d'après ces grands
hommes, une manière qui le
mit dans une haute réputation.
Le pape Clément XI lui accorda
une pension & le titre de che-
valier du Christ. Louis XIV le
nomma son peintre ordinaire.
Il mourut comblé d'honneurs
à Rome en 1713. Une extrême
modestie, beaucoup de com-
plaisance & de douceur, for-
moient son caractère. Non con-
tent d'avoir contribué à la con-
servation des peintures de Ra-
phaël au Vatican, & de celles
des Carrache dans la galerie du
palais Farnese, qui menaçoient
une ruine prochaine, il leur fit
encore ériger des monumens
dans l'église de la Rotonde. Ce
peintre a su allier la noblesse
avec la simplicité dans ses airs
de tête; il avoit un grand goût
de dessin. Ses expressions sont
ravissantes, ses idées heureuses
& pleines de majesté, son co-
loris d'une fraîcheur admirable.
Il a parfaitement traité l'His-
toire & l'Allégorie. Il étoit très-
instruit de ce qui concerne l'ar-
chitecture & la perspective. On

a de lui plusieurs Planches gravées à l'eau forte, où il a mis beaucoup de goût & d'esprit. On a aussi gravé d'après cet habile maître. Il a fait plusieurs élèves; les plus connus sont Chiari, Berettonni & Passori. Ses principaux ouvrages sont à Rome.

MARBACH, (Jean) ministre protestant d'Allemagne, né à Lindaw en 1521, mort à Strasbourg en 1581, est auteur d'une satire contre les Jésuites, imprimée en 1578 sous ce titre: *Fides JESU & Jesuitarum: hoc est collatio Doctrinae Domini nostri JESU-CHRISTI, cum Doctrina Jesuitarum*. Il écrivit aussi contre le P. Canisius, un des plus redoutables adversaires de sa secte. — Il ne faut pas le confondre avec Philippe MARBACH, protestant, né à Strasbourg le 29 avril 1550, & mort le 28 septembre 1611, qui a publié une Apologie du fameux livre de la *Concorde*, composé par quelques Luthériens vers 1580, qui a donné naissance à la secte des Concordistes.

MARBODE, évêque de Rennes, natif d'Angers, & selon d'autres, du Mans, mérita ce siège par son savoir & sa piété: il en avoit donné des preuves à Angers, dont il avoit été chanoine, & où il avoit présidé aux écoles depuis 1067 jusqu'en 1081. Il fut fait ensuite archidiacre de la même église, puis élevé sur le siège de Rennes l'an 1096. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse & de capacité. Il fut aussi chargé de la conduite de celui d'Angers, pendant l'absence de Rainaud, évêque de cette ville. Son esprit brilla

beaucoup au concile de Tours en 1096, & à celui de Troyes en 1114. Marbode, devenu aveugle, quitta son évêché sur la fin de sa vie, pour prendre l'habit monastique dans l'abbaye de S. Aubin d'Angers. Il mourut saintement dans cette retraite en 1123, à 88 ans. On a de lui *VI Lettres*, les *Vies* de S. Licinius, évêque, & de S. Robert, abbé de la Chaise-Dieu; des *Eloges* de Saints en vers, un *Commentaire* sur les *Cantiques*, & plusieurs autres ouvrages, recueillis par dom Beaugendre & imprimés à Rennes, 1708, à la suite de ceux d'Hildebert, in-fol. Ils furent estimés dans leur tems, & ils peuvent servir dans le nôtre à éclaircir plusieurs points de discipline.

MARC, (S.) Evangéliste, converti à la foi après la résurrection de J. C., fut le disciple & l'interprète de S. Pierre. On croit que c'est lui que cet Apôtre appelle *son fils spirituel*, parce qu'il l'avoit engendré à J. C. Lorsque S. Pierre alla à Rome pour la seconde fois, Marc l'y accompagna. Ce fut-là qu'il écrivit son *Evangile*, à la prière des fideles, qui lui demanderent qu'il leur donnât par écrit ce qu'il avoit appris de la bouche de S. Pierre. On est fort partagé sur la langue dans laquelle il l'écrivit: quelques-uns soutiennent qu'il le composa en grec; d'autres, en latin. On montre à Venise un ancien manuscrit de l'Evangile du Saint, que l'on prétend être l'original de sa main. Il est, non sur du papier d'Egypte comme le prétend Mabillon, mais sur un papier fait de coton comme le prouve

Scipion Maffei. Montfaucon a montré qu'il étoit en latin, & non en grec. Ce manuscrit fut envoyé d'Aquilée à Venise dans le 14^e. siècle : l'empereur Charles IV en obtint les huit derniers feuillets que l'on garde précieusement à Prague. Cet Evangile n'est presque qu'un abrégé de celui de S. Matthieu. L'auteur emploie souvent les mêmes termes, rapporte les mêmes histoires, & releve les mêmes circonstances. Il ajoute quelquefois de nouvelles particularités, qui donnent un grand jour au texte de S. Matthieu. On y trouve, comme dans les trois autres historiens de J. C., cette simplicité inimitable, qui rend la vérité des faits sensible par la nature même de la narration. *Ce n'est pas ainsi qu'on invente*, dit un philosophe de ce siècle (J. J. R.). Ils ne visent pas à inspirer de l'admiration pour leur maître; ils parlent froidement de sa doctrine, de ses miracles; ils ne font point de réflexions pour en relever l'éclat; ils racontent ses supplices & son ignominie, comme les honneurs & les acclamations des peuples: *Ibi crucifixum eum, & latrones unum a dextris & alterum a sinistris*; voilà la catastrophe & l'événement principal de cette histoire. S. Jérôme rapporte que le dernier chapitre de l'Evangile de S. Marc, depuis le verset 9, ne se trouvoit point de son tems dans les exemplaires grecs; mais il n'en est pas moins authentique, puisqu'il est reconnu par S. Irénée & par plusieurs anciens Peres, & que d'ailleurs il se trouve dans d'autres exemplaires. Pour ce qui

est de la *Liturgie* & de la *Vie de S. Barnabé*, qu'on a attribuées à cet écrivain sacré, il est certain que ni l'une ni l'autre n'est de lui. L'empereur Claude ayant chassé de Rome tous les Juifs, S. Marc alla en Egypte pour y prêcher l'Evangile, & fonda l'Eglise d'Alexandrie. Voilà ce qu'une tradition ancienne & constante nous apprend; les autres circonstances de la vie & de la mort de cet Evangéliste, rapportées dans ses *Actes*, sont incertaines; cependant ces *Actes* sont anciens; ils paroissent avoir été connus en Egypte dès le 4^e. siècle. On croit posséder ses reliques à Venise.

MARC, hérétique & disciple de Valentin dans le deuxième siècle, admettoit une *Quaternité* dans Dieu, composée de l'*Ineffable*, du *Silence*, du *Pere* & de la *Vérité*. Il s'attachoit particulièrement à séduire les femmes, sur-tout celles qui étoient riches ou belles. La cupidité, la luxure & l'ambition ont été de tout tems la source des hérésies. Marc prenoit des calices remplis d'eau & de vin, puis feignant de les consacrer à la façon des Catholiques, il les faisoit paroître pleins d'une liqueur rouge, à laquelle il donnoit le nom de sang. Il permettoit aux femmes de consacrer. S. Irénée décrit avec étendue les superstitions & les impostures de ce Marc, chef des Marcossiens. « Il est bon d'observer, » dit un habile théologien, » que si au second siècle, la » croyance de l'Eglise chrétienne n'avoit pas été que, » par la consécration de l'Eucharistie, le pain & le vin » sont changés au corps & au

» sang de J. C., l'hérésiarque
 » Marc ne se feroit pas avifé de
 » vouloir rendre ce change-
 » ment sensible par un miracle
 » apparent; & si l'on n'avoit
 » pas cru que le facerdoce don-
 » noit aux prêtres des pouvoirs
 » furnaturels, cet imposteur
 » n'auroit pas eu recours à un
 » prestige, pour persuader qu'il
 » avoit la plénitude du sacer-
 » doce. C'est pour cela qu'il est
 » utile à un théologien de con-
 » noître les divers égaremens
 » des hérétiques anciens &
 » modernes, quelque absurdes
 » qu'ils soient : la vérité ne
 » brille jamais mieux que par
 » son opposition avec l'er-
 » reur ».

MARC, (S.) Romain, suc-
 céda au pape Sylvestre I, le 18
 janvier 336, & mourut le 7 oc-
 tobre de la même année. On
 lui attribue une *Epître*, adressée
 à S. Athanase & aux évêques
 d'Egypte; mais les critiques la
 mettent au nombre des ouvrages
 supposés.

MARC, évêque d'Aréthuse,
 sous Constantin-le-Grand,
 sauva la vie à Julien, qui fut
 depuis empereur. Il assista au
 concile de Sardique en 347,
 & à ceux de Sirmich en 351
 & en 359: quoique la formule
 qu'il dressa dans ce dernier con-
 cile, ne fût pas précise ni assez
 contraire aux Ariens, il paroît
 cependant que ses sentimens
 étoient orthodoxes. Les Pâiens
 le persécuterent sous le regne
 de Julien l'Apostat, parce qu'il
 avoit détruit un temple con-
 sacré aux idoles. Il employa le
 reste de ses jours à convertir
 les partisans du Paganisme. Il
 mourut sous Jovinien ou sous
 Valens, S. Grégoire de Na-

zianze fait de lui un grand éloge.
 L'église grecque honore sa mé-
 moire le 23 de mars.

MARC, surnommé l'*Ascé-
 tique*, célèbre solitaire du 4e.
 siècle, dont nous avons neuf
Traités dans la Bibliothèque
 des Peres.

MARC-ANTOINE, *Trium-
 vir*, voyez ANTOINE.

MARC-ANTOINE RAI-
 MONDI, graveur, natif de Bolo-
 gne, prit du goût pour la taille-
 douce à la vue des Estampes
 d'Albert Durer. Il eslaya ses
 forces contre ce célèbre gra-
 veur. Il se mit à copier la *Pas-
 sion* que ce maître avoit don-
 née en 36 morceaux, & grava
 sur ses planches, ainsi que lui,
 les lettres A. D. La preuve de
 ses talens fut complete. Les
 connoisseurs s'y tromperent;
 cependant Albert Durer s'en
 aperçut, & fit un voyage ex-
 près à Venise pour porter ses
 plaintes contre son rival. Marc-
 Antoine a été à l'égard de Ra-
 phaël, ce qu'Audran fut dans
 le siècle dernier pour le célèbre
 le Brun; il a été son graveur
 favori, & en répandant ses ou-
 vrages & sa gloire, il s'est dressé
 à lui-même un trophée im-
 mortel. Il est à regretter qu'il
 ait fait souvent un abominable
 usage de ses talens. Ce fut lui
 qui grava d'après les dessins de
 Jules Romain, les planches qui
 furent mises au-devant des Son-
 nets infames de l'Arétin. Le
 pape Clément VII le fit mettre
 en prison, d'où il s'échappa pour
 se retirer à Florence. Il mourut
 vers l'an 1540.

MARC-AURELE-ANTO-
 NIN, le *Philosophe*, né l'an
 121, de l'ancienne famille des
 Annii, fut adopté par An-

ronin le Pieux avec Lucius Verus. Après la mort d'Antonin en 161, on proclama, d'une voix unanime, Marc-Aurele, qui prit pour collègue Lucius Verus, & lui donna sa fille Lucille en mariage. Ce choix ne lui fit pas honneur; car Verus déshonora le trône par une vie molle & des mœurs infâmes. Marc-Aurele ménagea avec plus d'art l'honneur du manteau de philosophe, qu'il avoit pris dès l'âge de 12 ans. Sa vie publique parut sobre & austère. Devenu empereur, il remit en vigueur l'autorité du sénat, & assista à ses assemblées avec l'assiduité du moindre sénateur. Non-seulement il délibéroit de toutes les affaires militaires, civiles & politiques, avec les plus sages de la ville, de la cour & du sénat, mais encore il déféroit à leur avis plutôt qu'au sien. *Il est plus raisonnable, disoit-il, de suivre l'opinion de plusieurs personnes éclairées, que de les obliger de se soumettre à celle d'un seul homme.* S'il étoit attentif à consulter, il ne l'étoit pas moins à faire exécuter. Il disoit « qu'un » empereur ne devoit rien faire » ni lentement ni à la hâte, » & que la négligence dans » les plus petites choses in- » fluoit dans les plus grandes ». Le peuple Romain depuis longtemps dégradé, toujours porté à l'adulation & à la bassesse, voulut lui élever des temples & des autels. Marc-Aurele les refusa, en disant dans le style d'une vanité pardonnable en quelque sorte dans ces tems de ténèbres : « La vertu seule » égale les hommes aux dieux. » Un roi juste a l'univers pour

» son temple, & les gens de » bien en sont les prêtres & » les ministres ». Une peste générale ravagea l'empire sous son regne. A ce fléau si funeste succéderent les tremblemens de terre, la famine, les inondations, les chenilles; & tout cela ensemble devint si terrible, que l'empire Romain sembloit toucher à sa fin. Les Germains, les Sarmates, les Quades & les Marcomans, prenant occasion de ces calamités, firent une irruption dans l'empire l'an 170, pénétrèrent en Italie, & ne furent chassés qu'après avoir fait beaucoup de ravages. Marc-Aurele s'en vengea sur les Chrétiens, qui n'en pouvoient rien, & qui avoient partagé les malheurs de l'empire avec les Païens. Il ordonna contre eux une persécution cruelle. Il y eut un grand nombre de martyrs, parmi lesquels on distingue l'illustre Ste. Félicité, dame Romaine, avec ses sept fils. Les Barbares ayant fait une nouvelle irruption dans l'empire, l'empereur les repoussa, & employa les momens de tranquillité, que la paix lui donna, à faire ou à réformer des loix, à combattre le luxe & la licence générale; mais tous ces projets eurent peu d'effets. Une nouvelle ligue des Marcomans & des Quades, jeta l'empereur dans de nouveaux embarras. Le peuple ne pouvant payer de nouveaux impôts, il fit vendre les plus riches meubles de l'empire, les pierreries, les statues, les tableaux, la vaisselle d'or & d'argent, les habits même de l'impératrice & ses perles. Cette guerre fut plus longue & d'un

succès plus douteux que les premières. Ce fut durant cette guerre que Marc-Aurele, se trouvant resserré par les ennemis dans une forêt d'Allemagne, obtint par les prières de la Légion Melitine, qui étoit chrétienne, une pluie abondante qui désaltéra son armée près de périr de soif. M. Warburton a démontré la vérité de ce miracle contre les mauvaises plaisanteries de Voltaire, Weston, autre Anglois protestant, l'a également établie, dans une Dissertation publiée en 1748, contre le Clerc & Moyle. L'événement a paru si peu naturel, même aux Païens, que Porphyre & Claudien l'ont attribué à des enchanteurs. Tertullien en parle comme d'un fait public & incontestable, & renvoie deux fois les Romains à la lettre de Marc-Aurele, qui le rapporte & en fait honneur au Dieu des Chrétiens (*). S. Apollinaire en rappella le souvenir à Marc-Aurele lui-même, auquel il adressa une *Apologie* pleine de force & d'éloquence en faveur des Chrétiens. Cet empereur défendit alors qu'on accusât des hommes dont il connoissoit l'innocence & la vertu; il ordonna même, en renchérissant sur Trajan, qu'on punit les délateurs; mais par une inconséquence extrême, il vou-

lut néanmoins que les accusés subissent la peine décernée contre eux. Tant il est vrai que la foiblesse, le respect humain, l'asservissement aux préjugés dominans, ont souvent les mêmes effets qu'une cruauté déclarée. Si les Chrétiens étoient des scélérats, pourquoi punir les accusateurs? & si c'étoient des gens de bien, pourquoi les punir eux-mêmes? Dans ces tems de ténèbres, la justice des rois se ressentoit du désordre général de la morale.... Les Barbares vaincus se soumirent en 175, la même année qu'Avidius Cassius se fit proclamer empereur. Marc-Aurele fit des préparatifs pour marcher contre lui; mais ce rebelle fut tué par un centenier de son armée. On envoya la tête de ce misérable à l'empereur, qui refusa de la voir, & pardonna à toutes les villes qui avoient embrassé son parti. Il passa ensuite à Athenes, y établit des professeurs publics, auxquels il assigna des pensions & accorda des immunités. De retour à Rome, après huit ans d'absence, il donna à chaque citoyen huit piéces d'or, leur fit une remise générale de tout ce qu'ils devoient au trésor public, & brûla devant eux, dans la place publique, les actes qui les constituoient débiteurs. Il

(*) Marc-Aurele y disoit que par hasard il avoit obtenu de la pluie, par les prières des soldats chrétiens : *Christianorum fortè militum preceationibus impetrato imbri* (Tertull. *Apol.* c. 5. Eusebe, *Hist.* l. 5, c. 5). Tous les bons latinistes savent que le mot *fortè* n'exprime ici aucun doute, & qu'il ne signifie autre chose, que *par hasard*; comme si on disoit, *il arriva que*. Marc-Aurele eût craint de choquer les Païens, en parlant plus clairement. L'original de l'Edit de ce prince existoit encore, lorsque Tertullien & S. Jérôme écrivoient. Voyez S. Jérôme, sur la Chronique d'Eusebe, à l'an 176, Tertullien, *loc. cit.*

éleva aussi un grand nombre de statues aux capitaines de son armée, morts dans la dernière guerre. Après avoir désigné pour lui succéder son fils Commode, il se retira pour quelque tems à Lavinium, & se livra à la philosophie avec plus d'enthousiasme que jamais. Il disoit souvent : *Heureux le peuple dont les rois sont philosophes, & dont les philosophes sont des rois !* Maxime réprouvée par l'expérience, & qui, fût-elle vraie, n'eût été dans sa bouche & dans son application, que l'expression de l'orgueil & du plus lâche égoïsme : mais tel étoit l'aveuglement de ces prétendus sages : ils ne pratiquoient le bien que pour en parler eux-mêmes avec emphase & en faire parler les autres. Une nouvelle irruption des peuples du nord le força à reprendre les armes. Marc-Aurele marcha contre eux, tomba malade à Vienne en Autriche, & mourut à Sirmich l'an 180, dans sa 59^e. année, après un règne de 19 ans, regardé comme un prince doué de grandes vertus, mais qui avoit aussi des vices, entre lesquels on remarque une vanité incompatible avec la vraie sagesse; une facilité qui dégéneroit en foiblesse, & qui a causé de très-grands maux, sur-tout aux Chrétiens; un attachement déraisonnable à des hommes qui le déshonoroient, & qu'il eût dû écarter du trône, s'il avoit été aussi zélé pour le bien public que pour sa réputation personnelle. Le choix de Verus pour être son collègue, & celui de l'infame Commode pour lui succéder, suffit pour convaincre

d'exagération les éloges que les philosophes modernes lui ont prodigués. Il avoit épousé la fameuse Annia Fauffina, femme d'un libertinage effréné; au-lieu de la contenir dans le devoir, il récompensoit ceux qui s'accommodoient de ses amours, & se couvroit lâchement d'une honte qui auroit ranimé l'honneur dans l'ame d'un sauvage. Jacques Marchand a fait une Dissertation pour réhabiliter la mémoire de cette Messaline; mais toutes ces apologies faites au 18^e. siècle, contre le témoignage de l'ancienne histoire, n'ont aucune prise sur un esprit solide. On a de Marc-Aurele XII livres de *Réflexions morales*, Londres, grec & latin, 1707, in-8°; Glasgow, 1752, traduits du grec en françois par madame Dacier, avec des remarques, Paris, 1691, 2 vol. in-12. Jean-Pierre Joly a donné une version des *Pensées* de ce prince, Paris, 1770, in-8°. Cet empereur a renfermé, dans ses *Réflexions*, ce que la morale des stoïciens offre de mieux (voy. EPICTETE). On y reconnoît souvent les Livres-Saints où les anciens sages ont puisé la plupart de leurs maximes morales, comme dans le passage suivant, qui énonce une importante & sublime vérité, mais qui n'est rien moins qu'une découverte de Marc-Aurele : *L'ame vraiment grande & élevée, est celle qui reçoit sans répugnance ce que le Ciel lui envoie & de bien & de mal;... qui se remet entièrement & de toute sa volonté, pour ce qui concerne sa destinée & sa conduite, entre les mains de la Divinité;... qui ne demande qu'à*

marcher dans le chemin de sa loi ; qu'à suivre Dieu, dont toutes les voies sont droites & tous les jugemens sont justes. Ce même prince qui parloit si magnifiquement de la Divinité, porta la superstition aux plus grandes extravagances. On le vit multiplier les sacrifices, employer des exécérations de toute espece, & introduire des religions étrangères, qui avant lui avoient été inconnues des Romains. Il fit des démarches humiliantes auprès du sénat, pour obtenir que l'on rendit les honneurs divins à Adrien son prédécesseur, dont plusieurs vices avoient rendu la mémoire infame. Il porta l'impiété encore plus loin, en mettant au nombre des déesses l'abominable Faustine, en lui élevant un temple, en lui érigeant des statues d'argent, en instituant en son honneur une communauté de filles, qui furent appellées *Faustiniennes* de son nom, en obligeant les nouvelles mariées de venir avec leurs maris offrir un sacrifice à la prétendue déesse. A la mort de Lucius Verus, son collègue, dont le nom étoit en exécration à tous les gens de bien, il força le sénat à l'honorer aussi comme un dieu. Gataker & les auteurs de la *Vie de Marc-Aurele*, qui est à la tête de ses *Réflexions morales*, édition de Glasgow, 1752, ont fait de vains efforts pour excuser l'idolâtrie & les différens vices de ce prince. Toute son histoire prouve un caractère faux, altier, égoïste & corrompu par système; l'égarment de son esprit égala celui de son cœur : il fut l'ennemi

des Chrétiens par superstition & par philosophie. Aussi, comme le remarque un historien observateur, les tyrans les plus crapuleux ont moins persécuté le Christianisme, que les empereurs qui se décoroient du nom de philosophe. « Ce » Commode, dit-il, dont on » nous donne une si mauvaise » idée, ce brutal Caligula, ce » sanguinaire Tibere, n'ont » pas persécuté; mais le phi- » losophe Trajan, mais le phi- » losophe Antonin, mais le » philosophe Marc-Aurele, le » philosophe Julien, ont été » persécuteurs; de tous les » empereurs philosophes, il » n'y a que Tite qui n'ait pas » persécuté; mais il ne régna » que deux ans. » *Voyez SENEQUE, & la fin de l'art. TIBERE.*

MARC D'AVIANO, ainsi nommé, parce qu'il étoit natif d'Aviano, bourg de Frioul, appartenant aux Vénitiens, fut célèbre par le don des miracles qu'on lui attribuoit. L'empereur Léopold le fit venir à Vienne; & il parcourut un grand nombre de provinces, trouvant partout les peuples rassemblés pour le voir & recourir à l'efficace de sa bénédiction & de ses prières. Il mourut vers l'an 1690.

MARC EUGENIQUE, qu'on appelle aussi MARC D'EPHESE, parce qu'il étoit archevêque de cette ville, fut envoyé en 1439 au concile de Florence, au nom des évêques Grecs. Il y soutint le schisme avec beaucoup d'ardeur, & ne voulut point signer le décret d'union. De retour à Constantinople, il s'éleva contre le concile de Florence. On a de lui plusieurs *Ecrits* composés à

ce sujet, qui se trouvent dans la Collection des Conciles; & d'autres ouvrages, dans lesquels il y a beaucoup d'emportement contre les Latins & le siege de Pierre. Il mourut peu de jours après sa dispute avec Barthélemi de Florence, en protestant qu'il ne vouloit pas qu'aucun de ceux qui avoient signé l'union, assistât à ses funérailles, ni qu'ils priaissent Dieu pour lui. Tant il est vrai que le fanatisme érige en idoles les objets les plus hideux & les plus tristes! Marc d'Ephese jugeoit que la scission de l'Eglise chrétienne, de cette épouse unique de J. C., étoit un bien auquel il falloit tout sacrifier. Il avoit un frere appellé Jean, qui vint avec lui à Florence, & qui publia aussi un *Ecrit* contre le concile tenu dans cette ville.

MARC-PAUL, célèbre voyageur, voyez PAUL.

MARCA, (Jacques Cornelle à) Bénédictin de l'abbaye du Mont-Blandin, né à Gand en 1570, cultiva avec succès les belles-lettres, & mourut à Douay l'an 1629. Les bibliographes Flamands lui prodiguent des éloges qui paroissent exagérés, quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'il ne soit bon orateur & encore meilleur poëte. Une partie de ses opuscules a été imprimée à Louvain, 1613, in-8°. Ce recueil contient des Harangues, des Tragédies & un Eloge des ducs de Bourgogne. On a encore de lui *Diarium Sanctorum* en vers iambes, Douay, 1628, in-4°. & *Musa lacrymantes*, 1628, in-4°.; ce sont sept tragédies dont les sujets sont pris de l'Ecriture-Sainte.

MARCA, (Pierre de) né à Gand en Béarn l'an 1594, d'une famille ancienne, originaire d'Espagne, se distingua de bonne heure par son esprit & par son zele pour la Religion Catholique; il travailla à la faire rétablir dans le Béarn, & eut le bonheur de réussir. C'est en reconnoissance de ses soins qu'il obtint la charge de président au parlement de Pau en 1621, & celle de conseiller-d'état en 1639. Après la mort de son épouse, il entra dans les ordres, & fut nommé à l'évêché de Conserans l'an 1642. Mais la cour de Rome, offensée de ce que dans le livre de la *Concorde du Sacerdoce & de l'Empire*, il avoit donné atteinte aux prérogatives du St.-Siege, lui refusa long-tems ses bulles, & il ne les obtint qu'en 1647, après avoir interprété ses sentimens d'une manière favorable, & promis les corrections nécessaires, dans un autre ouvrage qu'il fit imprimer à Barcelone, in-4°, & qui se trouve dans les éditions in-fol. du livre précédent. Il fit plus, & déféra à Innocent X neuf propositions, réfutées par onze regles, où la vraie doctrine de la hiérarchie est établie: on remarque que ces neuf propositions contiennent presque tout le système de Febronius. L'habileté avec laquelle il remplit une commission qu'on lui donna en Catalogne, lui mérita l'archevêché de Toulouse en 1652. Il s'étoit tant fait aimer en Catalogne, qu'ayant été attaqué d'une maladie qui le mit à l'extrémité, la ville de Barcelone, entr'autres, fit un vœu public à Notre-Dame de Montserrat,

qui en est éloignée d'une journée, & y envoya en son nom 12 Capucins nus-pieds, sans sandales, & 12 jeunes filles aussi pieds nus, les cheveux épars, & vêtues de longues robes blanches. Marca se dispoſoit à ſe rendre à Toulouse, lorsque le roi le fit ministre-d'état en 1658. Il étoit d'un caractère facile & flexible, mais sans jamais se laisser aller à des impulsions contraires au devoir. Persuadé de l'importance qu'il y avoit à s'opposer aux sectes naissantes, il s'appliqua à arrêter les progrès du Jansénisme. Il s'unit avec les Jésuites contre le livre du fameux évêque d'Ypres, & dressa le premier le projet d'un *Formulaire* où l'on condamneroit les V Propositions dans le sens de l'auteur. Son zele fut récompensé par l'archevêché de Paris; mais il mourut le jour même que ses bulles arriverent, en 1662, à 68 ans. Sa mort donna occasion à cette épitaphe badine :

Ci-gît l'illustre de Marca,
Que le plus grand des rois marqua,
Pour le prélat de son église;
Mais la mort qui le remarqua,
Et qui se plaît à la surprise,
Tout aussi-tôt le démarqua.

Ce prélat réunissoit plusieurs talens différens: l'érudition, la critique, la jurisprudence. Son style est ferme & mâle, assez pur, sans affectation & sans embarras. Ses principaux ouvrages sont: I. *De concordia Sacerdotii & Imperii*, dont la meilleure édition est celle qui fut donnée après sa mort par Baluze, Paris, 1704, in-fol. C'est un des ouvrages les plus savans que nous ayons sur cette matière. On ne peut guere lui

comparer que l'excellent traité *De l'Autorité des deux Puissances*; si les principes n'en sont pas toujours exactement les mêmes, c'est que Baluze n'a pas déferé à la volonté expresse du prélat, qui en mourant lui avoit indiqué divers changemens à faire. Quant au Supplément & aux notes de Baluze, ils sont tout-à-fait étrangers à M. de Marca. II. *Histoire de Béarn*, Paris, 1640, in-fol. On y trouve des éclaircissemens utiles sur l'origine des rois de Navarre, des ducs de Gascogne, des comtes de Toulouse, &c.; on y prend une grande idée de l'érudition de l'auteur. III. *Marca Hispanica*, 1688, in-fol. C'est une description savante & curieuse de la Catalogne, du Roussillon & des frontieres. La partie historique & la géographique y sont traitées avec une égale exactitude, & cet ouvrage peut être très-utile pour connoître les véritables bornes de la France & de l'Espagne. IV. *Dissertatio de primatu Lugdunensi & cæteris primatibus*, 1644, in-8°, très-savante. V. *Relation de ce qui s'est fait depuis 1653 dans les assemblées des évêques, au sujet des V Propositions*, Paris, 1657, in-4°. C'est contre cette Relation peu favorable au Jansénisme, que Nicole publia son *Belga percontator*, 1657, in-4°, dans lequel il expose les scrupules d'un prétendu théologien Flamand sur l'assemblée du clergé de 1656. VI. Des *Opuscules* publiés par Baluze en 1669, in-8°. VII. D'autres *Opuscules* mis au jour par le même en 1681, in-8°. Ces Opuscules renferment plusieurs dissertations intéressan-

tes, entr'autres : *De Tempore susceptæ in Galliis fidei* ; *De Eucharistia & Missa* ; *De Pœnitentia* ; *De Matrimonio* ; *De Patriarchatu Constantinopolitano* ; *De Stemmate Christi* ; *De Magorum Adventu* ; *De singulari Primatu Petri* ; *De Discrimine clericorum & laïcorum ex jure divino* ; *De veteribus Collectionibus Canonum*. VIII. Un Recueil de quelques *Traitéz Théologiques*, les uns en latin, les autres en françois, donnés au public en 1668, in-4°. par l'abbé de Faget, cousin-germain du savant archevêque. L'éditeur orna cette collection d'une *Vie* en latin de son illustre parent. Elle est étendue & curieuse.

MARCASSUS, (Pierre de) né en Gascogne vers 1584, fut professeur de rhétorique au college de la Marche à Paris, où il mourut en 1664. On a de lui des *Histoires*, des *Romans* & des *Pieces de théâtre*, qui n'ont pas autant de mérite du côté de la composition que du côté de la décence & du respect pour les mœurs. On a aussi de lui des *Traductions*, qui sont au-dessous de celles de l'abbé de Marolles, son ami.

MARCEL I, (S.) Romain, successeur du pape Marcellin en 308, se signala par son zèle & par sa sagesse. La juste sévérité dont il usa envers un apostat, le rendit odieux au tyran Maxence, qui le bannit de Rome. Il mourut en 310. Il est appelé martyr dans les *Sacramentaires* de Gelase I & de S. Grégoire, ainsi que dans les *Martyrologes* attribués à S. Jérôme & à Bede. Le pape S. Damase a composé son *Épistaphe* en vers.

MARCEL II, (Marcel Cérvin) natif de Montepulciano, étoit fils du receveur-général des revenus du saint-siège à Alfano. Il fit ses études avec distinction & plut au pape Paul III, qui le nomma son premier secrétaire. Il accompagna en France le cardinal Farnese, neveu de ce pontife, & s'y fit estimer par ses mœurs & son savoir. De retour à Rome, il obtint de son bienfaiteur le chapeau de cardinal, & fut choisi pour être un des présidens du concile de Trente. Il succéda sous le nom de *Marcel*, au pape Jules III, le 9 avril 1555, & mourut d'apoplexie 21 jours après son élection, dans le tems qu'il se dispoisoit à pacifier les troubles, à réformer les abus, & à faire fleurir la science & la piété dans l'Eglise. Il étoit si ennemi du népotisme, qu'il ne voulut pas même permettre à ses neveux de venir à Rome.

MARCEL ou MARCEAU, (S.) célèbre évêque de Paris, mort le 1er. novembre au commencement du 5e. siècle. Il y a eu plusieurs autres Saints de ce nom. S. Marcel, martyrisé à Châlons-sur-Saône l'an 179; S. Marcel, capitaine dans la légion Trajane, qui eut la tête tranchée pour la foi de J. C. à Tanger le 30 octobre, vers l'an 298; S. Marcel, évêque d'Apamée, & martyr en 305.

MARCEL, fameux évêque d'Ancyre dès l'an 314, assista au concile de Nicée en 325, & y signala son éloquence contre l'impunité arienne. Il s'opposa à la condamnation de S. Athanasie, au concile de Tyr en 335, & à celui de Jérusalem, où il s'éleva avec zèle contre Arius. Les

Ariens

Ariens irrités, le persécuterent avec fureur & condamnerent son *Traité contre Aste*, surnommé l'avocat des Ariens, comme contenant les erreurs de Sabellius; ils le déposerent à Constantinople en 336, & mirent à sa place Basile, qui s'étoit acquis de la réputation par son éloquence. Marcel d'Ancyre alla à Rome trouver le pape Jules : car c'est toujours au siege de Pierre que les évêques opprimés ou calomniés avoient recours comme au centre de l'autorité & de l'unité de l'Eglise (*voyez* ATHANASE, JULES I, INNOCENT I, &c.). Le pape qui le jugea innocent, le reçut à sa communion, & déclara dans un concile tenu à Rome en 341, que la doctrine contenue dans son livre contre les Ariens, étoit conforme à celle de l'Eglise. L'illustre persécuté fut encore absous & rétabli au concile de Sardique en 347. Marcel ayant été informé sur la fin de sa vie, que S. Basile avoit donné à S. Athanase des soupçons sur sa catholicité, il lui envoya une profession de foi, dans laquelle il condamnoit expressément le Sabellianisme. Il mourut dans un âge très-avancé, en 374. Après ces témoignages si favorables à Marcel, on ne peut guere douter que S. Hilaire, S. Basile, S. Chrysostome, Sulpice Sévere qui ont imputé le Sabellianisme à cet évêque d'Ancyre, n'aient été trompés par les clameurs des Ariens (*voyez ce point bien discuté dans Collect. Patr. tom. 2 de D. Montfaucon*). Il ne nous reste de Marcel qu'une *Lettre écrite au pape Jules*,
Tome VI.

deux *Confessions de Foi* dans S. Epiphane, & quelques fragmens de son *Livre contre Aste* dans la critique qu'en a faite Eusebe de Césarée.

MARCEL, (S.) natif d'Apamée, d'une famille noble & riche, distribua tous ses biens aux pauvres pour se retirer auprès de S. Alexandre, instituteur des Acemetes. S. Marcel fut abbé de ce monastere après Jean, successeur d'Alexandre, vers 447, & mourut après l'an 485. Sa sainteté & ses miracles l'ont rendu célèbre dans l'Orient.

MARCEL, (Christophe) Vénitien, fut chanoine de Padoue & archevêque de Corfou. Il eut le malheur d'être pris au sac de Rome en 1527. Comme il n'avoit pas le moyen de payer sa rançon, les soldats Luthériens qui étoient dans l'armée impériale, l'attachèrent à un arbre auprès de Gayette en pleine campagne, & lui arracherent un ongle chaque jour. Il mourut de l'excès des douleurs & de l'intempérie de l'air. On a de lui un traité de *Anima*, 1508, in-fol. & une édition des *Ritus Ecclesiastici*, 1516, in-fol. ouvrage composé par Augustin Patrice, sous le pontificat d'Innocent VIII.

MARCEL, (Guillaume) connu par ses vers, par ses harangues & par divers autres écrits, étoit d'auprès de Bayeux. Etant entré chez les Peres de l'Oratoire, il fut envoyé professeur à Rouen en 1640, dans le college que l'archevêque François de Harlai venoit de rétablir. Il sortit quelque tems après de l'Oratoire, pour remplir la place de professeur d'é-

loquence, au college des Gracins à Paris. Il étoit près de réciter en public l'oraison funebre du maréchal de Gassion, quand il lui fut défendu de prononcer dans une université catholique, l'éloge d'un homme mort dans la religion protestante. Le goût de la patrie le rappella à Bayeux, pour être chanoine, & principal du college de cette ville; enfin voulant se reposer des fatigues de ce pénible emploi, il se retira en 1671, dans la cure de Basli, près Caen, & y mourut en 1702, âgé de 90 ans, laissant plusieurs écrits en prose & en vers latins & françois. C'est par ses conseils que le poëte Brébeuf, son ami, entreprit la traduction de la *Pharsale* de Lucain.

MARCEL, (Guillaume) avocat au conseil, natif de Toulouse, mort à Arles, commissaire de Marine, le 27 décembre 1708, à 61 ans, est auteur : I. De l'*Histoire de l'origine & des progrès de la Monarchie Françoise*, en 4 vol. in-12. C'est moins un corps d'histoire qu'une chronique sèche & inexacte. II. Des *Tablettes Chronologiques pour l'histoire profane*, in-12, qu'on lit moins depuis celles de l'abbé Lenglet du Fresnoy, mais qui n'ont point été inutiles à celui-ci. III. Des *Tablettes Chronologiques pour les affaires de l'Eglise*, in-8°. ouvrage estimé, qui réunit l'exactitude & l'esprit de recherches à l'orthodoxie & à la sagesse des principes; en lui donnant un peu plus de développement & d'étendue, on en feroit le meilleur livre élémentaire d'histoire ecclésiastique; genre où nous sommes dans la plus

grande pénurie, les jansénistes & philosophistes ayant entièrement infecté cette partie de l'institution (voy. MACQUER). L'*Histoire abrégée de l'Eglise*, par M. l'Homond, est presque le seul ouvrage en ce genre qui puisse servir à l'instruction de la jeunesse (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 15 septembre 1787, p. 99). Marcel avoit le genie de la négociation. Ce fut lui qui conclut la paix d'Alger avec Louis XIV en 1677, & qui fit fleurir le commerce de France en Egypte.

MARCELLE, (Sainte) dame Romaine, étant devenue veuve après 7 mois de mariage, embrassa la vie monastique. Plusieurs vierges de qualité se mirent sous sa conduite, & la ville de Rome fut bientôt remplie de monasteres où on imitoit la vie des solitaires d'Orient. Marcelle consultoit souvent S. Jérôme dans ses doutes, & nous avons les réponses de ce S. Docteur dans les 11 Lettres qu'il lui écrivit. Ses grandes délices étoient la lecture des Livres-Saints, « non par esprit de dispute ni pour en faire parade comme les Pharisiens, » dit S. Jérôme, mais pour les mettre en pratique, & mériter de les comprendre par l'accomplissement exact de toutes les loix qu'ils renferment. *Meditationem legis non in replicando quæ scripta sunt, ut Judæorum existimant Pharisæi, sed in opere intelligens... ut postquam mandata compleisset, tunc se sciret mereri intelligentiam Scripturarum* (voyez EUSTOCHIUM). Elle eut beaucoup à souffrir durant le sac de la ville de Rome, l'an 409 : les

barbares vouloient lui faire découvrir des trésors qu'elle avoit cachés, à l'imitation de S. Laurent, dans le sein des pauvres. Alarmée du danger que couroit l'innocence de Principie, sa chere fille spirituelle, elle se jeta aux pieds des soldats & les conjura de l'épargner; ceux-ci oubliant leur férocité, conduisirent Marcelle & Principie dans l'église de S. Paul, qui, selon les ordres d'Alarie leur chef, devoit servir d'asyle, de même que celle de S. Pierre. Elle survécut peu au désastre de sa patrie, & mourut en 410. S. Jérôme a écrit élégamment sa Vie dans la Lettre à Principie, Lib. 3, Epist. 9, édition de Pierre Canisius.

MARCELLIN, (S.) succéda au pape S. Caius en 296, & se signala par son courage durant la persécution. Les Donatistes l'ont accusé d'avoir sacrifié aux idoles; mais S. Augustin le justifie pleinement dans son livre: *De unico Bapt. contra Petilianum*, cap. 16. Eusebe, qu'on ne peut soupçonner d'une omission aussi considérable, ne dit pas un mot de ce fait, & Théodoret prouve bien davantage, puisqu'il parle expressément de Marcellin, ainsi que de la persécution où l'on veut qu'il ait idolâtré; cet historien assure au contraire que ce pape se distingua par la fermeté de son courage. C'est cependant sur cette calomnie que l'on a bâti la prétendue histoire du repentir de Marcellin dans un concile de Sinuesse qui n'a jamais existé. L'auteur de ce conte, aussi mal adroit qu'ignorant, tombe dans les contradictions les plus palpables & les plus

ridicules (voyez le P. Pagi, ad an. 303, le P. Alexandre, Tillemont, & le cardinal Orsi). Il n'y a jamais eu que le donatiste Pétilien & les sectaires de son tems, qui soutinrent cette imputation, les premiers donatistes n'ayant jamais reproché à l'Eglise une pareille chute de son chef, tout attentifs qu'ils étoient, pour appuyer leur mauvaise cause, à recueillir les plus légères fautes des évêques catholiques & sur-tout celles des papes. Marcellin tint le Saint-Siege un peu plus de 8 ans, & mourut le 24 octobre 304, également illustre par sa sainteté & par ses lumieres. Après sa mort, la chaire de Rome vaqua jusqu'en 308, tant il étoit périlleux d'y monter, à cause de l'implacable cruauté des persécuteurs.

MARCELLIN, (S.) est regardé comme le 1er. évêque d'Embrun. Il mourut vers 374. Les Actes de sa vie sont fort incertains. — Il ne faut pas le confondre avec S. MARCELLIN prêtre, qui reçut la couronne du martyre à Rome avec S. Pierre Exorciste, en 304, ni avec Flavius MARCELLIN tribun, à qui S. Augustin adressa ses premiers écrits contre les Pélagiens, & son grand ouvrage de la *Cité de Dieu*. Il mourut l'an 413.

MARCELLIN, officier de l'Empire & comte d'Illyrie, né dans la Dalmatie, fut chancelier de l'empereur Justin, & selon Cassiodore, de l'empereur Justinien. Il est auteur d'une Chronique, intitulée: *Chronicon rerum Orientalium in ecclesia gestarum*, qui commence où celle de S. Jérôme se ter-

mine, en 379, & qui finit en 534. L'édition la plus correcte de cet ouvrage est celle que le P. Sirmond donna en 1619, in-8°. On l'a continuée jusqu'en 566. Cassiodore en parle avec éloge. Elle a été insérée dans la Bibliothèque des Pères, tom. 9. Cassiodore dit (*Divin. Lect. cap. 17*) que Marcellin avoit encore donné deux ouvrages, l'un intitulé : *De temporum qualitatibus & positionibus locorum* ; l'autre : *De urbibus Cæli & Hierosolymis* ; mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

MARCELLIN, voyez AMMIEN-MARCELLIN.

MARCELLIN, évêque d'Atrezzo ; voyez INNOCENT IV.

MARCELLINUS, voyez FABIVS-MARCELLINUS.

MARCELLUS, voyez NONIUS.

MARCELLUS, (*Marcus-Claudius*) célèbre général Romain, fit la guerre avec succès contre les Gaulois, & tua de sa propre main le roi Viridomare. Ayant eu ordre de passer en Sicile, & n'ayant pu ramener les Syracusains par la voie de la douceur, il les assiégea par terre & par mer. Archimède en retarda la prise pendant 3 ans, par des machines qui détruisoient de fond en comble les ouvrages des assiégeans ; mais leur ville fut enfin obligée de se rendre (voyez ARCHIMEDE, TZETZÈS). Marcellus avoit ordonné qu'on épargnât l'illustre ingénieur qui l'avoit si bien défendue, & il n'apprit sa mort qu'avec une douleur extrême. Ce général ne signala pas moins sa valeur dans la guerre contre Annibal. Il le vainquit deux fois sous les murs

de Nole, & mérita qu'on l'appellât *l'Épée de la République*, comme Fabius, son collègue dans le consulat & dans le généralat, en avoit été appelé *le Bouclier*. Ses succès lui suscitèrent des envieux ; il fut accusé devant le peuple par un tribun jaloux de sa gloire. Ce grand homme vint à Rome, & s'y justifia par le seul récit de ses exploits : le lendemain il est élu consul pour la 5e. fois, & part tout de suite pour continuer la guerre. Sa mort ne fut point digne d'un si grand général. Quoiqu'âgé de 60 ans, il avoit la vivacité d'un jeune-homme. Cette vivacité l'emporta au point d'aller lui-même, presque sans escorte, à la découverte d'un poste qui séparoit le camp des Romains d'avec celui d'Annibal. Le général Carthaginois y avoit fait cacher un détachement de cavalerie numide ; il fondit à l'improviste sur la petite troupe des Romains, qui fut presque entièrement taillée en pièces. Marcellus fut tué dans cette embuscade, l'an 207 avant J. C. Annibal le fit enterrer avec pompe.

MARCELLUS, (*Marcus-Claudius*) un des descendans du précédent, joua un rôle dans les guerres civiles, & prit le parti de Pompée contre César. Celui-ci ayant été vainqueur, exila Marcellus, & le rappella ensuite, à la prière du sénat. C'est pour lui que Cicéron prononça son oraison *pro Marcello*, une des plus belles de cet orateur.

MARCELLUS, (*Marcus-Claudius*) petit-fils du précédent, & fils de Marcellus &

d'Octavie, sœur d'Auguste, épousa Julie, fille de cet empereur. Le sénat le créa édile. Marcellus se concilia, pendant son édilité, la bienveillance publique. Rien ne flattoit davantage les Romains, que la pensée qu'il succéderoit un jour à Auguste. Sa mort prématurée fit évanouir ces espérances : ce qui fit dire à Virgile que *les destins n'avoient fait que le montrer au monde*. Le *Tu Marcellus eris*, que ce grand poëte fut employer, avec tant d'art, au 6e. livre de son *Enéide*, fit verser bien des larmes aux Romains, & sur-tout à sa famille. Ses obsèques se firent aux dépens du public, & l'on honora sa mémoire par tout ce que l'estime & les regrets furent imaginer.

MARCELLUS, médecin de Séide en Pamphylie, vivoit sous l'empereur Marc-Aurèle. Il composa deux poëmes envers héroïques : l'un sur la *Lycanthropie*, espece de mélancolie, qui frappe ceux qui en sont atteints, de l'idée opiniâtre qu'ils sont changés en loups : l'autre sur les *Poissons*. On trouve des fragmens du premier dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

MARCHAND, (Jean-Louis) natif de Lyon, passe pour le plus grand organiste qu'il y ait jamais eu ; Rameau le reconnut pour son maître, & apprit de lui les principes les plus lumineux de l'harmonie. Il vint fort jeune à Paris, & s'étant trouvé, comme par hasard, dans la chapelle du college de Louis-le-Grand, au moment qu'on attendoit l'organiste pour commencer l'Office divin, il s'offrit pour le remplacer. Son jeu plut

tellement, que les Jésuites le retinrent dans le college, & fournirent tout ce qui étoit nécessaire pour perfectionner ses talens. Marchand conserva toujours l'orgue de leur chapelle, & refusa constamment les places avantageuses qu'on lui offrit. Le défintéressement eut autant de part à ces refus que la reconnaissance. Il étoit d'un esprit si indépendant, qu'il négligea autant sa célébrité que sa fortune. Il mourut à Paris en 1732, à 63 ans. On a de lui deux livres de *Pieces de Clavecin*, très-estimées des connoisseurs ; & tout ce que Rameau a écrit sur la musique, est en grande partie le fruit des leçons de ce grand maître.

MARCHAND, (Prosper) né en Picardie, fut élevé, dès sa jeunesse, dans la librairie à Paris & dans la connoissance des livres. Il entretenit une correspondance réglée avec plusieurs savans, entr'autres avec Bernard, continuateur des *Nouvelles de la République des Lettres*, & il lui fournit les anecdotes littéraires de France. Marchand alla le joindre en Hollande, pour y professer en liberté la religion protestante qu'il avoit embrassée. Il y continua quelque tems la librairie ; mais il quitta ensuite ce négoce, pour se consacrer uniquement à la littérature. La connoissance des livres & de leurs auteurs, & l'étude de l'histoire de France, fut toujours son occupation favorite. Il fut aussi un des principaux auteurs du *Journal littéraire*, & il fournit des extraits dans la plupart des autres Journaux. Ce savant mourut dans un âge avancé, en 1756

Il légua le peu de bien qui lui restoit, à une société fondée à La Haye pour l'éducation & l'instruction d'un certain nombre de pauvres. Sa bibliothèque, l'une des mieux composées pour l'histoire littéraire, est restée par son testament avec ses manuscrits à l'université de Leyde. On a de lui : I. *L'Histoire de l'Imprimerie*. Cet ouvrage, rempli de discussions & de notes, parut en 1740 à La Haye, in-4°. L'érudition y est tellement prodiguée, l'auteur a tellement accumulé les remarques & les citations, que quand on est à la fin de ce chaos, on ne fait guère à quoi s'en tenir sur les points qu'il discute. M. Mercier, abbé de S. Leger de Soissons, a donné en 1773 un Supplément à cette *Histoire*, plein de recherches & d'une exactitude bien rare dans l'état actuel des sciences; il en a paru une seconde édition en 1775, in-4°. II. Un *Dictionnaire historique, ou Mémoires critiques & littéraires*, imprimé à La Haye en 1758, en 2 petits vol. in-fol. On y trouve des singularités historiques, des anecdotes littéraires, des points de bibliographie discutés; mais il y a trop de minuties, le style n'est pas pur, & l'auteur se livre trop à l'emportement de son caractère. Il est difficile d'entasser plus d'érudition sur des choses si peu intéressantes, du moins pour le commun des lecteurs. III. Une nouvelle édition du *Dictionnaire & des Lettres de Bayle; du Cymbalum mundi, &c.*

MARCHANT, (Pierre) né à Couvin dans l'Entre-Sambre & Meuse, principauté de Liege, l'an 1585, se fit Récollet, se

distingua par sa science & sa régularité, & fut élevé aux premières charges de son ordre. En 1639 il fut fait commissaire-général avec plein pouvoir sur les provinces de son ordre dans l'Allemagne, les Pays-Bas, les Isles Britanniques, &c. Il est le fondateur de la province dite de *St-Joseph*, dans la Flandre, & le principal auteur de la réforme des Franciscaines, avec la vénérable sœur Jeanne de Jesus, nommée *Neering* de Gand; cette congrégation est connue sous le nom de *Réforme des Sœurs Franciscaines de la pénitence de Limbourg*, qui fut approuvée par Urbain VIII l'an 1634. Cet homme plein de zèle pour la discipline religieuse, mourut à Gand le 11 novembre 1661. On a de lui : I. *Expositio literalis in regulam Sti Francisci*, Anvers, 1631, in-8°. II. *Tribunal sacramentale*, Gand, 1643, 2 vol. in-fol. & un troisième à Anvers, 1650. Théologie aujourd'hui oubliée, qui renferme plusieurs choses plus pieuses que solides, entr'autres le traité intitulé : *Sanctificatio S. Joseph in utero*, qui a été aussi imprimé séparément, & condamné à Rome le 19 mars 1633, comme il devoit l'être de toute raison. III. *Les Constitutions de la congrégation des Religieuses* qu'il a établie, &c. — Son frere Jacques MARCHANT, doyen & curé de Couvin, s'est distingué aussi par sa science & sa piété; on estime encore son *Horius Pastorum*, ouvrage savant, quoique d'une critique peu sévère, édifiant & utile, & où il y a des choses curieuses, qu'il seroit difficile de trouver ailleurs; & quelques autres Traités, recueillis en 1

vol. in-folio, Cologne, 1635. Il mourut en 1648.

MARCHE, (Olivier de la) fils d'un gentilhomme Bourguignon, né vers l'an 1427, fut page, puis gentilhomme de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Louis XI, mécontent de la Marche, voulut que Philippe lui livrât ce fidele serviteur; mais ce prince lui fit répondre, que si le roi ou quelqu'autre at- tentoit sur lui, il en seroit rai- son. Devenu ensuite maître- d'hôtel & capitaine-des-gardes de Charles le Téméraire, il le servit avec zele. Après la mort de ce prince, tué à la bataille de Nancy en 1477, Olivier de la Marche eut la charge de grand-maitre-d'hôtel de Maxi- milien d'Autriche, qui épousa l'héritiere de Bourgogne. Il eut la même charge sous l'archi- duc Philippe, & fut envoyé en ambassade à la cour de France après la mort de Louis XI. Il mourut à Bruxelles en 1501. On a de lui : I. Des *Mémoires ou Chroniques*, imprimés à Lyon en 1562, & à Bruxelles en 1616, in-4°. Ces Mémoires, inférieurs à ceux de Comines pour le style, leur sont peut-être supé- rieurs pour la sincérité. On y trouve des anecdotes curieuses sur la cour des deux derniers ducs de Bourgogne, auxquels l'auteur avoit été attaché. Les faits y sont racontés d'une ma- niere plate & confuse; mais ils respirent la franchise. II. *Traité sur les duels & gages de bataille*, in-8°, Paris, 1586. III. *Triomphe des Dames d'honneur*, 1520, in-8°; & plusieurs autres ou- vrages imprimés & manuscrits.

MARCHE-COURMONT, (Ignace Hugari de la) ancien

chambellan du margrave de Bareith, & capitaine au service de France dans les Volontaires de Wurmsfer, naquit à Paris en 1728, & mourut à l'isle de Bourbon en 1768. Il avoit beau- coup voyagé en Italie, en Alle- magne, en Pologne. On a de lui : I. *Les Lettres d'Azra* pour servir de suite aux *Lettres Péru- viennes*, in-12; & qui ne vaut pas mieux que l'ouvrage sur le- quel il est enté. II. *Essai politique sur les avantages que la France peut retirer de la conquête de Mi- norque*. III. *Le Littérateur impar- tial*; journal qui n'eut point de suite.

MARCHESINI, (N.) né à Reggio, se fit religieux dans l'ordre de S. François. Selon Sixte de Sienne, Possevin & Oudin, il vivoit vers 1450; & selon Wadding & du Cange, vers 1300. Ce pieux religieux est particulièrement connu par un ouvrage intitulé : *Mammo- trectus sive Expositio in singula Biblia capitula*, publié par les soins de Hélie de Lauffen, cha- noine de la collégiale de Lu- cerne, & imprimé à Mayence par Pierre Schœffer de Gerns- heim, en 1470, in-fol.; édition très-rare. Le même ouvrage a été imprimé plusieurs fois de- puis sous les différens titres de *Mammothraetus*, *Mammetrectus* & *Mammothrepton*. Sixte de Sienne dit que l'auteur a donné ce titre à son ouvrage, comme pour signifier que c'étoit comme une mamelle qu'il présentoit aux jeunes clercs qui n'étoient point versés dans les sciences. Du reste, le style en est peu soigné. Wadding attribue à ce reli- gieux d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits, & que

l'on conserve à Assise & à Rome.

MARCHETTI, (Alexandre) né à Pontormo, sur la route de Florence à Pise, en 1633, d'une famille illustre, montra dès ses premières années des talens & du goût pour la poésie & les mathématiques. Il fut ami du savant Borelli, & lui succéda en 1679 dans la chaire de mathématiques à Pise. Il mourut d'apoplexie au château de Pontormo en 1714, à 82 ans. On a de lui des *Poésies*, 1704, in-4°; & des *Traité*s de physique & de mathématiques, estimés, parmi lesquels on distingue celui *De resistentia fluidorum*, 1669, in-4°. On a aussi de lui une *Traduction* en vers italiens de *Lucrece*, Londres, 1717, in-8°; & Amsterdam, (Paris) 1754, en 2 vol. in-8°. Cette dernière édition, publiée par M. Gerbault, a plus d'éclat que de correction. Sa version est estimable par sa fidélité, & rend avec précision toutes les absurdités de l'original. Il a moins bien réussi dans sa *Traduction* en vers libres des *Œuvres* d'Anacréon, Lucques, 1707, in-4°. Sa *Vie* est à la tête de ses *Poésies*, réimprimées à Venise en 1755, in-4°. On voit assez par le choix des originaux qu'il traduisoit, quel étoit son goût en matière de philosophie & de morale.

MARCHI, (François) gentilhomme Romain, né à Bologne dans le 16e. siècle, fut un des plus habiles ingénieurs de son tems. Il est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé : *Della Architettura militare*, imprimé à Bresse en 1599, grand in-fol. orné de 161 figures. C'est la

seule édition qui en ait été faite, quoique plusieurs bibliographes aient écrit le contraire. Ce livre est très-rare; & s'il en faut croire les Italiens, cette grande rareté ne provient pas tant de ce qu'il n'a pas été réimprimé, que de ce que plusieurs ingénieurs François, qui se sont approprié beaucoup d'inventions de Marchi, en ont retiré du commerce autant d'exemplaires qu'il leur a été possible.

MARCHIN, (Ferdinand, comte de) d'une famille Liégeoise (quelques auteurs écrivent *Marfin*), étoit fils de Jean-Gaspard Ferdinand, qui, après avoir servi dans les troupes Françaises, passa au service de l'Espagne & de l'empire, & mourut en 1673. Son fils Ferdinand, né à Malines en 1656, alla en France après la mort de son pere. Il n'avoit que 17 ans; mais il monroit déjà beaucoup d'envie de se signaler. Nommé brigadier de cavalerie, il servit l'an 1690 en Flandre, & fut blessé à la bataille de Fleurus. En 1693, il se trouva à la bataille de Nervinde, à la prise de Charleroi; & passa ensuite en Italie. Dans la guerre de la succession, il fut employé comme négociateur & comme guerrier. Il étoit également propre à ces deux emplois, parce qu'il avoit du courage, de l'esprit & un sens droit. Louis XIV le nomma en 1701 ambassadeur extraordinaire auprès de Philippe V, roi d'Espagne, qui lui donna sa première audience dans le vaisseau qui le transportoit en Italie. Il alla ensuite en Allemagne continuer ses services, sous le duc de Bourgogne, qui lui remit

les patentes de maréchal en 1703. Il commanda la retraite de la bataille d'Hochstet, en 1704, & y parut plutôt bon officier qu'habile général. Enfin, ayant été envoyé en Italie pour diriger les opérations du duc d'Orléans, suivant les ordres de la cour, il s'exposa au péril en héros à la bataille de Turin, livrée en 1706. Blessé à mort, il fut fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse, & il mourut quelques momens après l'opération, sans avoir été marié. En partant de Versailles pour l'armée, il avoit représenté au roi qu'il falloit aller aux ennemis avec toutes les forces réunies, en cas qu'ils parussent devant Turin, & ne pas les attendre dans les lignes où l'on ne pouvoit mettre que huit mille hommes en bataille. Mais les malheurs de la France avoient rendu le Conseil timide, & l'ordre de rester dans les lignes fut confirmé. Le François réfugié qui a fait l'*Histoire du prince Eugene* en 5 vol. in-12, n'a pas rendu assez de justice à M. de Marchin : il lui attribue mal à propos la perte de la bataille; il se trompe également en disant que le maréchal périt par l'explosion de quelques barils de poudre : n'ayant fait en tout cela que répéter quelques mauvaises compilations de gazettes. Le duc de St.-Simon parle également de cette affaire d'une manière aussi inexacte qu'injurieuse à M. de Marchin.

MARCHION, (N.) architecte & sculpteur d'Arezzo, florissoit dans le 13^e. siècle, sous le pontificat d'Innocent III. Il fut employé à Rome & dans sa patrie. Comme il vivoit dans

un siècle qui ignoroit les règles judicieuses des anciens dans l'architecture, il ne faut pas s'étonner si la plupart des ouvrages de Marchion sont surchargés de sculpture sans goût & sans choix.

MARCIANA, sœur de l'empereur Trajan, morte vers l'an 113 de J. C., étoit, dit-on, un modèle de vertu & de grandeur d'ame. Son frere la fit déclarer Auguste. Elle vécut dans une intelligence parfaite avec Plotine sa belle-sœur, & cette union charma la cour. Marciana étoit veuve; mais on ignore le nom de son mari.

MARCIEN, naquit vers l'an 391, d'une famille de Thrace peu illustrée. Cet homme, destiné à être empereur Romain, fut d'abord simple soldat. Comme il partit pour aller s'enrôler, il rencontra dans le chemin le corps d'un homme qui venoit d'être tué. Il s'arrêta pour considérer ce cadavre; il fut aperçu: on le crut auteur de ce meurtre, & on alloit le faire périr par le dernier supplice, lorsqu'on découvrit le coupable. Enrôlé dans la milice, il parvint de grade en grade aux premières dignités de l'empire. Le trône de Constantinople déshonoré par la foiblesse de Théodose II, l'attendoit, & ses vertus l'y portèrent après la mort de cet empereur en 450. Pulcherie, sœur de Théodose, devint par la mort de ce prince, maîtresse de l'empire d'Orient. Pour affermir son autorité, elle crut devoir la partager avec Marcien, homme très-versé dans le métier de la guerre, & qui joignoit à une connoissance profonde des affaires, beaucoup de

zele pour la foi catholique, & une vertu rare. Il étoit veuf, & avoit eu de son premier mariage une fille nommée *Euphémie*, qui épousa Anthème, qui fut depuis empereur d'Occident. Pulcherie en lui offrant sa main, lui déclara le vœu qu'elle avoit fait de vivre dans la virginité, & il fut convenu entr'eux que le mariage n'y donneroit aucune atteinte (voyez Ste. PULCHERIE). Tout l'Orient changea de face, dès qu'il eut la couronne impériale. Attila envoya demander au nouvel empereur le tribut annuel que Théodose II lui payoit. Marcien lui répondit d'une manière digne d'un ancien Romain : *Je n'ai de l'or que pour mes amis, & je garde le fer pour mes ennemis.* Les orthodoxes triompherent, & les hérétiques furent réprimés. Il publia une loi rigoureuse contre ces derniers, rappella les évêques exilés, fit assembler à la prière de S. Léon, en 451, un concile général à Chalcédoine, & donna plusieurs édits pour faire observer ce qui y avoit été décidé. On se rappelle avec plaisir ces belles paroles de cet empereur prenant séance parmi les Peres de ce concile : « Nous venons assister » à votre concile, à l'exemple » du pieux empereur Constantin, non pour y exercer aucune autorité, mais pour y » protéger la foi, afin qu'on » ne puisse plus désormais induire personne par de mauvais conseils à se séparer de » vous » (*Conc. Chalc. act. 6*). Les impôts furent abolis, le vice puni & la vertu récompensée. Son regne fut appelé *l'Age d'or*. Ce grand homme

se préparoit à marcher contre Genserik, usurpateur de l'Afrique, lorsque la mort l'enleva à l'estime & à l'affection des deux empires d'Orient & d'Occident, en 457, après un regne de 6 années, à 69 ans, avec la réputation d'un homme laborieux & d'un génie facile.

MARCILE, (Théodore) *Marfilus*, naquit l'an 1548 à Arnheim dans la Gueldre, avec des dispositions heureuses. Ayant achevé ses études à Louvain, il vint à Paris, où il fut fait professeur-royal en éloquence. Il y mourut en 1617. On a de lui : I. *Historia Strenarum*, 1596, in-8°. II. *Lusus de NEMINE*, avec *Passeratii NIHIL*, *Guillimanni ALIQUID*, Paris, 1597, & Fribourg, 1611, in-8°. III. *Des Notes & des Remarques savantes sur les Satyres de Perse, sur Horace, sur Martial, Catulle, Suétone, Aulu-Gelle, sur les Loix des XII Tables*, in-8°, & sur les *Institutes* de Justinien. IV. *Des Dissertations*. V. *Des Harangues, des Poésies, des Hymnes, & d'autres ouvrages savans en latin, pleins de goût & d'un style agréable.* Il étoit si attaché à l'étude, qu'il fut dix ans sans sortir du college du Pleffis où il enseignoit. Il aimoit si tendrement les pauvres, qu'il ne refusoit jamais l'aumône. Pierre Valens a fait un *Eloge historique* de Marcile.

MARCILE, voyez MARSILE.

MARCILLY, voyez CIPRIER.

MARCION, hérésiarque, né à Sinope dans le Pont, ville dont son pere étoit évêque, s'attacha d'abord à la philoso-

phie stoïcienne & montra quelques vertus. Mais ayant été convaincu d'avoir corrompu une vierge, il fut chassé de l'église par son pere. Le desespoir l'obligea de quitter sa patrie & de se rendre à Rome, où il prit l'hérétique Cerdon pour son maître l'an 143 de J. C. Cet enthousiaste initia son disciple dans la doctrine des deux Principes, l'un bon & l'autre mauvais, auteurs du bien & du mal, & partageant entr'eux l'empire & l'univers. Pour mieux soutenir ce faux dogme, il s'adonna tout entier à l'étude de la philosophie & à l'art des sophismes. Le fanatique élève de Cerdon, ajouta de nouvelles rêveries à celles de son maître. Il attaquoit l'Ancien-Testament par de mauvaises chicanes; on en jugera par l'objection suivante: Dieu, dans la Genèse, dit à Adam, après le péché, *Adam, où êtes-vous ?* « Pourquoi cette » demande, observe gravement Marcion: Dieu ignore » donc où étoit Adam ». Une aussi misérable subtilité lui paroissoit un argument, tout comme aux philosophes d'aujourd'hui, qui ne rougissent pas de faire des objections plus puériles encore: leur chef sur-tout s'est distingué en ce genre. Marcion n'admettoit de résurrection que pour ceux qui suivoient sa doctrine. Ce corrupteur de vierges condamnoit le mariage, & ne recevoit que ceux qui faisoient profession de continence. La chair étoit, selon lui, l'ouvrage du mauvais principe, & J. C. n'avoit paru sur la terre qu'avec un corps fantastique. Il assuroit que le Mes-

sie, descendu aux enfers, avoit délivré Caïn, les Sodomites & tous les autres impies, ennemis du Dieu Créateur; mais qu'il y avoit laissé les Patriarches, les Prophetes & ces Justes qui étoient ses adorateurs fideles. Quelques anciens ont prétendu qu'il avoit admis trois Principes: un bon, Pere de J. C.: un méchant, qui étoit le diable: un 3e. entre l'un & l'autre, qui étoit le Créateur du monde. On assure qu'il admettoit aussi la *Métempsychose* & l'*Eternité de la matiere*. Cette hérésie, partagée en plusieurs sectes particulieres, se répandit à Rome, en Egypte, dans la Palestine, la Syrie, la Perse & l'isle de Chypre. Les Marcionites s'abstenoient de la chair, n'usoient que d'eau, même dans les sacrifices, & faisoient des jeûnes fréquens. Les disciples de Marcion avoient un grand mépris & une grande aversion pour le Dieu Créateur. Théodoret avoit connu un Marcionite, âgé de 90 ans, qui étoit pénétré de la plus vive douleur toutes les fois que le besoin de se nourrir l'obligeoit à user des productions du Dieu Créateur. » Comble d'absurdité, dit un » auteur, & dont on ne croiroit pas l'esprit humain capable, s'il n'en existoit tant » d'autres exemples; punition » éclairante de l'envie de dogmatiser contre la foi de l'Eglise, & qui devoit suffire » pour ôter toute croyance aux » novateurs quelconques ». On a vu courir ces fanatiques à la mort comme à une félicité assurée; mais l'on voit assez la grande différence qu'il faut mettre entre le délire de

quelques forcenés, & le courage calme & réfléchi avec lequel des millions de Chrétiens, des sages, des philosophes, des magistrats, des témoins oculaires, instruits & convaincus des faits par leurs yeux & leurs sens, ont souffert la mort dans toutes les plages de la terre. Tertullien dit : *De Præscript. c. 30*, que Marcion se repentit, & qu'on lui promit à Rome de le recevoir dans l'Eglise, à condition qu'il s'efforceroit de détromper ceux qu'il avoit pervertis. Il mourut en travaillant à ce qu'on lui avoit prescrit. Quelques auteurs pensent que cela convient plutôt à Cerdon qu'à Marcion. On dit que Marcion avoit fait un livre intitulé : *Les Antitheses*, dans lequel il prétendoit montrer plusieurs contrariétés entre l'Ancien & le Nouveau-Testament. C'est lui qui rencontrant S. Polycarpe à Rome, & lui demandant : *Noscis nos?* reçut pour réponse : *Nosco primogenitum Satanae.*

MARCIUS, (*Caius*) consul Romain, vainqueur des Privernates, des Toscans & des Falisques, fut le premier des Plébéiens qui fut honoré de la charge de dictateur, vers l'an 354 avant J. C.

MARCK, (Erard de la) nommé par quelques auteurs le *Cardinal de Bouillon*, étoit d'une maison illustre & fertile en grands hommes. Elu évêque de Liege en 1505, son premier soin fut de méditer sur les importantes obligations de son nouvel état. Il se prépara à recevoir la prêtrise, & à être sacré évêque par une retraite de six semaines dans la Char-

treuse de Liege. Monté sur le siege épiscopal, il s'appliqua à réparer les maux que les guerres avoient faits dans la province qu'on venoit de lui confier; à la mettre en état d'une bonne défense, en fortifiant les villes & plusieurs châteaux. Il empêcha par des loix sévères, que ses sujets ne prissent parti dans les guerres qui désoleoient les pays voisins, fit fleurir la Religion, & signala sur-tout son regne par le plus grand zèle à prémunir son diocèse contre les nouvelles erreurs qui commencèrent de son tems à infecter les contrées voisines: malgré sa vigilance extrême, l'hérésie s'étant glissée dans ses états, il ne se donna point de repos qu'il ne l'eût extirpée; il employa à cet effet des gens zélés & éclairés; ceux qui refusèrent de se rendre à leurs instructions, furent bannis, & les plus obstinés à répandre l'erreur, punis du dernier supplice. Attaché d'abord aux intérêts de la France, Erard les abandonna, croyant pour le bien de son état & pour celui de l'Allemagne, devoirs'attacher à Charles d'Autriche, roi d'Espagne, qui lui donna l'archevêché de Valence & lui obtint le chapeau de cardinal du pape Léon X, l'an 1521. Le cardinal Polus, envoyé en Angleterre par Paul III pour y travailler à faire rentrer ce royaume dans le sein de l'Eglise, ayant appris que Henri VIII avoit mis sa tête à prix, trouva un asyle sûr auprès d'Erard, qui le reçut avec toutes les marques d'honneur & de distinction dues à son mérite & à sa dignité. Le pape l'en

récompensa en le créant légat à *Latere*. Il mourut le 15 février 1538. On voit dans la capitale, & dans tout le pays de Liege, un grand nombre de monumens de sa munificence. On admire sur-tout à Liege le vaste palais des évêques, & dans la cathédrale son tombeau de bronze doré, fait de son vivant, & qui est d'une grande exécution. Il enrichit d'un grand nombre de pieces rares & précieuses le trésor de son église, & fonda une procession mémorable, nommée la *Translation de S. Lambert*. Sleidan, disciple de Luther, a dit beaucoup de mal de ce prélat; mais on en sent facilement la raison. Il avoit consenti à recevoir du roi d'Espagne une abbaye des Pays-Bas en commendé; mais les Belges s'opposèrent fortement à cette violation de leurs droits. On peut voir dans la *Brabantia* de Sanderus, l'histoire de ce différend.

MARCK, (Robert de la) IIe. du nom, duc de Bouillon, prince de Sedan, frere du précédent, servit sous le roi Louis XII, & se trouva l'an 1513 à la bataille de Novare, avec deux de ses fils. On lui dit qu'ils sont restés blessés dans un fossé; il prend 100 hommes-d'armes, vole au lieu indiqué, malgré les obstacles fréquens d'un terrain entrecoupé, perce six ou sept rangs de Suisses victorieux, les écarte, trouve ses deux fils couchés par terre, & les fait emporter. Gagné par les instances de son frere, il passa dans le parti de Charles-Quint, avec lequel il ne tarda pas à se brouiller. Il se raccommoda alors avec la

France, & eut l'extravagance d'envoyer à l'empereur un cartel de défi. Cet homme cruel & emporté fut surnommé *le grand Sanglier des Ardennes*, à cause des maux infinis qu'il commit sur les terres de l'empereur & de ses voisins; de même qu'un sanglier, dit Brantôme, qui ravage les bleds & les vignes des pauvres bonnes gens. Il portoit, ainsi que ses ancêtres, cette étrange devise: *Si Dieu ne me veult, le diable me pry*: alternative qui, dans cette famille, paroît s'être souvent arrêtée à la seconde partie de l'option.

MARCK, (Robert de la) IIIe. du nom, connu d'abord sous le nom de seigneur de Fleuranges, puis duc de Bouillon & prince de Sedan, fils aîné du précédent, se distingua par sa valeur sous les regnes de Louis XII & de François I, & fut surnommé *le jeune Aventureux*. Il se trouva avec son pere à la bataille de Novare, & y reçut 46 blessures; à celle de Marignan, & à celle de Pavie en 1525, où il fut fait prisonnier. Conduit à l'Ecluse en Flandre, il y écrivit l'*Histoire des choses mémorables arrivées en France, Italie & Allemagne, depuis l'an 1503 jusqu'en 1521*. Elle se trouve à la suite des *Mémoires* de Martin & Guillaume du Bellai-Langei, publiés par M. l'abbé Lambert, Paris, 1753, in-12, tome septieme, avec des notes critiques & historiques de l'éditeur. Le style en est simple, clair & naïf; mais la partialité pour la France est trop marquée. Il fut fait maréchal de France en 1526. S'étant jetté dans Péronne en 1536,

il y fut assiégé par une armée d'Impériaux; il soutint quatre assauts, malgré le feu de 72 pièces de canon, & força les ennemis à se retirer avec une perte considérable. Il mourut l'année suivante.

MARCK, (Robert de la) *IVe.* du nom, fils du précédent, dit le duc & le maréchal de Bouillon, obtint le bâton l'an 1547, en épousant une des filles de la duchesse de Valentinois, maîtresse de Henri II. Il servit à la prise de Metz en 1552, & fut fait lieutenant-général en Normandie. Les Impériaux ayant assiégé Hesdin l'année d'après, il se défendit tant qu'il put, & fut pris en capitulant. Il mourut en 1556, de poison, à ce qu'il disoit. Il se flattoit que les Espagnols le craignoient assez pour s'être défaits de lui; mais cette persuasion romanesque n'a point trouvé de croyance. — Son fils Henri-Robert de la Marck, duc de Bouillon, lui succéda dans le gouvernement de Normandie, y favorisa les Protestans dont il suivoit les opinions en secret, & ne laissa qu'une fille morte en 1594. Elle avoit épousé Henri de la Tour-d'Auvergne, qu'elle fit son héritier, quoiqu'elle n'en eût point d'enfans.

MARCK, (Guillaume de la) comte de Lumay, d'abord chanoine-trésorier de Liege, puis un des généraux des calvinistes dans les Pays-Bas, se signala moins par son courage que par un fanatisme sanguinaire qui le fit considérer comme le Des Adrets de la Belgique. On ne peut se faire une idée des tourmens qu'il faisoit essayer aux Catholiques, sur-tout aux pré-

tres & aux religieux qui tomboient entre ses mains. C'est lui qui fit périr les célèbres martyrs de Gorcum, par des supplices que les Busris n'avoient pas inventés (*voyez PIECK*), & qui exerça des tourmens plus affreux encore envers le savant & pieux Musius. Cette bête féroce mourut à Liege en 1578, dans les accès de la rage proprement dite; on prétend qu'un chien qui en étoit atteint, l'avoit mordu quelques jours auparavant. *Voy. HALBERSTADT, MUSIUS, SONOI.*

MARCK, (Jean de) *Marc-kius*, ministre protestant, né à Sneek, dans la Frise, en 1655, fut professeur en théologie à Franeker, puis ministre académique, professeur en théologie & de l'histoire ecclésiastique à Groningue, & passa en 1689 à Leyde, où on lui confia les mêmes emplois. Il y mourut le 30 janvier 1731, & laissa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *Des Dissertations* contre celle du P. Crasset sur les Sybilles, Franeker, 1682, in-8°. II. *Compendium theologiae*, Amsterdam, 1722, in-4°. III. Plusieurs écrits contre J. Braunius, son collègue, qui donnoit dans le Coccéianisme. IV. *Des Commentaires sur les Prophetes Aggée, Zacharie & Malachie*, Amsterdam, 1701, 2 vol. V. — *sur l'Apocalypse*, Utrecht, 1699, 2 vol. Il a commenté encore plusieurs autres livres de l'Écriture-Sainte. VI. *Exercitationes Biblica*, en 8 volumes, imprimés séparément & en différens lieux. VII. *Exercitationes Miscellanea*, Amsterdam, 1690. Elles roulent sur

les hérésies tant anciennes que modernes : entre celles-ci il compte celles des Enthoufiastes & des Sociniens, se gardant bien en bon protestant d'oublier le *Papisme*. On a rassemblé quelques-uns de ses ouvrages philologiques en 2 vol. in-4°, Groningue, 1748. Tous ces ouvrages prouvent que Jean de Marck étoit versé dans la science de l'Écriture-Sainte, des antiquités sacrées ; mais ils prouvent aussi qu'il n'avoit pas trop de jugement. Il se plaisoit à les charger d'un vain étalage d'érudition ; sa haine contre les Catholiques lui sert souvent de raisons. Son style est obscur & entortillé.

MARCONVILLE, (Jean de) seigneur de Montgoubert, vit le jour dans le Perche. Il n'est guere connu que par un *Traité moral & singulier*, assez bon pour son tems, & recherché encore par les bibliomanes. Il est intitulé : *De la bonté & la mauvaistié des Femmes*, un vol. in-16, Paris, 1576. On a encore de lui : *De l'heur & malheur du Mariage*, Paris, 1564, in-8°. *De la bonne & mauvaife Langue*, Paris, 1573, in-8°.

MARCOUL, (S.) *Marculphus*, né à Bayeux de parens nobles, devint un célèbre prédicateur ; il fonda, secondé par le roi Childebert, un monastere à Nanteuil, près de Coutances, & mourut saintement l'an 558. Il y a sous son nom une église célèbre à Corbeny, au diocèse de Laon, dépendante de S. Remi de Rheims, où l'on conserve une partie de ses reliques. On réclame particulièrement son assistance contre le mal des écrouelles. C'est là que les rois

de France vont faire eux-mêmes, ou par un de leurs aumôniers, une neuvaine après avoir été sacrés à Rheims, en reconnoissance de la grace qui leur a été communiquée de guérir les écrouelles par l'intercession de ce Saint.

MARCULFE, moine François, fit, à l'âge de 70 ans, un recueil des *Formules des Actes* les plus ordinaires. Si ces Formules sont dans un style barbare, ce n'est pas la faute de l'auteur ; on ne parloit pas mieux alors. Son ouvrage, très-utile pour la connoissance de l'antiquité ecclésiastique & de l'histoire des rois de France de la premiere race, est divisé en 2 livres. Le 1er. contient les Chartres royales, & le 2e. les Actes des particuliers. Jérôme Bignon publia cette Collection en 1613, in-8°, avec des remarques pleines d'érudition. Baluze en donna une nouvelle édition dans le *Recueil des Capitulaires*, 1677, 2 vol. in-folio, qui est la plus exacte & la plus complete. Launoi prétend que Marculfe vivoit dans le 8e. & non dans le 7e. siecle. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne fait rien de positif sur le tems dans lequel il a fleuri.

MARCY, (Balthasar) sculpteur de Cambrai, mort en 1674, âgé de 54 ans, étoit frere de Gaspar, aussi sculpteur, mort en 1679, âgé de 56 ans. Ces deux savans artistes ont travaillé ensemble au *Bassin de Latone* à Versailles, où cette déesse & ses enfans sont représentés en marbre ; & au beau groupe qui étoit placé dans une des niches de la grotte d'Apollon, à Versailles, d'où il a

été transporté dans les jardins de ce palais. On voit encore plusieurs autres grands ouvrages qui font honneur à l'habileté & au goût exquis de ces deux freres. Les mêmes talens les unirent étroitement, loin d'être, comme c'est l'ordinaire, une occasion de division & de jalousie.

MARD. (ST-) voyez REMOND.

MARDOCHÉE, oncle ou plutôt cousin-germain d'Esther, femme d'Assuerus, roi de Perse. Ce prince avoit un favori nommé Aman, devant qui il vouloit que tout le monde fléchit le genou. Le seul Mardochée refusa de se soumettre à cette bassesse, qui d'ailleurs dans les tems où les hommes s'érigeoient en dieux & en recherchoient les honneurs, pouvoit passer pour un rit d'idolâtrie : considération grave & plus que suffisante pour justifier le refus de Mardochée. Aman irrité obtint une permission du roi de faire massacrer tous les Juifs en un même jour. Il avoit déjà fait élever dans sa maison une potence de 50 coudées de haut, pour y faire attacher Mardochée. Celui-ci donna avis à la reine sa niece, de l'arrêt porté contre sa nation. Cette princesse profita de la tendresse que le roi lui témoignoit, pour lui découvrir les noirceurs de son favori. Le roi, heureusement détrompé, donna la place d'Aman à Mardochée, & obligea ce ministre scélérat à mener son ennemi en triomphe, monté sur un cheval, couvert du manteau royal & le sceptre à la main, dans les rues de la capitale, en criant devant lui : *C'est*

ainsi que le roi honore ceux qu'il veut honorer. Aman fut pendu ensuite à ce gibet même qu'il avoit destiné à Mardochée (voyez ESTHER, AMAN). La plupart des critiques croient que Mardochée est auteur du livre canonique d'*Esther*, quoique quelques passages paroissent être d'une autre main, qui est vraisemblablement celle d'*Esther* (voyez ce dernier mot). On lui attribue aussi un *Traité des Rits ou Coutumes des Juifs* qui est entre les Talmudiques; mais il est incontestable que ce dernier livre est d'un tems fort postérieur à Mardochée. Il peut avoir été composé par quelques Juifs du même nom.

MARDOCHÉE, Rabbin, fils d'Eliezer Comrino, Juif de Constantinople, est auteur d'un *Commentaire* manuscrit sur le *Pentateuque*. Simon, qui parle de cet ouvrage, ne marque pas le tems où son auteur a vécu.

MARDONIUS, gendre de Darius, beau-frere de Xercès, roi de Perse, commanda les armées de ce dernier prince contre les Grecs, prit la ville d'Athenes, & remporta divers autres avantages; mais la fortune l'abandonna à la bataille de Platée, où il perdit la victoire & la vie l'an 479 avant Jesus-Christ.

MARE, (Guillaume de la) *Mara*, poète latin, né d'une famille noble du Cotentin en Normandie, fut secrétaire de plusieurs chanceliers successivement. Dégoûté de la cour, il se retira à Caen, où l'université lui décerna le rectorat : puis il fut nommé vers 1510 trésorier & chanoine de l'église de Coutances,

tances, & il y mourut dans ces dignités. On a de lui deux Poèmes qui traitent à-peu-près la même matiere; l'un intitulé: *Chimæra*, Paris, 1513, in-4°; l'autre a pour titre: *De tribus fugiendis, Venere, Ventre, & Plumâ*, Paris, 1512, in-4°.

MARE, (Philibert de la) conseiller au parlement de Dijon, très-versé dans la littérature & dans l'histoire, écrivoit en latin presque aussi-bien que le président de Thou, sur lequel il s'étoit formé. Il mourut en 1687, après avoir publié plusieurs ouvrages. Le plus connu est *Commentarius de Bello Burgundico*. C'est l'Histoire de la guerre de 1635. Elle fait partie de son *Historicorum Burgundia conspectus*, in-4°, 1689. L'auteur donne dans cet ouvrage un catalogue des piéces relatives à l'histoire de Bourgogne, qu'il se proposoit de composer.

MARE, (Nicolas de la) doyen des commissaires du Châtelet, fut chargé de plusieurs affaires importantes sous le regne de Louis XIV. Ce monarque l'honora de son estime, & lui fit une pension de 2000 livres. La Mare mourut en 1723, âgé d'environ 82 ans. On a de lui un *Traité de la Police*, en 3 vol. in-fol., auxquels M. le Clerc du Brillet en a ajouté un 4e. Cet ouvrage est trop vaste pour qu'il ne s'y soit pas glissé quelques fautes; mais ces inexactitudes ne doivent pas fermer les yeux sur la profondeur des recherches. On y trouve dans un grand détail l'histoire de l'établissement de la police; les fonctions & les prérogatives de ses magistrats, & les réglemens qui la concernent. Les deux pre-

Tomé VI.

miers volumes doivent avoir des Supplémens, qui sont fondus dans la 2e. édition de 1722; le 3e. est toujours de 1719, & le 4e. de 1738.

MARES, voyez DESMARES.
MARÉCHAL D'ANVERS, (le) voyez MESSI.

MARÉCHAL DE SALON, (le) dont le nom est François MICHEL, est aussi célèbre dans l'histoire de Louis XIV que le *Masque-de-Fer*; & l'un comme l'autre y est un mystere impénétrable. Voici comme le duc de St-Simon raconte la chose dans ses *Mémoires*. « Un événement singulier fit beau-
» coup raisonner tout le monde.
» Il arriva tout droit à Ver-
» sailles un maréchal de la pe-
» tite ville de Salon, en Pro-
» vence, qui s'adressa à Brisac,
» major des gardes du roi,
» pour être conduit au roi,
» à qui il vouloit parler en par-
» ticulier; il ne se rebuta point
» des rebuffades qu'il reçut,
» & fit tant, que le roi en fut
» informé, & lui fit dire qu'il
» ne parloit pas ainsi à tout le
» monde. Le maréchal insista,
» dit que, s'il voyoit le roi,
» il lui diroit des choses si se-
» cretes & tellement connues
» de lui seul, qu'il verroit bien
» qu'il avoit mission pour lui
» parler, & pour lui dire des
» choses importantes; qu'en
» attendant, au moins il desi-
» roit d'être interrogé, & qu'il
» demandoit à être renvoyé à
» un de ses ministres d'état. Là-
» dessus, le roi lui fit dire d'al-
» ler trouver Barbésieux, à qui
» il avoit donné ordre de l'en-
» tendre; ce qui surprit beau-
» coup, c'est que ce maréchal,
» qui ne faisoit que d'arriver,

K

» & qui n'étoit jamais sorti » ment & diligemment ; &
 » de son pays , ni de son mé- » qu'il s'assurât qu'il seroit puni
 » tier , ne voulut point de Bar- » de mort , s'il négligeoit de
 » béseux , & répondit tout de » s'acquitter de la commission.
 » suite qu'il avoit demandé à » Le maréchal promit tout ;
 » être renvoyé à un ministre » & aussi-tôt la reine disparut ;
 » d'état , que Barbésieux ne » & il se trouva dans l'ob-
 » l'étoit point , & qu'il ne par- » curité auprès de son arbre ;
 » leroit qu'à un ministre ; sur » il s'y coucha aupied , ne sa-
 » cela , le roi nomma Pom- » chant s'il rêvoit ou étoit
 » pone ; & le maréchal , sans » éveillé , & s'en alla après
 » faire difficultés , ni de ré- » chez lui , persuadé que c'étoit
 » ponse , l'alla trouver. Ce » une illusion & une folie dont
 » qu'on fut de l'histoire est fort » il ne se vanta à personne. A
 » court. Le voici. Cet homme » deux jours de là , passant au
 » revenant tard de dehors , se » même endroit , la même vi-
 » trouva investi d'une grande » sion lui arriva encore , & les
 » lumiere auprès d'un arbre , » mêmes propos lui furent ten-
 » près de Salon. Une personne » nus ; il y eut de plus des re-
 » vêtue de blanc , & par-dessus » proches de son doute & des
 » à la royale , belle , blonde , » menaces réitérées , & pour
 » & fort éclatante , l'appella » fin , d'aller dire à l'intendant
 » par son nom , & lui dit de » de Provence ce qu'il avoit
 » la bien écouter , lui parla » vu , & l'ordre qu'il avoit
 » plus d'une demi-heure , lui » reçu d'aller à Versailles , &
 » confia qu'elle étoit la reine , » que sûrement il lui fourni-
 » qui avoit été l'épouse du roi , » roit de quoi faire son voyage.
 » lui ordonna de l'aller trou- » A cette fois , le maréchal de-
 » ver , & de lui dire les choses » meura convaincu ; mais flot-
 » qu'elle lui avoit communi- » tant entre la crainte des me-
 » quées : que Dieu l'aideroit » naces & les difficultés de
 » dans tout son voyage ; & » l'exécution , il ne fut à quoi
 » qu'à une chose secrète qu'il » se résoudre , gardant toujours
 » diroit au roi , & que la roi » le silence de ce qui lui étoit
 » seul au monde savoit , & qui » arrivé ; il demeura huit jours
 » ne pouvoit être sue que de » dans cette perplexité ; enfin ,
 » lui , il reconnoitroit la vérité » comme résolu de ne point
 » de tout ce qu'il avoit à lui » faire le voyage , & repassant
 » apprendre ; que , si d'abord » par le même endroit , il vit
 » il ne pouvoit parler au roi , » & entendit encore des me-
 » il demandât à parler à un de » naces si effrayantes , qu'il ne
 » ses ministres d'état , & que » songea plus qu'à partir. A
 » sur-tout il ne communiquât » deux jours de là , il fut trou-
 » rien aux autres , quels qu'ils » ver , à Aix , l'intendant de
 » fussent , & qu'il réservât cer- » Provence , qui , sans balan-
 » taines choses pour le roi tout » cer , l'exhorta à suivre son
 » seul ; qu'il partit prompte- » voyage , & lui donna de quoi
 » ment , & qu'il exécutât ce » le faire dans une voiture pu-
 » qui lui étoit ordonné , hardi- » blique. On n'en a jamais su

» davantage. Il entretint trois
 » fois M. de Pomponne, & fut,
 » à chaque fois, plus de deux
 » heures avec lui. M. de Pom-
 » pone en rendit compte au roi
 » en particulier, qui voulut
 » que Pomponne en parlât plus
 » amplement au conseil d'état,
 » où monseigneur n'étoit point,
 » & où il n'y avoit que les mi-
 » nistres qui lors, outre lui,
 » étoient le duc de Beauvil-
 » liers, Pontchartrain & Torcy,
 » & nul autre. Ce conseil fut
 » long, peut-être y parla-t-on
 » aussi d'autre chose après; ce
 » qui arriva ensuite, fut que le
 » roi voulut entretenir le ma-
 » réchal; il ne s'en cacha point;
 » il le vit dans ses cabinets,
 » & le fit monter par le petit
 » degré qui est sur la cour de
 » marbre, par où il passe pour
 » aller à la messe, ou se pro-
 » mener. Quelques jours après
 » il le vit encore de même; &
 » à chaque fois, il resta plus
 » d'une heure avec lui, & prit
 » garde que personne ne fût à
 » portée d'eux. Le lendemain
 » de la première fois qu'il l'eut
 » entretenu, comme il descen-
 » doit par ce même petit esca-
 » lier pour aller à la chasse,
 » M. de Duras, qui avoit le
 » bâton, & qui étoit sur le
 » pied d'une considération &
 » d'une liberté à dire au roi
 » tout ce qu'il lui plaisoit, se
 » mit à parler de ce maréchal
 » avec mépris, & à dire le
 » mauvais proverbe, que c'é-
 » toit un fou, ou que le roi
 » n'étoit pas noble. A ce mot,
 » le roi s'arrêta, & se tour-

» nant au maréchal de Duras,
 » ce qu'il ne faisoit presque ja-
 » mais en marchant: *Si cela*
 » *est*, lui dit-il, *je ne suis pas*
 » *noble; car je l'ai entretenu*
 » *long-tems: il m'a parlé de fort*
 » *bon sens; & je vous assure*
 » *qu'il est loin d'être fou.* Ces
 » derniers mots furent pro-
 » noncés avec une gravité im-
 » posante, qui surprit fort l'as-
 » sistance. Après le second en-
 » tretien, le roi convint que
 » cet homme lui avoit dit une
 » chose qui lui étoit arrivée,
 » il y avoit plus de vingt ans,
 » & que lui seul savoit, parce
 » qu'il ne l'avoit jamais dite à
 » qui que ce soit; & il ajouta
 » que c'étoit un fantôme qu'il
 » avoit vu dans la forêt de
 » Saint-Germain (*), & dont
 » il étoit sûr de n'avoir jamais
 » parlé. Il s'expliqua encore
 » plusieurs fois très-favorable-
 » ment sur ce maréchal, qui
 » étoit défrayé de tout par ses
 » ordres, qui fut renvoyé aux
 » dépens du roi, qui lui fit
 » donner assez d'argent outre
 » sa dépense, & qui fit écrire
 » à l'intendant de Provence
 » de le protéger particulière-
 » ment, & d'avoir soin que,
 » sans le tirer de son état &
 » de son métier, il ne manquât
 » de rien le reste de sa vie. Ce
 » qu'il y a de plus marqué,
 » c'est qu'aucun des ministres
 » d'alors n'a jamais voulu par-
 » ler là-dessus; leurs amis les
 » plus intimes les ont poussés
 » & tournés en tout sens & à
 » plusieurs reprises, sans avoir
 » pu en arracher un mot: tous

(*) Dans la *Vie* du Dauphin, duc de Bourgogne, il est dit que c'étoit dans la forêt de Fontainebleau; & le spectre y est nommé *une figure indéfinissable*.

» d'un même langage leur ont
 » donné le change, le font mis
 » à rire & à plaisanter sans
 » jamais sortir de ce cercle ni
 » informer cette surface d'une
 » ligne: cela m'est arrivé avec
 » M. de Beauvilliers & M. de
 » Pontchartrain; & je fais par
 » leurs plus intimes & leurs
 » plus familiers, qu'ils n'en
 » ont rien tiré davantage, &
 » pareillement de ceux de M.
 » de Pompone & de Torcy.
 » Ce maréchal, qui étoit un
 » homme d'environ cinquante
 » ans, qui avoit une famille
 » bien fameé dans son pays,
 » montra beaucoup de bon sens
 » dans sa simplicité, de désin-
 » téressement & de modestie.
 » Il trouvoit toujours qu'on lui
 » donnoit trop, ne parut d'au-
 » cune curiosité; &, dès qu'il
 » eut achevé de voir le roi &
 » M. de Pompone, il parut em-
 » pressé de s'en retourner, &
 » dit que, content d'avoir ac-
 » compli sa mission, il n'avoit
 » plus rien à faire que de s'en
 » retourner chez lui. Ceux qui
 » en avoient soin, firent tout
 » ce qu'ils purent pour en tirer
 » quelque chose; il ne répon-
 » doit rien, ou disoit: Il m'est
 » défendu de parler; & cou-
 » poit court, sans se laisser
 » émouvoir en rien de ce qu'il
 » étoit auparavant; ne parloit
 » ni de Paris, ni de la cour,
 » répondoit deux mots à ceux
 » qui l'interrogeoient, & mon-
 » troit qu'il n'aimoit pas à être
 » questionné; & sur ce qu'il
 » avoit été faire, pas un mot
 » que ce que je viens de rap-
 » porter; sur-tout nulle vante-
 » rie: il ne se laissoit pas entamer
 » sur les audiences qu'il avoit
 » obtenues, & se contentoit

» de se louer du roi qu'il avoit
 » vu; mais en deux mots, sans
 » laisser entendre s'il l'avoit vu
 » en habits royaux, ou d'une
 » autre maniere, & ne vou-
 » lant jamais s'expliquer sur
 » M. de Pompone; & quand
 » on lui en parloit, il répon-
 » doit qu'il avoit vu un mi-
 » nistre, sans s'expliquer com-
 » ment, ni combien de fois;
 » qu'il ne le connoissoit pas;
 » puis il se taisoit, sans qu'on
 » pût lui en faire dire davan-
 » tage. Il reprit son métier, &
 » a vécu depuis à son ordi-
 » naire; c'est ce que les pre-
 » miers de la Provence en ont
 » rapporté, & ce que m'en a
 » dit l'archevêque d'Arles, qui
 » passoit quelque tems, tous
 » les ans, à Salon, qui est la
 » maison de campagne de l'ar-
 » chevêque. Il n'en faut pas
 » tant pour beaucoup faire rai-
 » sonner le monde; on raisonna
 » donc beaucoup sans avoir pu
 » rien trouver, ou qu'aucune
 » suite de ce singulier voyage
 » ait pu satisfaire les fureteurs».

Après avoir rapporté tous les
 détails de cette histoire singu-
 liere avec toute la naïveté de
 la bonne foi, le duc de St-Simon
 eût pu se dispenser de rapporter
 ailleurs le propos d'un imbécille
 qui dit que ce n'étoit qu'une
 intrigue de madame de Main-
 tenon; puisqu'il assure là même
 que *le maréchal ne la nomma
 jamais & ne la vit pas*, & que
 cette intrigue eût été sans but
 & sans résultat. — Il y a du reste
 dans sa relation quelques lé-
 geres différences, d'avec celle
 que donne de la même aven-
 ture, l'auteur de la *Vie du
 Dauphin duc de Bourgogne*; mais
 elles se réunissent pour le fond.

On lit dans ce dernier ouvrage quelques anecdotes qui paroissent avoir du rapport à l'histoire de ce maréchal, qui seule semble pouvoir les expliquer. Telle est la suivante. « Louis XIV avoit assez de confiance dans la sagesse & la discrétion du Dauphin, pour s'ouvrir à lui sur certaines affaires les plus secrètes, qui ne se traitent pas même dans le conseil. Le roi, dit ce prince, peu de jours après la mort de monseigneur, me donna sous la foi du secret la plus grande marque de confiance qu'un pere puisse donner à son fils, & qui ne sortira jamais de ma mémoire. Je lui fis, sur ce qu'il me disoit, une question ultérieure, touchant laquelle il ne jugea pas à propos de me satisfaire ; & il me dit, avec une démonstration de tendresse qui me toucha jusqu'aux larmes : **JE VOUS EN AI DIT ASSEZ, MON FILS, POUR VOTRE INSTRUCTION, JE DOIS GARDER LE RESTE POUR LA MIENNE...** Qui ne craindra vos jugemens, ô mon Dieu ! ». Ce n'est encore qu'à cela qu'on peut rapporter ce que dit Louis XIV, en l'année 1700, après avoir consenti à assurer à son petit-fils la couronne d'Espagne ; savoir « qu'il ne met sa confiance ni dans sa force, ni dans sa nombreuse postérité ; & que, les jugemens de Dieu étant

impénétrables, il envisage comme une chose possible, un triste avenir qu'il prie le Ciel d'éloigner ». Dans les Mémoires du maréchal de Villars, il y a un passage qui semble avoir rapport au même événement. L'année 1712 commença sous les auspices les plus fâcheux. Le pere, la mere, un enfant enlevés en huit jours, & enfermés dans le même cercueil. Le duc d'Anjou, qui est actuellement notre roi, ne fut sauvé que parce qu'on lui fit moins de remede qu'aux autres. Le roi supporta ces malheurs avec un courage héroïque, donnant lui-même les ordres, & réglant le cérémonial qui, dans les cours, & sur-tout en France, est une affaire d'état : mais la première fois que j'eus l'honneur de le voir à Marly, après ces fâcheux événements, la fermeté du monarque fit place à la sensibilité de l'homme. Il laissa échapper des larmes, & me dit d'un ton pénétré, qui m'attendrit : *Vous voyez mon état, M. le maréchal ; il y a peu d'exemples de ce qui m'arrive, & que l'on perde dans la même semaine son petit-fils, sa petite belle-fille & leur fils, tous de très-grande espérance, & très-tendrement aimés. Dieu me punit : je l'ai bien mérité. J'en souffrirai moins dans l'autre monde* ». (*)

(*) Ces paroles de Louis XIV peuvent sans doute n'être que l'expression de la résignation chrétienne, sans supposer aucune préparation ni d'avertissement préalable : mais peut-être en jugera-t-on autrement par l'ensemble de cette histoire, & sur-tout en combinant ces paroles avec les réflexions suivantes de l'auteur de la *Vie du Dauphin*. « On ne connoissoit plus d'autre sujet d'entretiens, & chacun se perdoit dans

MARÊTS, (Joffe des) Jésuite, natif d'Anvers, se rendit habile dans la littérature grecque & latine, & donna une édition d'*Horace* avec des notes, qui sont courtes, savantes & judicieuses; Cologne, 1648. Il y a à la fin, une table méthodique des termes & des phrases d'*Horace*. Ce Jésuite mourut le 13 décembre 1637, à 48 ans.

MARÊTS, (Roland des) né à Paris en 1594, avocat au parlement, fréquenta d'abord le barreau, mais il le quitta ensuite pour la littérature. Il mourut en 1653, à 59 ans, regardé comme un bon humaniste & un excellent critique. Il avoit été disciple du P. Perau, & il conféroit souvent avec lui sur la bonne latinité. On a de lui un recueil de Lettres latines, écrites avec assez de pureté, & remplies de remarques de grammair & de belles-lettres, très-sensées. Elles sont intitulées : *Rolandi Marefi Epistolarum Philologicarum libri duo*. Ces Lettres, qu'il faisoit à plaisir dans le cabinet, ne parurent qu'après sa mort, en 1655, puis en 1686, in-12.

MARÊTS DE ST.-SORLIN,

(Jean des) frere du précédent, né à Paris en 1595, fut un des premiers membres de l'académie françoise. Le cardinal de Richelieu, qu'il aidoit dans la composition de ses tragédies, le fit contrôleur-général de l'extraordinaire des guerres & secrétaire-général de la marine du Levant. Il mourut à Paris en 1676, chez le duc de Richelieu, dont il étoit l'intendant, à 81 ans. Les derniers jours de des Marêts tinrent beaucoup de la folie, mais de cette folie sombre & mélancolique, qui est la plus cruelle de toutes. Il a publié, outre plusieurs pieces de théâtre : I. *Les Psaumes de David paraphrasés*. II. *Le Tombeau du cardinal de Richelieu*, ode. III. *L'Office de la Vierge mis en vers*. IV. *Les Vertus Chrétiennes*, poëme en huit chants. V. Les 14 liv. de l'*Imitation de J. C.*, 1654, in-12, très-mal traduits en vers françois. VI. *Clovis, ou la France Chrétienne*, en 26 liv., Elzevir, 1657, in-12; poëme sans génie, sur un sujet qui devoit l'exciter. VII. *La Conquête de la Franche-Comté*. VIII. *Le Triomphe de la Grace*; c'est plutôt le triomphe

„ ses conjectures. Du choc de mille opinions bizarres résulta l'opinion
 „ qui prit depuis faveur, & qui s'accrédita parmi le peuple : que Michel
 „ étoit venu annoncer à Louis XIV, comme Nathan à David, que Dieu
 „ auroit égard à la pénitence qu'il faisoit alors; mais qu'en expiation
 „ du scandale qu'il avoit donné à ses peuples, dans les jours de sa
 „ jeunesse, il verroit sa puissance aussi abaissée qu'elle étoit alors élevée :
 „ que la guerre & la famine désoleroient ses états, & qu'il assisteroit
 „ lui-même aux funérailles de sa nombreuse postérité, dont à peine
 „ il échapperoit un foible rejeton. — Ce que nous avons de plus certain à
 „ cet égard, c'est qu'il est peu d'exemples, s'il en est, dans l'antiquité,
 „ qu'un prince, après un cours de prospérités aussi flatteuses que l'avoient
 „ été celles de Louis-le-Grand, eût reçu, avec autant de résignation
 „ & de constance que ce monarque, la dure leçon de l'adversité. Les
 „ guerres malheureuses, les horreurs de la famine, la perte de ses
 „ enfans, rien ne l'ébranla, rien même ne parut l'étonner „

de l'ennui. IX. *Esther*. X. Les *Amours de Protée & de Philis*; poèmes héroïques, &c. Des Marêts a publié en prose : I. Les *Délices de l'Esprit*; ouvrage inintelligible, dont on s'est moqué, en disant qu'il falloit mettre dans l'errata : *Délices*, lisez *Délires*. Il prétend expliquer l'Apocalypse dans ce livre; mais il s'en acquitte comme Jurieu, Newton & Rondet s'en acquitterent depuis. II. *Avis du Saint-Esprit au Roi*. De tous ses écrits, c'est le plus extravagant. Il y assure que Dieu l'a envoyé pour faire une réformation du genre-humain. Il promet à Louis XIV l'empire des Mahométans, & une armée de 144,000 hommes qui rétabliront sous sa conduite la vraie religion. III. Des Romans : entr'autres *Ariane*, production obscene & maussade, en 3 vol. in-12. IV. Une espece de *Dissertation sur les Poètes Grecs, Latins & François*, dans laquelle il attaque les maximes d'Aristote & d'Horace sur l'art poétique. V. *La vérité des Fables*, 1648, 2 vol. in-8°. VI. Quelques *Écrits* contre les *Satyres* de Boileau & contre les disciples de Jansenius. Ses vers sont lâches, trainans, incorrects; sa prose est semée d'expressions ampoulées & extatiques, qui en rendent la lecture encore plus fatigante que celle de ses poésies.

MARÊTS, (Samuel des) né à Oisemond en Picardie l'an 1599, fit ses études à Paris, à Saumur & à Geneve. Il devint ministre de plusieurs églises protestantes, puis professeur de théologie à Sedan, à Bois-le-Duc & à Groningue, & mou-

rut dans cette dernière ville l'an 1673, à 74 ans. Bayle prétend nous faire admirer l'étendue de son savoir, mais ses productions déposent contre cette prétention. Le fruit de son travail se réduit à-peu-près à des matières de controverses, & si l'on retranchoit de ce qu'il a publié en ce genre, les personnalités, les injures, les hors-d'œuvres, les sottises, par exemple, les dissertations pour prouver que le pape est l'Antechrist, &c., le recueil en deviendroit bien moins considérable. G. Burman dit, en parlant de des Marêts : *Virulentissimi ingenii homo nullis ferè theologis suo tempore viventibus pepercit.* (Traject. erud. 284). Plusieurs de ses ouvrages ont été réfutés par des Protestans qui estiment cependant son *Collegium Theologicum*, Groningue, 1673, in-4°. C'est à lui & à Henri son fils aîné qu'on doit l'édition de la Bible Française, imprimée en grand papier, in-fol., Elzevir 1669, sous ce titre : *La Sainte Bible Française, édit. nouv. sur la Version de Geneve, avec les notes de la Bible Flamande, celles de Jean Diodati & autres, &c., par les soins de Samuel & Henri des Marêts, pere & fils*; Amsterdam, Elzevir, 1669, 3 vol. in-fol. Voici le jugement qu'en porte Rich. Simon. « Des » Marêts cite les endroits qu'il » n'est pas besoin de citer, & » où il n'y a d'ordinaire au- » cune difficulté. S'il rapporte » quelque chose qu'il ait pris » des bons auteurs, il le gâte » entièrement par ce qu'il y » mêle. De plus, son langage » est un galimatias perpétuel.... » Dans les notes qu'il a prises

» des autres, il choisit ordinairement celles qui favorisent le plus ses préjugés, sans examiner si elles sont vraies: . . . En un mot tout ce grand ouvrage de remarques sur la Version de Geneve, a été entièrement gâté par les additions peu judicieuses de des Marêts qui les a recueillies; outre qu'il n'a pas eu assez de capacité pour en faire un bon choix ». *Hist. crit. du V. T.*, p. 359. On a encore de ce théologien un *Catéchisme latin sur la Grace*, publié en 1651. Ce n'est presque qu'une traduction de celui que Feydeau, Janséniste fameux, avoit publié l'année d'aparavant. Dans ce Catéchisme, des Marêts soutient que les Jansénistes sont unis de sentimens avec les Calvinistes sur la Grace.

MARÊTS, voyez DESMARÊTS, MAILLEBOIS & REGNIER.

MARGARITONE, habile peintre & sculpteur, natif d'Arezzo, florissoit sous le pape Urbain IV, dont il étoit estimé. Il mourut dans sa patrie en 1317, à 77 ans.

MARGON, (Guillaume Plantavit de la Pause, de) né dans le diocèse de Béziers, vint de bonne heure à Paris, & s'y fit rechercher pour la vivacité de son esprit. Il débuta en 1715 par une brochure intitulée: *Le Jansénisme démasqué*, qui cependant fut très-maltraitée par le P. de Tournemine, dans le *Journal de Trévoux*. L'abbé de Margon; d'autant plus sensible à la critique de ses ouvrages, qu'il l'exerçoit avec plaisir sur ceux des autres, lança plusieurs lettres contre le journaliste &

contre ses confreres. De nouvelles satyres contre des personnes accréditées suivirent ces premières productions de sa malignité. La cour se crut obligée de le reléguer aux îles de Lérins, d'où il fut transféré au château d'If lorsque ces îles furent prises par les Autrichiens, en 1746. Sa liberté lui fut rendue, à condition qu'il se retireroit dans quelque maison religieuse; il choisit un monastere de Bernardins, où il mourut en 1760. On a de lui plusieurs ouvrages, écrits avec chaleur. I. *Les Mémoires de Villars*, 3 vol. in-12. II. *Les Mémoires de Berwick*, 2 vol. in-12. Il en a paru de meilleurs, à tous égards en 1778, & qui paroissent effectivement avoir été écrits par le maréchal lui-même, comme le titre l'annonce. III. *Ceux de Tourville*, 3 vol. in-12. IV. *Lettres de Fitz Moritz*. V. Une brochure contre l'académie française, intitulée: *Première séance des Etats Calotins*. VI. *Plusieurs Brevets de la Calotte*. L'abbé de Margon eut beaucoup de part aux satyres publiées sous ce nom. VII. *Quelques Pièces de Poésie manuscrites*, qui valent beaucoup moins que sa prose.

MARGUERIN DE LA BIGNE, voyez BIGNE.

MARGUERITE, (Sainte) vierge célèbre, que les Grecs appellent *Marine*, reçut la couronne du martyre, à ce qu'on croit, à Antioche de Pisidie, vers 275. Ses *Actes* n'ont pas beaucoup d'authenticité. Elle est nommée dans les Litanies qui ont été insérées dans l'ancien Ordre Romain, ainsi que dans les plus anciens Calen-

driers des Grecs. Ce fut dans le onzieme siecle, durant les Croisades, que son culte passa d'Orient en Occident; il y devint bientôt celebre. Vida a fait deux *Hymnes* à l'honneur de cette Sainte.

MARGUERITE, (Sainte) reine d'Ecosse, étoit petite-niece du roi S. Edouard *le Confesseur*, & sœur d'Edgar qui devoit succéder au saint roi. Guillaume le Conquérant les obligea de chercher leur salut dans la fuite. Ils aborderent en Ecosse, & furent accueillis par Malcolm III, qui s'intéressa d'autant plus à leur malheur, qu'il en avoit éprouvé un semblable, & soutint en leur faveur une guerre sanglante contre les généraux de Guillaume. Marguerite donna à l'Ecosse le spectacle de toutes les vertus, qui touchèrent tellement Malcolm, qu'il lui demanda sa main. La princesse fut mariée & couronnée reine l'an 1070. Unie à Malcolm, elle ne se servit de l'ascendant qu'elle eut sur ce prince, que pour faire fleurir la Religion & la justice, pour procurer le bonheur des Ecossois, & pour inspirer à son mari ces sentimens qui en ont fait un des plus vertueux rois de l'Ecosse. Dieu bénit ce mariage en leur donnant des enfans qui ne dégénérèrent pas de la vertu de ceux dont ils avoient reçu le jour; Edgard, Alexandre & David leur fils illustrerent successivement le trône d'Ecosse par leurs vertus & leur piété. Mathilde, leur fille, épousa Henri I, roi d'Angleterre (*voy. MATHILDE*, reine d'Angleterre). Ce qui distingua sur-tout ce couple heureux, fut leur

tendresse pour les pauvres & les infortunés. Malcolm fit bâtir la cathédrale de Durham, & fonda les évêchés de Murray & de Cathness, réforma sa maison, & porta des loix somptuaires. Marguerite eut la douleur de perdre son mari, tué au siege du château d'Alnwick, dans le Northumberland, & ne survécut pas long-tems à cette perte. Elle mourut le 16 novembre 1093, dans la 47^e. année de son âge, & fut canonisée en 1251 par Innocent IV. Sa *Vie* a été écrite par Thierri, moine de Durham, son confesseur, & par S. Aelred. On lit le nom de Malcolm III dans plusieurs Calendriers d'Ecosse.

MARGUERITE DE CORTONE, (Sainte) née à Alviano en Toscane, se livra dans sa jeunesse à tous les desirs d'une nature corrompue, mais la vue du cadavre d'un homme auquel elle s'étoit abandonnée, la changea en un instant; elle expia ses fautes par une rude & longue pénitence, entra dans le Tiers-Ordre de S. François, où elle fut l'exemple de toutes les vertus, & mourut à Cortone le 22 février 1297. Benoît XIII la canonisa en 1728. Sa *Vie* écrite par son confesseur, a été publiée par Bollandus. On y voit des prédictions dont quelques-unes paroissent relatives à ces derniers tems.

MARGUERITE, fille de Waldemar III, roi de Danemarck, & femme de Haquin, roi de Norwege, fut placée l'an 1387 sur le trône de Danemarck, & sur celui de Norwege par la mort de son fils Olaüs, qui avoit uni dans sa personne ces deux royaumes.

Albert, roi de Suede, tyran de ses sujets nobles, les souleva contre lui; ils offrirent leur couronne à Marguerite, dans l'espérance qu'elle les délivreroit de leur roi. Le tyran succomba après 7 ans d'une guerre aussi cruelle qu'opiniâtre, & se vit forcé de renoncer au sceptre en 1394, pour recouvrer sa liberté qu'il avoit perdue dans la bataille de Falco-ping. Marguerite, surnommée dès-lors la *Sémiramis du Nord*, maîtresse de trois couronnes par ses victoires, forma le projet d'en rendre l'union perpétuelle. Les Etats-Généraux de Danemarck, de Suede & de Norwege, convoqués à Calmar en 1397, firent une loi solennelle qui des trois royaumes ne faisoit qu'une seule monarchie. Cet acte célèbre, connu sous le nom de l'*Union de Calmar*, portoit sur trois bases. La 1^{re.}, que le roi continueroit d'être électif. La 2^{e.}, que le souverain seroit obligé de faire tour-à-tour son séjour dans les trois royaumes. La 3^{e.}, que chaque état conserveroit son sénat, ses loix, ses privilèges. Cette union des trois royaumes, si belle au premier coup-d'œil, fut la source de leur oppression & de leurs malheurs. Marguerite elle-même viola toutes les conditions de l'union. Les Suédois ayant été obligés de lui rappeler ses sermens, elle leur demanda s'ils en avoient les titres. On lui répondit en les lui montrant : *Gardez-les donc bien*, répliqua-t-elle; & moi je garderai encore mieux les villes, les places fortes & les citadelles du royaume... Marguerite ne traita guere mieux les Danois

que les Suédois; & elle mourut peu regrettée des uns & des autres à Flensbourg en 1412, à 59 ans. Le duc de Poméranie, son neveu, qu'elle avoit associé au gouvernement des trois royaumes, lui succéda sous le nom d'Eric XIII. Marguerite eut les talens d'une héroïne, & quelques qualités d'une princesse. Lorsque ses projets n'étoient pas traversés par la loi, elle la faisoit observer avec une fermeté louable; & l'ordre public étoit ce qu'elle aimoit le mieux, après ses intérêts particuliers. Ses mœurs n'étoient pas trop régulières; elle tâchoit de réparer cette irrégularité par de bonnes œuvres, & sur-tout par les dons qu'elle faisoit aux églises: mais dans la morale de l'Évangile, rien ne peut suppléer à la pureté du cœur & à la droiture de l'esprit.

MARGUERITE, fille aînée de Raimond Berenger, comte de Provence, épousa S. Louis en 1234. Elle suivit ce prince en Égypte l'an 1248, & accoucha à Damiette en 1250 d'un fils, surnommé *Tristan*, parce qu'il vint au monde dans de fâcheuses conjonctures. Trois jours auparavant elle avoit reçu la nouvelle que son époux avoit été fait prisonnier; elle en fut si troublée, que croyant voir à tout moment sa chambre pleine de Sarrafins, elle fit veiller auprès d'elle un chevalier de 80 ans, qu'elle pria de lui couper la tête, s'ils se rendoient maîtres de la ville. Le chevalier le lui promit, & lui dit bonnement qu'il en avoit eu la pensée, avant qu'elle lui en parlât. » Tel étoit, dit un auteur mo-

» derne, dans ces tems que
 » nous regardons comme bar-
 » bares, le respect pour la ver-
 » tu & l'horreur de tout ce qui
 » pouvoit lui porter quelque
 » atteinte, même involontaire.
 » Si l'on doit en blâmer l'ex-
 » cès, on doit condamner tout
 » autrement la lâcheté basse
 » & l'infame corruption qui
 » prodigue ce que nos ancêtres
 » regardoient comme au-dessus
 » du prix de la vie ». Les Sar-
 rasins ne purent surprendre Da-
 miette; mais le jour même
 qu'elle accoucha, les troupes
 Pisanes & Génoises, qui étoient
 en garnison, voulurent s'enfuir,
 parce qu'on ne les payoit pas.
 Cette princesse pleine de cou-
 rage fit venir au pied de son lit
 les principaux officiers, & elle
 les harangua, non pas les larmes
 aux yeux, mais d'un ton si
 ferme & si mâle, qu'elle obli-
 gea ces lâches à ne point sortir
 de la place. De retour en
 France, elle fut le conseil de
 son époux, qui prenoit ses avis
 en tout, quoiqu'il ne les suivît
 pas toujours. Elle mourut à Pa-
 ris en 1285, à 76 ans. Comme
 aînée de sa sœur Béatrix, qui
 avoit épousé le comte d'Anjou,
 frere du roi, elle voulut pré-
 tendre à la succession de la Pro-
 vence; mais elle n'y réussit pas,
 la coutume du pays étant que
 les peres ont droit de choisir
 un héritier. Son douaire étoit
 assigné sur les Juifs, qui lui
 payoient par quartier 219 liv.
 7 sols 6 deniers. C'étoit une des
 plus belles femmes de son tems,
 & encore plus sage que belle.
 Un poëte Provençal lui ayant
 dédié une piece de galanterie,
 elle l'exila aux isles d'Hieres.
 Son esprit étoit si judicieux, que

des princes la prirent plusieurs
 fois pour arbitre de leurs dif-
 férends.

MARGUERITE DE BOUR-
 GOGNE, reine de France, fille
 de Robert II, duc de Bour-
 gogne, petite-fille par sa mere
 de S. Louis, & femme de Louis
 le Hutin, roi de France, ayant
 été convaincue d'adultere, fut
 enfermée l'an 1314 dans le Châ-
 teau Gaillard, près d'Andeli,
 où elle fut étranglée avec une
 serviette l'année suivante, &
 Philippe d'Aunai son galant fut
 écorché viv.

MARGUERITE D'AU-
 TRICHE, fille unique de l'em-
 pereur Maximilien I & de Ma-
 rie de Bourgogne, naquit en
 1480. Après la mort de sa mere
 on l'envoya en France, pour
 y être élevée avec les enfans
 du roi Louis XI. Peu de tems
 après elle fut fiancée au Dau-
 phin, qui monta depuis sur le
 trône sous le nom de *Charles*
VIII. Mais ce monarque ayant
 donné sa main, en 1491, à
 Anne héritiere de Bretagne,
 renvoya Marguerite à son pere
 ayant la consommation du ma-
 riage. Ferdinand & Isabelle,
 roi & reine de Castille & d'A-
 ragon, la firent demander en
 1507 pour leur fils unique,
 Jean infant d'Espagne. Comme
 elle alloit joindre son époux,
 son vaisseau fut battu d'une
 furieuse tempête, qui la mit sur
 le point de périr. Ce fut dans
 cette extrémité qu'elle composa
 cette épitaphe badine :

Cy-gît Margot, la gente demoiselle,
 Qu'eut deux maris & si mourut pu-
 celle.

Si Marguerite fit effectivement
 cette plaisanterie au milieu du

naufage, on ne doit pas avoir une foible idée de la fermeté de son ame ; & dans le fond elle en avoit beaucoup, comme elle fit voir en d'autres occasions. L'infant son époux étant mort peu de tems après, elle époufa en 1508 Philibert le Beau, duc de Savoie. Veuve trois ans après, & n'ayant point d'enfant, elle se retira en Allemagne auprès de l'empereur son pere. Elle fut dans la fuite gouvernante des Pays-Bas, & s'y acquit l'estime publique par sa prudence, par son zele contre le Luthéranisme, & d'autres sectes naissantes, aussi contraires au repos de l'état qu'au bien de la Religion. Cette princesse mourut à Malines en 1532, à 50 ans. Marguerite laissa divers ouvrages en prose & en vers, entr'autres : le *Discours de ses infortunes & de sa vie*. Jean le Maire composa à sa louange *la Couronne Marguaritique*, imprimée à Lyon en 1549. Toutes les fleurs de cette Couronne ne sont pas également vives ; mais l'on trouve dans ce recueil des choses assez curieuses sur cette princesse, & plusieurs de ses faillies.

MARGUERITE DE VA-
LOIS, reine de Navarre, sœur de François I, & fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, & de Louise de Savoie, naquit à Angoulême en 1492. Elle époufa un 1509 Charles, dernier duc d'Alençon, premier prince du sang & connétable de France, mort à Lyon après la prise de Pavie, en 1525. La princesse Marguerite, affligée de la mort de son époux & de la prise de son frere qu'elle ai-

moit tendrement, fit un voyage à Madrid, pour y soulager le roi durant sa maladie. François I, de retour en France, lui témoigna sa gratitude. Il l'appelloit ordinairement *sa Mignonne* ; & lui fit de très-grands avantages, lorsqu'elle se maria en 1526 à Henri d'Albret, roi de Navarre. Jeanne d'Albret, mere de Henri IV, fut le fruit de ce mariage. L'ardeur qu'elle avoit de tout apprendre, lui fit écouter quelques théologiens protestans, qui l'infecterent de leurs erreurs. Elle les déposa en 1533 dans un petit ouvrage de sa façon, intitulé : *Le Miroir de l'Ame pécheresse*, qui fut censuré par la Sorbonne. Sur la fin de ses jours elle rouvrit les yeux à la vérité, & mourut sincèrement convertie en 1549, à 57 ans, au château d'Odos en Bigorre. Cette princesse aimoit les arts, & en cultivoit quelques-uns avec succès. Elle écrivoit facilement en vers & en prose. Ses poésies lui acquirent le surnom de *Dixieme Muse*. On la célébra en vers & en prose. On dit d'elle, que c'étoit une *Marguerite qui surpassoit en valeur les perles d'Orient*. Il est difficile de croire à la vertu, que quelques historiens lui ont supposée, quand on connoît ses ouvrages, qui sont très-souvent obscènes, & que les jeunes libertins lisent encore aujourd'hui avec plaisir. La Fontaine y a puisé le fond de plusieurs de ses Contes. On a d'elle : I. *Heptameron, ou les Nouvelles de la reine de Navarre*, 1560, in-4° ; & Amsterdam, 1698, 2 vol. in-8°, figures de Romain de Hoogue : ouvrage qui n'a été recherché par des lecteurs

corrompus, qu'à raison de son opposition avec les bonnes mœurs. II. Les *Marguerites de la Marguerite des Princesses*, recueillies en 1547, in-8°, par Jean de la Haye, son valet-de-chambre. On trouve dans ce recueil de Poésies : 1°. Quatre *Mysteres*, ou Comédies pieuses, & deux *Farces*. Ces pieces singulieres, où le sacré est mêlé avec le profane, sont sans élévation, & n'offrent que beaucoup de naïveté, parce que le naïf est une nuance du bas. 2°. Un Poëme fort long & fort insipide, intitulé: *Le Triomphe de l'Agneau*. 3°. La *Complainte pour un Prisonnier*, apparemment pour François I, est un peu moins mauvaise.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de François I, née en 1523, cultiva les lettres & répandit ses bienfaits sur les savans, à l'exemple du roi son pere. Elle se maria en 1559 avec Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Ce prince connut tout le bonheur de posséder une telle épouse, & ses sujets la nommerent de concert la *Mere des Peuples*. Henri III ayant passé à Turin à son retour de Pologne, elle se donna tant de mouvement pour que ce monarque & les seigneurs de sa suite fussent bien traités, qu'elle gagna une pleurésie, dont elle mourut en 1574. Cette princesse savoit le grec & le latin, & joignoit à ces connoissances des vertus supérieures & une piété tendre.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de Henri II, née le 14 mai 1552, épousa en 1572 le prince de Béarn, qui fut ensuite Henri IV. La jeune

princesse avoit alors tout l'éclat de la beauté & de la jeunesse, mais son mari n'eut pas son cœur: elle prétendit même dans la suite n'avoir donné à ce mariage qu'un consentement apparent & forcé. Henri s'attacha à différentes maîtresses; & Marguerite n'imita que trop ses désordres. Etant venue à la cour de France en 1582, elle s'abandonna à toutes ses foiblesses. Le roi Charles IX, son frere, beaucoup plus sage & plus vertueux que ne le dépeignent les caricateurs de la S. Barthélemi, la fit rentrer pour quelque tems en elle-même par un traitement ignominieux. Marguerite, profitant de l'excommunication lancée par Sixte-Quint contre son époux, s'empara de l'Aginois, & s'établit à Agen, d'où sa lubricité & ses vexations la firent chasser. Contrainte de se sauver en Auvergne, elle s'y conduisit en courtisane & en aventuriere. Sa vie fut très-agitée, jusqu'au moment qu'elle fut enfermée aux châteaux d'Usson, dont elle se rendit maîtresse, après avoir assujetti le cœur du marquis de Canillac qui l'y avoit renfermée. Henri IV devenu roi de France, fit solliciter la cassation de son mariage à Rome. Le pape nomma des commissaires pour examiner sur les lieux les motifs de cette demande, qui étoient que Marguerite avoit été violentée à contracter ce mariage, & que le roi & la princesse étant parens au troisième degré, n'avoient pu se marier sans dispense. Marguerite prétendit qu'au moment même de contracter le mariage & en présence du prêtre, on lui donna un petit coup sur le derriere de

la tête pour la faire incliner, & que c'est la seule marque de consentement qu'on en obtint. Les commissaires ayant tout examiné, rendirent une sentence, par laquelle ils déclarerent que le mariage étoit nul; elle fut confirmée par Clément VIII en 1599. Marguerite, libre de ses liens, quitta son château d'Usson en 1605, & vint se fixer à Paris, où elle fit bâtir un beau palais, rue de Seine, avec de vastes jardins qui régnoient le long de la rivière. Elle y vécut jusqu'en 1615, année de sa mort, dans le commerce des gens-de-lettres & dans les exercices de piété. Ce fut la dernière princesse de la maison de Valois, dont tous les princes étoient morts sans postérité. On a d'elle : I. Des *Poésies*, parmi lesquelles il y a quelques vers heureux. II. Des *Mémoires* depuis 1565 jusqu'en 1582, publiés en 1628 par Auger de Mauléon. Marguerite s'y peint comme une Vestale. Le style en est naïf & agréable, & les anecdotes curieuses & amusantes. Godefroy en a donné une bonne édition à Liege, in-8°, 1713. M. Mongez, chanoine régulier, a donné l'*Histoire* de cette princesse, 1777, in-8°. Il y regne un ton leste & de philosophisme, que ci-devant l'histoire ne connoissoit pas.

MARGUERITE, fille & héritière de Florent, comte de Hollande, est célèbre par un conte répété par vingt compilateurs, par ceux de ce siècle même. Ayant refusé l'aumône à une femme qu'elle accusa en même tems d'adultère, Dieu la punit, en la faisant accoucher, l'an 1276, de 365 enfans,

tant garçons que filles. Cette histoire est peinte dans un grand tableau d'un village peu éloigné de La Haye; & à côté du tableau on voit deux grands bassins d'airain, sur lesquels on prétend que les 365 enfans furent présentés au baptême. Mais combien de fables ne seroient point attestées, s'il suffisoit de citer un tableau en leur faveur? Il y a apparence que ce conte vient de ce qu'on aura dit que *Marguerite est accouchée d'autant d'enfans qu'il y a de jours dans l'année*; mauvais calembour qu'on répète encore quelquefois aujourd'hui le dernier jour de l'an, pour désigner l'unité sous l'apparence d'un grand nombre. Du reste, l'efficacité des malédictions & imprecations est une chose incontestable, quoiqu'il soit apparent que jamais elle n'ait eu d'effet si extraordinaire: l'histoire en fournit des preuves sans réplique; l'écriture Sainte dépose également en sa faveur: *Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecationis illius: exaudiet autem eum qui fecit illum* (Eccli. 4). — Il y a eu une autre MARGUERITE, femme d'un comte Palatin, qui accoucha dans Cracovie, en 1269, de 36 enfans, tous en vie, si l'on en croit Martin Cromer, Guichardin qui l'a copié, & cinquante auteurs qui ont rapporté cette anecdote après eux avec la plus confiante docilité. Il ne faut cependant pas nier qu'il n'y ait eu quelques exemples d'une fécondité prodigieuse. Pic de la Mirandole parle de deux femmes, dont l'une accoucha de 9, l'autre de 11 enfans. Joubert dans ses

Erreurs populaires, rapporte que la grand'mere de la maréchale de Montluc, héritière de la maison de Boville en Agénois, eut d'une seule couche 9 filles, qui vécurent toutes & furent mariées, & dont on voyoit encore, du tems de Joubert, le tombeau dans l'église cathédrale d'Agen.

MARGUERITE D'ANJOU, fille de René d'Anjou, roi de Sicile, & femme de Henri VI, roi d'Angleterre, étoit une princesse entreprenante, courageuse, inébranlable. Elle eut tous les talens du gouvernement & toutes les vertus guerrières. Elle prit un tel empire sur son mari, qu'elle régna sous son nom. La nation Angloise, que sa fermeté avoit irritée, résolut de changer de maître. Richard, duc d'Yorck, profita de la fermentation des esprits pour faire valoir ses droits à la couronne. Il se mit à la tête d'une armée, battit Henri VI en 1455 à St.-Albans, & le fit prisonnier. Marguerite voulut le rendre libre pour l'être elle-même. Son courage étoit plus grand que ses malheurs. Elle leva des troupes, délivra son mari par une victoire, devient général de son armée, & entra à Londres en triomphe. Les rebelles ne furent pas découragés. Ils livrèrent bataille à la reine à Northampton, en 1460, le comte de Warwick à leur tête. Marguerite fut vaincue, Henri fait prisonnier une 2^e. fois, & sa femme fugitive. Elle courut de province en province pour se faire une armée, quoique Londres & le parlement lui fussent opposés. Elle rassembla 18,000

hommes, marcha contre le duc d'Yorck, le vainquit & le tua à Wakefield; atteignit Warwick, & eut le bonheur de remporter sur lui une victoire complète, en 1461, à Barnds-Héats, près de St.-Albans. Le comte de la Marche, devenu duc d'Yorck par la mort de son pere, soutenu par Warwick, se fit couronner roi d'Angleterre sous le nom d'Edouard IV. Marguerite fut plus que jamais dans la nécessité de se battre. Les deux armées ennemies se trouverent en présence à Tawnton, aux confins de la province d'Yorck. Ce fut là que se donna la plus sanglante bataille qui ait jamais dépeuplé l'Angleterre. Warwick fut pleinement victorieux, & le jeune Edouard IV affermi sur le trône. Marguerite abandonnée passa en France, pour implorer le secours de Louis XI, qui le lui refusa. Cette princesse intrépide repassa en Angleterre, donna une nouvelle bataille vers Exham en 1462, & la perdit encore. Obligée de se réfugier chez son pere, elle revint bientôt pour dompter les rebelles. Elle livra de nouveaux combats, & est faite prisonnière en 1471. Enfin, après avoir soutenu dans 12 batailles les droits de son mari & de son fils, elle mourut en 1482, la reine, l'épouse & la mere la plus malheureuse de l'Europe. La postérité l'auroit plus respectée, si elle n'avoit pas souillé sa gloire par le meurtre du duc de Gloucester, oncle du roi son époux, dont le crédit excita son envie, & qu'elle fit périr sous prétexte d'une conspira-

tion. *Voyez l'Histoire* de cette reine par l'abbé Prévôt, Amsterdam, 1740, 1 vol. in-12.

MARGUERITE, duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, étoit fille naturelle de l'empereur Charles V, & d'une demoiselle noble de Flandre. Elle fut élevée auprès de Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien I, puis auprès de Marie, sœur de Charles V, & veuve de Louis, roi de Hongrie, & fut mariée par l'empereur son pere à Alexandre de Médicis, duc de Florencé. Après que ce prince eut été assassiné, l'an 1537, on la donna en secondes noces à Octave Farnese, neveu du pape Paul III. Marguerite ne fut pas contente de ce mariage, & sembloit mépriser un mari qui n'étoit pas encore en âge. Elle disoit agréablement à cette occasion, que c'étoit son destin de n'avoir point de rapport avec ses maris; parce que n'étant qu'une fille de 12 ans, elle avoit épousé un homme âgé de 27 ans; & qu'en un âge où elle étoit déjà femme, on lui donnoit un jeune enfant de 13 ans. Octave ayant fait le voyage d'Afrique avec son beau-pere, revint après 2 ans d'absence, & reçut de Marguerite de grands témoignages de tendresse. Il fut fait en même tems duc de Parme & de Plaisance, & la duchesse accoucha de deux enfans mâles. Elle fut extrêmement aimée des peuples du Pays-Bas, auxquels le roi Philippe II, son frere, la donna pour gouvernante en 1559. Sa maxime étoit, dit Strada, que la terreur étoit un mauvais moyen pour s'attacher

les Belges & se concilier leurs respects : *Malè apud Belgas terrore veneratio comparatur*. Le duc d'Albe étant venu la remplacer en 1567, elle se retira en Italie, & se livra plus particulièrement à la piété, dont elle avoit goûté autrefois les douces impressions sous la direction de S. Ignace de Loyola. Avant que de mourir, elle eut la consolation de voir, l'an 1578, son fils Alexandre de Parme, gouverneur des Pays-Bas, après don Juan d'Autriche, qui avoit eu cet emploi après don Louis de Requesens, successeur du duc d'Albe. Marguerite mourut à Ortone dans le royaume de Naples, au mois de janvier 1586 ou 1587. Les historiens parlent très-avantageusement des qualités de cette princesse. Non-seulement elle avoit un esprit très-supérieur à celui qu'on eût pu supposer dans une personne de son sexe; mais elle avoit toute la force corporelle & le courage d'un homme. Elle étoit si vigoureuse, que quand elle chassoit le cerf, elle avoit accoutumé de relayer d'autant de chevaux que les plus robustes chasseurs, qui succomboient quelquefois dans la fatigue de pareilles chasses.

MARGUERITE DE RAVENNE, ainsi nommée du lieu où elle fit sa demeure ordinaire, étoit née à Ruffi, petite ville entre Faënza & Ravenne; elle perdit la vue n'ayant que 3 mois, & l'on assure que dès la plus tendre enfance, elle s'accoutuma aux plus grandes austérités. Les maladies dont elle fut accablée ensuite pendant 14 ans, sa patience invincible

cible dans les insultes qu'elle eut à souffrir, son empressement à gagner les âmes à J. C., la rendirent l'objet de la vénération du public; on lui demanda des avis de tous côtés, & D. Séraphin de Ferme, chanoine-régulier de S. Jean de Latran, écrivit ceux qu'elle lui dicta pour une société nommée *du bon Jesus*, où toutes sortes de personnes entrèrent alors, & qui devint depuis une congrégation de Clercs-Réguliers. Rien n'est plus sage que ces avis, & à l'exception de ce qui concerne les austérités qui y sont marquées pour ceux & celles qui étoient entrés dans la société, il n'y a rien qui ne convienne parfaitement à tout chrétien. Marguerite mourut le 23 janvier 1505, étant âgée de 63 ans. A la demande de Frédéric II, duc de Mantoue, le pape Paul III fit informer, en 1537, des miracles qui se faisoient à son tombeau; mais on ne suivit pas cette affaire: & c'est prématurément que Ferrarius lui a donné le titre de *Bienheureuse*, & l'a placée dans le catalogue des Saints d'Italie.

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, née en 1645 à Leuthecourt en Bourgogne, montra dès son enfance beaucoup de piété & de vertu. Dès l'âge de dix ans elle se dévoua à la contemplation, & parut être favorisée de grâces extraordinaires. En 1671, elle entra au monastère de la Visitation de Ste. Marie de Paray-le-Monial en Charolois. Elle fut admise au noviciat après 3 mois d'épreuve, & fut dès lors un modèle de sagesse, de

Tome VI.

soumission & de patience. Elle mourut en 1690, après avoir servi à répandre la dévotion au *CŒUR DE JESUS*; dévotion symbolique, qui consiste à conserver & à nourrir le souvenir de l'amour extrême de J. C. pour les hommes: dévotion que les gens de parti ont décriée comme un fanatisme horrible; mais où les hommes sans passion n'ont rien vu que de simple & de raisonnable. L'évêque de Pistoie ayant également déclamé contre cette dévotion, dans une Instruction générale, le pape Pie VI lui écrivit en ces termes: *Nimis profecto mirati sumus, te in magistrum erectum esse, ut dissidia & studia partium jam providentia sanctæ sedis composita prorsusque obsoleta iterum excitares. Sancta hæc sedes modum jam turbis & questionibus imposuit, satisque declaravit, quo substantia illius devotionis ab omnî centè superstitiosa materialitate immunis reverà spectet, ut in symbolica cordis imagine, immensam caritatem, effusumque amorem divini Redemptoris nostri meditetur atque veneretur.*

Le P. Galifet & M. Collet ont écrit un Traité sur cet objet (voyez GALIFET). M. Languet, archevêque de Sens, a écrit la *Vie* de cette Religieuse, & y a joint quelques-uns de ses écrits. Il y a des choses & des idées singulières. Voyez ARMELLE, Ste. CATHERINE de Sienne.

MARGUNIO, (Maffimo) fils d'un marchand de Candie, vint à Venise avec son père en 1547. & y ouvrit une imprimerie grecque, de laquelle sont sortis beaucoup d'ouvrages. Sa

L

maison ayant été consumée par un incendie, il retourna dans sa patrie & devint évêque de Cerigo. Il mourut dans l'isle de Candie, en 1602, à 80 ans. On a de lui en grec des *Hymnes anacréontiques*, publiés à Aulbourg en 1592, par Hœschelius. Elles sont une preuve de ses talens pour le lyrique. On a encore de lui d'autres Poésies dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve, 1606-1614, 2 vol. in-fol.

MARIALES, (Xantes) Dominicain Vénitien, d'une famille noble, enseigna quelque tems la philosophie & la théologie. Il se renferma ensuite dans son cabinet, sans vouloir aucun emploi dans son ordre, pour se livrer entièrement à l'étude. Il mourut à Venise en 1660, à plus de 80 ans. On a de lui : I. Plusieurs ouvrages de théologie, dont le plus connu est en 4 vol. in-fol. Il parut à Venise en 1669, sous le titre de : *Bibliotheca Interpretum ad universam Summam D. Thomæ*. Le Prolégomene *Contra novatores* qui est à la tête du premier volume, a été mis à l'Index par un décret du 20 juin 1662. II. Plusieurs Déclamations en italien contre la France, qui attirèrent de fâcheuses affaires à l'auteur, & qui le firent chasser deux fois des états de Venise.

MARIAMNE, fille d'Alexandre fils du roi Aristobule, & d'Alexandra fille du grand-sacrificateur Hyrcan, épousa Hérode le Grand, dont elle eut Alexandre & Aristobule. Le roi l'aimoit éperdument. Sa beauté & sa faveur exciterent l'envie; ses ennemis vinrent à bout de la perdre dans l'esprit de son mari. Elle fut accusée fausse-

ment de lui avoir manqué de fidélité. Ce prince ombrageux, cruel & crédule, la fit mourir, 28 ans avant J. C., & en conçut ensuite un repentir si vif, qu'il en perdoit l'esprit dans certains momens, jusqu'à donner ordre à ceux qui le servoient, d'aller quérir la reine pour le venir voir & le consoler dans ses ennuis. Hérode se remaria à une princesse, nommée aussi MARIAMNE, fille de Simon, grand-sacrificateur des Juifs; mais cette princesse ayant été accusée d'avoir conspiré contre le roi son époux, elle fut envoyée en exil.

MARIANA, (Jean) né à Talavera, dans le diocèse de Toledé, en 1537, entra chez les Jésuites en 1554, & devint dans cette savante école un des plus habiles hommes de son siècle. Il savoit les belles lettres, le grec & l'hébreu; la théologie, l'histoire ecclésiastique & profane. Il enseigna à Rome, en Sicile, à Paris & en Espagne, avec réputation; & mourut à Toledé en 1624, à 87 ans. On a de lui : I. Une *Histoire d'Espagne* en 30 livres, qu'il traduisit lui-même de latin en espagnol. La meilleure édition du texte espagnol est celle de 1678, Madrid, en 2 vol. in-fol. Elle est conforme à celle de 1608, ibid. 2 vol. in-folio, à laquelle Mariana avoit présidé. Les éditions latines de l'*Histoire* de Mariana sont celles de Toledé, 1592, in-fol., qui ne contient que 20 livres; de Mayence en 1605, en 2 vol. in-4°, & de La Haye en 1733, en 4 vol. in-fol. Celle-ci est la plus belle & la plus correcte. Nous en avons une *Traduction* françoise par le P.

Charenton, Jésuite, imprimée à Paris en 1725, en 6 vol. in-4°. Mahudel y a ajouté une *Dissertation* historique sur les monnoies antiques d'Espagne. Mariana, comparable aux plus fameux historiens de l'antiquité, supérieur au président de Thou pour la noblesse & pour l'élegance du style, est encore plus juste & plus impartial que ce célèbre historien. Son *Histoire* ne va que jusqu'en 1516. L'édition de Madrid, que nous avons indiquée, renferme des Continuations jusqu'en 1678. Pedro Mantuano, Cohon-Truel, Ribeyro de Macedo, ont relevé dans Mariana plusieurs fautes contre la chronologie, la géographie & l'histoire; mais leurs critiques ne sont pas toutes justes. En vain l'abbé de Mably, dans son traité *De la maniere d'écrire l'Histoire*, a tenté de ruiner la réputation de Mariana comme historien, en même tems qu'il avoue ne l'avoir pas lu: inconséquence qui devient plus saillante encore par l'estime extrême de cet abbé pour Tite-Live, dont aucun historien n'a autant approché que Mariana pour le style & la maniere, & qui, quant au fond des choses, montre par-tout une crédulité & une prévention, que l'historien d'Espagne n'a certainement ni surpassée ni égalée. II. Des *Scholies*, ou courtes Notes sur la Bible, in-fol. On y trouve une *Dissertation* sur l'édition de la Vulgate, très-savante & très-judicieuse; il y est aussi traité du texte & des anciennes versions de l'Écriture. Cette *Dissertation* se trouve avec l'ouvrage suivant dans l'édition de *Menochius*, par le P. Tourne-

mine. III. Un traité *De ponderibus & mensuris*, Toleda, 1599, in-4°. rare & recherché de cette édition qui est l'originale. IV. Six Opuscules, imprimés à Cologne, 1609, in-fol.; parmi lesquels se trouve un traité *De Moneta mutatione*: cet ouvrage, où il s'avisa de blâmer les changemens qui se faisoient en Espagne dans les monnoies, le fit mettre en prison. Plusieurs écrivains ont mal-à-propos confondu cet ouvrage avec le précédent (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 1 octobre 1786, p. 189). V. Un fameux traité *De Rege & Regis institutione* Toleda, 1599, in-4°. Il y enseigne sur le tyrannicide une doctrine qu'on ne sauroit trop condamner, « & a exposé par-là, dit » Bayle (au mot *Mariana*), » les Jésuites, sur-tout en » France, à de sanglans repro- » ches, & à des injures très- » mortifiantes, que l'on renou- » velle tous les jours, qui ne » finiront jamais, que les his- » toriens copieront passionné- » ment les uns des autres ». Ce traité fut condamné par le parlement de Paris, & censuré par la Sorbonne; mais avant qu'il essuyât aucune flétrissure, les Jésuites l'avoient désapprouvé. « Notre pere général, » dit Richeome dans l'*Examen » de l'Anti-Coton*, étant ad- » verti l'an 1599, commanda » qu'il fût corrigé, & on n'en » eût vu aucun exemplaire sans » correction, si les hérétiques, qui pensoient faire leur » profit de ce livre, ne l'eussent aussi-tôt réimprimé ». Du reste, long-tems avant lui & avant l'existence de la société, des théologiens d'un nom

tout autrement illustre, avoient enseigné la même opinion sur les tyrans (*voyez JOUVENCY, SANTAREL*). VI. On lui attribue un ouvrage en espagnol, touchant *les défauts du gouvernement de sa société*, qui a été imprimé en espagnol, en latin, en italien & en françois. Mariana, dit-on, ne vouloit pas le rendre public, mais un Franciscain le lui enleva dans sa prison, & le fit imprimer à Bourdeaux en 1625, in-8°. Les Jésuites demandèrent qu'on produisît l'original espagnol, que personne ne put jamais montrer; d'où ils conclurent que le livre étoit pour le moins altéré & défiguré, & que l'éditeur pour cette raison ne l'avoit fait paroître qu'après la mort de Mariana. Il est vraisemblable néanmoins, que le fond de l'ouvrage étoit de lui. Et pourquoi n'auroit-il pas cru voir ou même vu réellement quelques défauts dans le régime de sa société? Quel est le gouvernement qui n'en ait pas? Le meilleur est celui qui en a le moins:

*Optimus ille est
Qui minimis urgetur.*

MARIANUS SCOTUS, habile moine Ecoislois, né en 1028, se retira en 1056 dans un monastere à Cologne, puis en 1059 dans l'abbaye de Fulde, & mourut à Mayence en 1088, après avoir enseigné pendant quelque tems la théologie à Ratisbonne. Il étoit parent du vénérable Bede. On a de lui une *Chronique* qui est estimée. Elle va depuis la naissance de J. C. jusqu'en 1083, & a été continuée jusqu'en 1200 par Dodechin, abbé au diocèse de Treves.

MARICA, nymphe que le roi Faunus épousa, & de qui il eut Latinus. Elle donna son nom à un Marais proche de Minturne, sur le bord duquel il y avoit un temple de Vénus, que quelques-uns confondent avec Marica: cette dernière est, selon Lactance, la même que Circé.

MARIE, sœur aînée de Moïse & d'Aaron, & fille d'Amram & de Jocabed, naquit vers l'an 1578 avant J. C. Lorsque la fille de Pharaon trouva Moïse exposé sur le bord du Nil, Marie, qui étoit présente, s'offrit pour aller chercher une nourrice à cet enfant. La princesse ayant agréé ses offres, Marie courut chercher sa mere, à qui l'on donna le jeune Moïse à nourrir. On croit que Marie épousa Hur, de la tribu de Juda; mais on ne voit pas qu'elle en ait eu des enfans. Après le passage de la Mer-Rouge & la destruction entiere de l'armée de Pharaon, Marie se mit à la tête des femmes de sa nation, & entonna avec elles le magnifique Cantique *Cantemus Domino*, pendant que Moïse le chantoit à la tête du chœur des hommes. Lorsque Séphora, femme de ce dernier, fut arrivée dans le camp; Marie eut quelques démêlés avec elle, & intéressa dans son différend son frere Aaron. L'un & l'autre murmurèrent contre Moïse: Dieu en fut irrité, & il frappa Marie d'une lepre fâcheuse, dont il la guérit à la priere de Moïse, après l'avoir cependant condamnée à demeurer 7 jours hors du camp. Elle mourut vers l'an 1452 avant J. C., âgée d'environ 126 ans.

MARIE, vierge très-sainte, mere de N. S. JESUS-CHRIST, de la tribu de Juda, & de la famille royale de David, épousa S. Joseph, que Dieu lui donna pour être le gardien de sa virginité (*voyez JOACHIM & AFRICAÏN Jules*). Ce fut à Nazareth que l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, pour lui annoncer qu'elle concevroit le Fils du Très-Haut. La Ste. Vierge, surprise du discours de l'Ange, lui demanda humblement, *comment ce qu'il disoit pourroit s'accomplir, puisqu'elle ne connoissoit point d'homme?* L'ange Gabriel l'assura qu'elle concevroit par l'opération du St.-Esprit. Alors la Ste. Vierge témoigna sa soumission par ces paroles: *Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.* Le Fils de Dieu s'incarna dès-lors dans son chaste sein. Quelque tems après elle alla visiter Ste. Elizabeth, sa cousine, qui étoit enceinte de S. Jean-Baptiste. L'enfant d'Elizabeth tressaillit dans les flancs de sa mere, sentant approcher celui dont il devoit être le Précurseur. Ce fut en cette occasion que Marie prononça l'admirable Cantique: *Magnificat anima mea Dominum*, monument éternel de son humilité & de sa reconnaissance; Cantique rempli de sentimens profonds & des plus excellentes idées de la Divinité; tableau touchant de la Providence qui élève les humbles, précipite les superbes, & confond la puissance pour protéger le foible & rassasier l'indigent. Que les vieux pédagogues, qu'on appelle *philosophes*, hommes à sentences &

à bons mots, qui ont dit çà & là quelques apophthegmes bons ou mauvais sur la Divinité, sont petits vis-à-vis de cette Vierge simple & humble, qui, sans effort comme sans prétention, nous a donné cet ensemble parfait de grandes & magnifiques idées! (*voyez ANNE, femme d'Elcana*). La même année Marie se rendit avec Joseph à Bethléem, d'où sa famille étoit originaire, pour se faire inscrire sur le rôle public, suivant les ordres de l'empereur Auguste. Il se trouva alors dans cette petite ville une telle affluence de peuple, qu'ils se virent forcés de se retirer dans une étable. C'est là que naquit Jesus-Christ, au sein de la pauvreté & de cette privation des aïssances & des splendeurs humaines, qui devoient faire le caractère de son regne. Marie vit avec admiration la visite des Pasteurs & l'adoration des Mages; & 40 jours après la naissance de son Fils, elle alla le présenter au Temple, & observa ce qui étoit ordonné pour la purification des femmes. Marie suivit ensuite Joseph, qui avoit eu ordre de se retirer en Egypte, pour soustraire l'enfant à la fureur d'Hérode. Ils ne revinrent à Nazareth qu'après la mort de ce tyran. Ils demeurèrent dans cette ville, & n'en sortoient que pour aller tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâques. Ils y menerent Jesus quand il eut atteint sa 12^e. année, & l'ayant perdu, ils le trouverent le 3^e. jour au Temple, assis au milieu des docteurs. Il n'est plus parlé de la Ste. Vierge dans l'Évangile jusqu'aux noces de Cana, où elle se trouva avec Jesus, qui y fit

son premier miracle, à la priere de sa mere. Elle suivit son Fils à Capharnaüm, & le voyant accablé par la foule de ceux qui venoient pour l'entendre, elle se présenta pour l'en tirer. L'Evangile dit encore que cette sainte Mere assista au supplice de son Fils sur la croix, & que Jesus-Christ la recommanda à son Disciple bien-aimé, qui la recut chez lui. On croit qu'après l'Ascension dont elle fut témoin, ce saint Apôtre la mena à Ephese, où elle mourut dans un âge très-avancé, sans qu'on sache aucune particularité de sa mort. Ce n'est que par une pieuse tradition, dont on trouve néanmoins des monumens dès le 6e. siecle, qu'on croit qu'elle ressuscita d'abord après sa mort, & que son corps fut reçu dans le ciel. La fête de l'Assomption est proprement celle de sa mort, sans aucun rapport marqué (si on excepte les leçons tirées des ouvrages de S. Jean Damascene) à sa résurrection. C'est à tort cependant que Launoy, & après lui un docteur de Louvain, ont compilé force autorités & argumens, pour détruire l'opinion de l'assomption corporelle : opinion pieuse & raisonnable, & qu'on doit certainement mettre au nombre de celles qu'on ne risque rien de laisser adopter au peuple chrétien, & qu'on ne peut guere attaquer, sans produire une espece de scandale.

MARIE, autrement SALOMÉ; (*voyez ce dernier mot*).

MARIE DE CLÉOPHAS, ainsi nommée, parce qu'elle étoit épouse de Cléophas, autrement Alphée, est appelée

dans l'Evangile, *Sœur de la Mere de Jesus*. Elle avoit pour fils S. Jacques le Mineur, S. Simon & S. Jude, & un nommé Joseph, freres, c'est-à-dire, cousins-germains du Seigneur. Elle crut de bonne heure en Jesus-Christ, le suivit au Calvaire, & fut présente à sa sépulture. Etant allée à son tombeau le dimanche de grand matin avec quelques autres femmes, elles apprirent de la bouche des Anges que J. C. étoit ressuscité, & elles coururent en porter la nouvelle aux Apôtres. On ne fait aucune autre particularité de la vie de Marie.

MARIE, sœur de Marthe & de Lazare, *voy. MAGDELENE*.

MARIE, (Sainte) esclave de Tertullus, sénateur Romain, consacroit spécialement au jeûne, les jours où les Païens célébroient leurs fêtes impies. Durant la persécution de Dioclétien, son maître, qui l'estimoit à cause de son exactitude & de sa fidélité à remplir tous ses devoirs, craignant de la perdre, employa tous les moyens possibles pour l'engager à sacrifier aux idoles; mais rien ne put ébranler sa constance. A la fin, le juge fut informé de ce qui se passoit. Il la fit enlever, & la fit tourmenter avec tant de cruauté, que le peuple en murmura hautement; il fut obligé de la détacher de dessus le cheval, & la Sainte alla terminer sa vie par une heureuse mort dans une solitude. Baluze a publié les Actes sinceres de cette Sainte, *Miscel. tom. 2, page 115.*

MARIE, dame du bourg de Bathecor, fille d'Eléazar, s'é-

toit réfugiée avec son mari dans Jérusalem; elle s'y trouva pendant le siege de cette ville par Titus. Une horrible famine réduisit les habitans à se nourrir de corps morts. Un jour les soldats, après lui avoir volé tous ses bijoux, lui prirent encore tout ce qui lui étoit nécessaire pour la vie. Cette femme mourante de faim, arracha de sa mamelle son fils, le tua, le fit cuire, en mangea une partie, & garda le reste pour une autre fois. Les soldats entrèrent à l'odeur de ce mets cruel, & la forcerent de leur montrer ce qu'elle avoit fait cuire. Elle leur offrit d'en manger; mais ils en eurent tant d'horreur, qu'ils se retirèrent en frémissant. Ainsi se vérifioit la prophétie de Moïse, dans le Cantique *Audite Cæli*, faite 15 siècles auparavant: *Congregabo super illos mala, & sagittas meas complebo in eis: consumentur fame.*

MARIE EGYPTIENNE, (Sainte) quitta son pere & sa mere à l'âge de 12 ans, & mena une vie déréglée à Alexandrie, jusqu'à l'âge de 17 ans. La curiosité l'ayant conduite à Jérusalem avec une troupe de pèlerins, pour assister à la fête de l'Exaltation de la Ste. Croix, elle s'y livra aux derniers excès de la débauche. S'étant mêlée dans la foule pour entrer dans l'église, elle se sentit repoussée par 3 ou 4 fois, sans pouvoir y entrer. Marie, frappée d'un tel obstacle, prit alors la résolution de changer de vie & d'expier ses désordres par la pénitence. Puis étant retournée à l'église, elle y entra facilement & adora la Croix. Le

jour même elle sortit de Jérusalem, passa le Jourdain, & se retira dans la vaste solitude qui est au-delà de ce fleuve. Elle y passa 47 ans, sans voir personne, vivant de ce que produisoit la terre, & menant la vie la plus austere. Un solitaire, nommé *Zozime*, l'ayant rencontrée vers l'an 430, la prit d'abord pour un spectre, tant les ardeurs du soleil & les injures de l'air l'avoient défigurée. Marie le rassura, lui demanda sa bénédiction, lui raconta son histoire, & le pria de lui apporter l'Eucharistie. *Zozime* l'alla trouver l'année suivante le jour du Jeudi-Saint, & lui administra ce Sacrement. Il y retourna l'année d'après, & trouva son corps étendu sur le sable, avec une inscription tracée sur la terre: « *Abbé* » *Zozime*, enterrez ici le corps » de la misérable Marie. Je » suis morte le même jour » que j'ai reçu les saints Mys- » teres. Priez pour moi ». On ajoute que *Zozime* étant embarrassé pour creuser une fosse, un lion vint se charger de ce travail. L'histoire de Marie a été écrite par un auteur contemporain; cependant quelques critiques la révoquent en doute, à cause des circonstances extraordinaires qu'elle contient; mais si cette raison étoit suffisante pour rejeter le témoignage des contemporains, les histoires les plus avérées seroient en danger d'être reléguées parmi les fables.

MARIE D'OIGNIES, (Sainte) née à Nivelles vers 1177, fut mariée à l'âge de 14 ans, & continua les austérités qu'elle étoit accoutumée de pratiquer

dès sa plus tendre jeunesse. Les deux époux distribuèrent d'un commun accord leurs biens aux pauvres & se consacrerent au service des lépreux dans une ladrière nommée *Villembrouck*, peu éloignée de Nivelles. Au bout de douze ans, fatiguée par l'affluence du peuple que l'éclat de ses vertus y attiroit, Marie crut devoir se retirer au prieuré d'Oignies, nouvellement bâti sur la Sambre, & y mourut le 23 juin 1213, à l'âge de 36 ans. Le célèbre Jacques de Vitri, que la réputation de ses vertus avoit attiré dans ce désert, a écrit sa *Vie*, qui a été insérée dans *Surius* & les *Acta Sanctorum*. On en garde le manuscrit à Oignies. Buissieret, évêque de Namur, l'a traduite en français, Louvain, 1609, in-12. On en a donné une nouvelle édition corrigée, Namur, 1719. Arnauld d'Andilly en a donné aussi une traduction, mais où il a fait plusieurs retranchemens, dont quelques-uns sont raisonnablement motivés. Voyez CHRISTINE DE BRUZO.

MARIE D'ARAGON, fille de Sanchez II, roi d'Aragon, & femme de l'empereur Othon III, périt par une mort aussi honorable que sa vie, si l'on en croit plusieurs historiens. Ils prétendent que cette princesse, ayant en vain sollicité un comte de Modene de satisfaire ses desirs, l'accusa du crime qu'il n'avoit point voulu commettre. L'empereur, trop crédule, fit trancher la tête à cet innocent coupable. La femme du comte, ayant appris la vérité de son mari mourant, offrit de prouver son innocence par l'épreuve

du feu. On apporta un fer dans un grand brasier, & lorsqu'il fut tout rouge, la comtesse le prit sans s'émouvoir & le tint entre ses mains sans se brûler. L'empereur, surpris & épouventé, fit jeter dans un bûcher l'impératrice en 998, & expia par ce juste supplice la mort injuste du comte de Modene. Plus de vingt historiens, anciens & modernes, rapportent ce fait comme une vérité incontestable; Muratori l'a combattu, & a tâché de lui ôter toute croyance: mais quoi qu'il en soit de cette histoire en particulier, l'on ne peut nier que les épreuves judiciaires, qui pour de fréquens abus furent ensuite prosrites par les canons, ne servirent souvent à faire triompher la vérité avec éclat. « Le zèle de la justice & la difficulté de la découvrir, » dit un historien, la simplicité des tems, la grande confiance dans le Juge éternel, & l'espece de théocratie qui gouvernoit les peuples chrétiens durant ces siècles, rendirent ces épreuves très-souvent efficaces; & il faudroit se résoudre à nier les faits les mieux avérés, si l'on vouloit s'élever indifféremment contre ce qui en est rapporté par une multitude d'auteurs contemporains, souvent par des témoins oculaires & irréprochables » Voyez CHARLEMAGNE, EUGENE II, PIERRE IGNÉE.

MARIE, fille de Henri III, duc de Brabant, épousa Philippe le Hardi, roi de France, en 1274. Elle fut accusée, 2 ans après, d'avoir fait mourir par le poison l'ainé des fils que son

mari avoit eus de sa premiere femme. Marie avoit couru risque d'être punie de mort, tant les indices étoient forts, si son frere, Jean duc de Brabant, n'eût envoyé un chevalier pour justifier par le combat l'innocence de cette reine. Son accusateur n'ayant pas osé soutenir sa calomnie, fut pendu. Marie survécut à Philippe III 36 ans, & ne mourut que l'an 1321. Son corps est aux Cordeliers de Paris, & son cœur aux Jacobins.

MARIE D'ANJOU, fille aînée de Louis II, roi de Naples, & femme de Charles VII, roi de France, mourut en revenant de S. Jacques en Galice, à l'abbaye de Chateliers en Poitou, l'an 1463, à 59 ans. C'étoit une princesse d'un rare mérite, aimant son mari qui ne l'aimoit point; travaillant à le faire roi, tandis qu'il ne songeoit qu'à ses plaisirs, & qu'il pouvoit l'indifférence jusqu'à refuser de lui adresser la parole.

MARIE D'AUTRICHE, reine de Hongrie & de Bohême, fille de Philippe, archiduc d'Autriche & roi d'Espagne, & de Jeanne d'Aragon, & sœur des empereurs Charles V, & Ferdinand I, née à Bruxelles le 13 septembre 1503, épousa en 1521 Louis, roi de Hongrie, qui périt l'an 1526 à la bataille de Mohats. Cette mort toucha sensiblement la reine, qui depuis ne voulut jamais songer à de secondes noces, quoiqu'elle fût recherchée par plusieurs princes. Son frere, Charles V, lui donna le gouvernement des Pays-Bas, dont elle se chargea en 1531. Elle fit la guerre au roi Henri II; & dans le tems

que l'empereur Charles V, son frere, assiégeoit Metz l'an 1552, elle fit diversion d'armes en Picardie. Sa prudence la rendit extrêmement chere aux peuples, qu'elle gouverna pendant 24 ans: elle passa en Espagne en 1556, & y mourut en 1558, peu de jours après la mort de Charles V. Erasme lui dédia un livre intitulé: *Vidua Christiana*, imprimé en 1529.

MARIE, reine d'Angleterre, naquit en 1515, de Henri VIII & de Catherine d'Aragon. Edouard VI avoit déclaré en mourant, héritiere du trône, sa cousine Jeanne Grai, & en avoit écarté Marie à qui il appartenoit de droit: elle y monta malgré lui, & fit trancher la tête à sa rivale, au pere, au beau-pere & à l'époux de cette infortunée. La nouvelle reine étoit attachée à la Religion Catholique; pour la faire triompher, elle épousa en 1554 Philippe II, fils de Charles-Quint. Ces deux époux travaillerent à ce grand ouvrage avec un zele ardent, auquel ils crurent devoir joindre la sévérité. Le parlement entra dans leurs vues. Il avoit poursuivi sous Henri VIII les Protestans, dit Voltaire; il les encouragea sous Edouard VI, il les brûla sous Marie. « Huit cents personnes » furent, dit cet historien, livrées aux flammes; mais on fait que sa haine contre la Religion Catholique lui fait tout défigurer; Houced, auteur Anglois, n'en compte que 277, & Rapin de Thoiras, 284; ces écrits ne sont pas suspects, & on peut croire que ce nombre est encore exagéré. Le cardinal Polus, envoyé par le pape

Jules III pour réunir l'Angleterre à l'Eglise Romaine, désapprouva hautement ces exécutions. Ce prélat disoit avec raison, que le seul moyen d'éteindre l'hérésie, étoit d'édifier les hérétiques, & non pas de les égorger. Mais Henri VIII & Edouard avoient aigri les Catholiques en inondant l'Angleterre de leur sang, & cet exemple devint fatal aux partisans du schisme & de l'hérésie. Le caractère de Marie contrastoit d'ailleurs avec des moyens violens, & on la vit plus d'une fois opposer une raison souple & douce à la morgue de ses plus fougueux ennemis (*voyez HAVIEL*). Marie secourut Philippe son époux contre la France; sa flotte décida la victoire de Gravelines, précédée de l'entière défaite des François à St.-Quentin; mais Calais lui fut enlevé par le duc de Guise, & la flotte qu'elle envoya, n'arriva que pour voir les étendards de la France arborés sur le port. Elle préparoit une seconde flotte de 120 vaisseaux, lorsqu'elle mourut en 1558. Son zèle pour la Religion n'étoit point assez éclairé; mais elle avoit d'ailleurs d'excellentes qualités, des mœurs pures & des vertus solides: le luxe & le vice furent bannis de sa cour. M. Linguet, dans une très-mauvaise continuation de l'*Histoire universelle* de Hardion, peint Marie avec des couleurs affreuses, tandis qu'il prodigue des éloges à Elizabeth qui inonda l'Angleterre du sang des Catholiques. Telle est la justesse de la balance philosophique. Les rigueurs exercées contre les sectaires sont des

crimes abominables, mais le massacre des Catholiques fait les héros. *Voyez FERDINAND II, JACQUES II, PHILIPPE II.*

MARIE STUART, fille de Jacques V, roi d'Ecosse, & de Marie de Lorraine, hérita du trône de son pere huit jours après sa naissance, en 1542. Henri VIII, roi d'Angleterre, voulut la marier avec le prince Edouard son fils, afin de réunir les deux royaumes; mais ce mariage n'ayant pas eu lieu, elle épousa en 1558 François, dauphin de France, fils & successeur de Henri II. Ce monarque étant mort en 1560, elle repassa en Ecosse, & se maria en secondes nocces à Henri Stuart, son cousin. Ce prince ayant péri par la main des rebelles, Marie fut contrainte d'épouser le comte de Bothwell. Les factieux, à la tête desquels étoit le comte de Murray, fils naturel de Jacques V (*voyez MURRAY*), voulant perdre la reine comme ils s'étoient défaits du roi, déchirèrent son honneur & sa vertu par des calomnies atroces que le fanatisme de secte & d'une philosophie ennemie de tous les héros chrétiens, a transmises jusqu'à nous. On supposa des lettres d'amour au comte de Bothwell, dont les originaux ne furent jamais exhibés; on l'accusa du meurtre de son mari, & par ces manœuvres on parvint à soulever l'Ecosse contre elle. Abandonnée de son armée, elle fut obligée de se rendre aux conjurés & de céder la couronne à son fils. On l'obligea de nommer régent le comte de Murray, qui l'accabla de mauvais traitemens, & déguisa d'autant

moins son caractère, qu'il se voyoit au but de ses vœux & de ses artifices. La brutalité du régent procura à la reine un parti. Elle se sauva de prison, leva 6000 hommes; mais elle fut vaincue & obligée de chercher un asyle en Angleterre, où elle ne trouva qu'une prison, & enfin la mort après 18 ans de misere & de captivité. Elizabeth la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlile; mais elle lui fit dire qu'étant accusée de meurtre de son époux, elle devoit s'en justifier. On nomma des commissaires, & on la retint prisonnière à Teuksburi, sous prétexte d'instruire son procès. Le grand malheur de la reine Marie fut d'avoir des amis dans sa disgrâce; Elizabeth craignit qu'elle ne lui échappât & ne remontât sur le trône. Elle prétendit avoir découvert une conspiration. Le procès des accusés fut bientôt fait: un grand nombre d'hommes illustres & d'autres trop connus par leur attachement à la reine Marie ou à la foi catholique, périrent du dernier supplice. La plupart des historiens les ont considérés comme parfaitement innocens, & comme des victimes préparatoires à un plus grand sacrifice. On connoit ces beaux vers de l'élegant auteur du *Theatrum crudelitatis hæreticorum*:

*Post varias clades miserorum &
cedis acervos
Infantum, comes exornat spectacula mater
Supplicio & regum soror & fidi-
sima conjunx.*

Après ces sanglantes exécutions Elizabeth fit juger Marie, son égale, comme si elle avoit été

sa sujette. « Quarante-deux
» membres du parlement (dit
» Voltaire, qui d'ailleurs applau-
» dit toujours aux cruautés exer-
» cées contre les Catholiques)
» & cinq juges du royaume,
» allerent l'interroger dans sa
» prison à Fotteringhai. Elle
» protesta, mais elle répondit.
» Jamais jugement ne fut plus
» incompetent, & jamais pro-
» cédure ne fut plus irréguliere.
» On lui représenta de simples
» copies de ses lettres, & ja-
» mais les originaux; on fit
» valoir contre elle les témoi-
» gnages de ses secrétaires, &
» on ne les lui confronta point;
» on prétendit la convaincre
» sur la déposition de trois con-
» jurés qu'on avoit fait mou-
» rir, dont on auroit pu dif-
» férer la mort pour les exa-
» miner avec elle. Enfin quand
» on auroit procédé avec les
» formalités que l'équité exige
» pour le moindre des hom-
» mes, quand on auroit prouvé
» que Marie cherchoit par-tout
» des secours & des vengeurs,
» on ne pouvoit la déclarer cri-
» minelle. Elizabeth n'avoit
» d'autre juridiction sur elle,
» que celle du puissant sur le
» foible & sur le malheureux ». Mais sa politique cruelle demandoit le sacrifice de cette illustre victime. Marie fut condamnée à mort, & elle la reçut avec une fermeté d'ame, dont les plus grands hommes ne sont pas toujours capables. On lui refusa son aumônier, & toutes ses demandes relatives à sa sépulture. Le comte de Kent, préposé à l'exécution, lui reprocha jusqu'au dernier moment sa superstition, c'est-à-dire, la foi catholique. Il paroît

qu'on avoit résolu de lui arracher sa religion avec la vie ; mais son courage fut au-dessus de tout. Le comte insultant le Crucifix qu'elle avoit dans ses mains, lui dit que c'étoit dans le cœur qu'il falloit porter J. C. Marie répondit paisiblement : *Que quand on avoit son image sous les yeux, son amour s'abluoit plus aisément dans le cœur.* Lorsqu'il fallut quitter ses habits, elle ne voulut point que le bourreau fit cette fonction, disant qu'elle n'étoit point accoutumée à se faire servir par de pareils gentilshommes. Après avoir fait quelques prières, elle eut la tête tranchée le 18 février 1587, à 44 ans. La tête ne fut séparée du corps qu'au 3e. coup, & le bourreau montra cette tête qui avoit porté 2 couronnes, aux quatre coins de l'échafaud, comme celle d'un scélérat. Telle fut la fin tragique de la célèbre Marie Stuart, princesse aussi belle que vertueuse. Reine de France par son mariage avec François II, reine d'Ecosse par sa naissance, elle passa près de la moitié de sa vie dans les chaînes, & mourut d'une mort cruelle. Son attachement à la Religion Catholique, ses droits sur l'Angleterre, & si l'on en croit quelques historiens, sa beauté, firent tous ses crimes. Ce dernier grief seroit incroyable sans les anecdotes très-connues de la coquetterie d'Elizabeth & de sa jalousie contre Marie, qui alloit jusqu'à ne pouvoir entendre prononcer son nom. La douceur de son caractère, les graces de son esprit, la protection dont elle honora les lettres, le succès avec lequel elles les cul-

tiva, sa fermeté dans ses malheurs, son attachement à la religion de ses peres, ont rendu sa mémoire chere à tous les hommes sensibles, mais surtout aux Catholiques, qui l'ont considérée comme une martyre de leur religion. L'année même de sa mort on publia un ouvrage intitulé : *Martyre de la reine d'Ecosse, douairiere de France ; contenant le vrai discours des trahisons à elle faites à la suscitation d'Elizabeth, par lequel les mensonges, calomnies & fausses accusations dressées contre ceste très-vertueuse, très-catholique & très-illustre princesse, sont éclaircies & son innocence avérée*, Edimbourg, 1 vol. in-8°. Comme les faits étoient alors tout récents & qu'il eût été impossible d'en avancer impunément de faux, cet ouvrage mérite la plus grande confiance. Mais la vérité de l'histoire est discutée avec plus de force & de critique dans le suivant ouvrage intitulé : *Recherches historiques & critiques sur les principales preuves de l'accusation intentée contre Marie Stuart, avec un examen des histoires du docteur Robertson & M. Hume, ouvrage traduit de l'anglois, à Paris, chez Edme, 1772, 1 vol. in-12.* Il faut lire sur-tout ce que l'auteur de ces *Recherches* dit du texte des fameuses lettres, tel qu'il existe aujourd'hui dans un libelle de Buchanan : on y prouve sans réplique, que ce texte, regardé comme le texte original, est faux & supposé. On démontre que les accusateurs de Marie Stuart étoient eux-mêmes les auteurs du crime dont ils accusoient leur souveraine. On les

voit former une association & se vendre au service d'Elizabeth. On voit Murray, poussé par son ambition & soutenu par l'espérance d'un secours promis par Elizabeth, se mettre à la tête d'un soulèvement qui étoit son ouvrage, dans la résolution, bien connue, de tuer le roi & de s'emparer de la personne de la reine. On le voit, lui & ses associés, entrer dans une foule de conspirations contre leur souveraine jusqu'à la mort du roi; se réunir pour justifier solennellement le comte de Bothwell de cette mort, dont ils le connoissoient pour un des principaux auteurs; travailler au mariage de la reine avec ce seigneur; & ce mariage une fois fait, accuser publiquement ce même Bothwell d'être le meurtrier du roi; soulever toute l'Ecosse contre lui & contre la reine qu'ils enveloppent dans son désastre, tandis qu'ils le laissent évader. Tels sont les faits amplement détaillés dans ces *Recherches sur Marie Stuart*. Ils sont de la plus grande importance pour servir à la Vie de cette malheureuse princesse, que ses ennemis sont parvenus à calomnier jusque dans la postérité la plus reculée; ils jettent un nouveau jour sur son histoire, & donnent l'explication la plus naturelle & la mieux prouvée des contradictions que sa conduite parut offrir. Tout ce que l'auteur avance dans cet ouvrage est appuyé par des citations, auxquelles il est impossible de rien opposer de raisonnable. Les objections de M. Hume & du docteur Robertson, machinalement répétées par tant d'écrivains ignorans &

serviles, y sont réfutées de la manière la plus solide. On peut consulter encore l'*Apologie de Marie Stuart*, par Gilbert Stuart, 2 vol. in-12. Mlle. Kéralio, dans son *Histoire d'Elizabeth*, a achevé de mettre en évidence l'innocence de cette reine & les atrocités d'Elizabeth, de Murray, &c. Ce qui doit couvrir de honte Hume, & les auteurs, échos de Buchanan, c'est la franchise de Cambden, qui, quoique ami & protégé d'Elizabeth, & partisan fanatique de la réforme anglicane, a refusé sa plume à la calomnie, & déchargé Marie de toute accusation. Voy. HESBURN, MURRAY.

MARIE DE MÉDICIS, fille de François II de Médicis, grand-duc de Toscane, & femme de Henri IV, roi de France, naquit à Florence en 1573. Son mariage avec Henri IV se célébra en 1600, & elle fut nommée régente du royaume en 1610, après la mort de ce roi. Le duc d'Epéron, colonel-général de l'infanterie, força le parlement à lui donner la régence: droit qui jusqu'alors n'avoit appartenu qu'aux Etats-Généraux. Marie de Médicis, à la fois tutrice & régente, acheta des créatures, de l'argent que Henri le Grand avoit amassé pour rendre sa nation puissante. L'état perdit sa considération au-dehors, & fut déchiré au-dedans par les princes & les grands seigneurs. Les factions furent apaisées par un traité en 1614, par lequel on accorda aux mécontents tout ce qu'ils voulurent; mais elles se réveillèrent bientôt après. Marie, entièrement livrée au maréchal d'Ancre & à Galigai son

épouse, irrita les rebelles par cette conduite. La mort de ce maréchal, assassiné par l'ordre de Louis XIII, éteignit la guerre civile. Marie fut reléguée à Blois, d'où elle se sauva à Angoulême. Richelieu, alors évêque de Luçon, & depuis cardinal, réconcilia la mere avec le fils en 1619. Mais Marie, mécontente de l'inexécution du traité, ralluma la guerre, & fut bientôt obligée de se soumettre. Après la mort du connétable de Luynes, son grand adversaire, elle fut à la tête du conseil; &, pour mieux affermir son autorité naissante, elle y fit entrer Richelieu, son favori & son surintendant. Ce cardinal, élevé au faite de la grandeur à la sollicitation de la reine, ne voulut plus dépendre d'elle: Marie de Médicis le fit dépouiller du ministère. Le roi, qui l'avoit sacrifié par foiblesse, lui sacrifia sa mere à son tour par une autre foiblesse. La reine se vit obligée de fuir à Bruxelles en 1631. Depuis ce moment elle ne revit plus son fils, ni Paris qu'elle avoit embelli de ce palais superbe, appelé *Luxembourg*, d'aqueducs ignorés jusqu'à elle, & de la promenade publique qui porte encore le nom de *la Reine*. Du fond de sa retraite, elle demanda justice au parlement de Paris, dont elle avoit tant de fois rejeté les remontrances. On voit encore aujourd'hui sa requête: « Sup-
» plie Marie, reine de France
» & de Navarre, disant que
» depuis le 23 février auroit
» été prisonniere au château de
» Compiègne, sans être ni
» accusée, ni soupçonnée ».
Quelle leçon & quelle conso-

lation pour les malheureux! La veuve de Henri le Grand, la mere d'un roi de France, la belle-mere de trois souverains, manque du nécessaire & meurt dans l'indigence: ce fut à Cologne, en 1642, à 68 ans. La source des malheurs de cette princesse, née avec un caractère jaloux, opiniâtre & ambitieux, fut d'avoir reçu un esprit trop au-dessous de son ambition. Elle n'avoit pas été plus heureuse sous Henri IV, què sous Louis XIII. Les maîtresses de ce prince lui causoient les plus grands chagrins, & elle ne les dissimuloit pas. Elle ne ceisoit de faire à son époux des reproches aussi fondés qu'inutiles; naturellement violente, elle poussa même un jour la vivacité au point de lever le bras pour le frapper. Cependant elle avoit de la religion & de la piété. Elle avoit fondé en 1620 le monastere des religieuses du Calvaire. *Voyez sa Vie* publiée à Paris en 1774, 3 vol. in-8°.

MARIE II, reine d'Angleterre, fille aînée de Jacques II, roi d'Angleterre, naquit au palais de St.-James en 1662, épousa, en 1677, Guillaume-Henri de Nassau, prince d'Orange, & passa en Hollande avec son époux, où elle demeura jusqu'en 1689. Elle aida ce prince à détrôner Jacques II, repassa en Angleterre, y fut proclamée reine conjointement avec son époux, & ne rougit pas d'occuper le trône de son pere. Elle mourut de la petite vérole dans le palais de Kinsington, en 1695, à 33 ans.
MARIE-THÉRESE D'AUTRICHE, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, née à Madrid

en 1638, épousa en 1660 Louis XIV, & mourut en 1683, à 45 ans. C'étoit une princesse foncièrement sage & vertueuse: mais Louis XIV qui étoit alors dans l'âge de la dissipation & de la galanterie, l'estima plus qu'il ne l'aima. La patience avec laquelle elle supporta ses infidélités, répondoit à toutes ses autres qualités. Louis la pleura, & dit à sa mort: *Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné.* On prétend que c'est elle qui, occupée encore dans l'autre monde du salut de son époux, apparut au fameux *Maréchal de Salon* (voy. ce mot). Cette princesse pieuse & modeste avoit d'ailleurs des sentimens très-élevés: témoin la réponse qu'elle fit un jour à une Carmélite, qu'elle avoit priée de lui aider à faire son examen de conscience, pour une confession générale. Cette religieuse lui demanda si, avant son mariage, elle n'avoit pas cherché à plaire aux jeunes gens de la cour du roi son pere? *Oh non! ma mere,* répondit-elle, *il n'y avoit point de rois.*

M A R I E - T H É R È S E, impératrice, reine de Hongrie & de Bohême, naquit le 13 mai 1717, de l'empereur Charles VI & d'Elizabeth Christine de Brunswick - Wolfenbuttel. L'empereur ayant perdu l'archiduc Léopold son fils unique, avoit élevé sa fille aînée, Marie-Thérèse, dans la perspective de la faire héritière de ses vastes états. Dès 1713 il avoit fait la fameuse *Pragmatique-Sanction*, par laquelle, au défaut d'enfans mâles, sa succession devoit passer à l'aînée de ses filles; disposition à laquelle il travailla pendant près de 30

ans à donner un caractère sacré, en la faisant ratifier par toutes les puissances de l'Europe, qui pouvoient avoir quelque intérêt à en empêcher l'exécution. Marie-Thérèse fut mariée le 12 février 1736 à François-Etienne de Lorraine, depuis empereur sous le nom de *François I* (voyez son article), & monta sur le trône après la mort de Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740. Les événemens qui suivirent cette mort, firent bientôt voir que le prince Eugene avoit eu raison de dire qu'une armée de cent mille hommes garantirait mieux la *Pragmatique-Sanction* que cent mille traités. L'Europe fut inondée de manifestes, avant-coureurs de l'orage qui se formoit contre cette princesse. Le roi de Prusse, au milieu des glaces & des frimas, parcourt à la tête de ses troupes la Silésie, & reçoit à Breslaw l'hommage des états de cette belle province; à cette conquête, il joint celle de la Moravie. D'un autre côté l'électeur de Bavière, Charles-Albert, pressoit la France de lui procurer les couronnes de Bohême & de l'Empire; il vint à bout de la mettre dans ses intérêts, quoiqu'elle eût adhéré solennellement, lors de l'échange du grand-duché de Toscane contre les duchés de Lorraine & de Bar, à la *Pragmatique-Sanction*. Les premiers efforts de Charles-Albert furent suivis des succès les plus brillans: il se fait couronner archiduc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, & empereur sous le nom de *Charles VII* (voyez cet article) à Franc-

fort en 1742. Marie - Thérèse ne se trouvant pas en sûreté à Vienne, avoit été obligée de prendre la fuite dès 1741. Dans ces tristes circonstances, elle va se jeter entre les bras des Hongrois, assemble les Etats de ce royaume, se présente à eux, tenant sur ses bras le fils qu'elle venoit de mettre au monde, & leur adresse en latin ces paroles: « Abandonnée de » mes amis, persécutée par mes » ennemis, attaquée par mes » plus proches parens, je n'ai » de ressource que dans votre » fidélité, dans votre courage » & ma constance. Je remets » entre vos mains la fille & » le fils de vos rois, qui at- » tendent de vous leur salut ». A ce spectacle, les Hongrois, ce peuple fier & belliqueux, qui depuis deux cents ans n'avoient cessé de repousser le joug de la maison d'Autriche, passent tout-à-coup de l'aversion au dévouement le plus sincère, tirent leurs sabres & s'écrient d'une voix unanime: *Moriamur pro rege nostro, Maria-Theresia*. Jamais secours ne vint plus à propos, & jamais peut-être n'en fut-il de moins attendu. A peine restoit-il à Marie-Thérèse *une ville pour y faire ses couches*, comme elle l'écrivit, étant enceinte, à la princesse Charlotte de Lorraine, sa belle-mère, dans un moment d'une amertume profonde: mais c'étoit-là le terme de ses malheurs. Au milieu de tant de revers, cette auguste princesse a pour elle ses grands talens, sa fermeté & l'amour de ses peuples. Des bords de la Drave & de la Save, il sort des peuples inconnus jusqu'a-

lors qui se joignent aux Hongrois: leur ardeur martiale, leur costume singulier, leur air farouche sont encore gravés dans la mémoire de leurs ennemis avec le souvenir de leurs actions. Kevenhuller à leur tête recouvre l'Autriche. Lintz, Passau, Munich ouvrent leurs portes aux Autrichiens; Marie-Thérèse ménage une alliance avec l'Angleterre qui lui fournit des secours d'argent & de troupes, tâche d'ébranler le roi de Sardaigne, & détache le roi de Prusse de la ligue, en lui cédant le 11 juin 1742 presque toute la Silésie & le comté de Glatz (*voyez les divers événemens de ces guerres aux articles* FOUQUET, CHARLES de Lorraine, BROWN, CHARLES-EMMANUEL de Savoie). Marie-Thérèse se fait couronner reine de Bohême à Prague, le 11 mai 1743. Seize mille Anglois traversent la mer, se joignent aux Autrichiens, Hanovriens, Hessois, marchent vers Francfort. Georges II & son fils, le duc de Cumberland, se rendent au camp; la bataille d'Ettingen se donne le 27 juin 1743; la victoire se déclare pour les armes de Marie-Thérèse, & ôte à l'électeur de Bavière (*voy. CHARLES VII*) tout espoir de conserver l'Empire. Le roi de Sardaigne, à qui on avoit cédé la propriété de quelques contrées du Milanais, arma pour la reine de Hongrie. Ses armes furent souvent victorieuses, & procurèrent à la maison d'Autriche des avantages qui compenserent bien les sacrifices qu'elle lui avoit faits. Le traité de Breslaw n'arrêta que pour un tems le roi de Prusse. Il fit

une

une nouvelle irruption en Bohême en 1744, pendant que l'électeur de Saxe, roi de Pologne, concluoit un traité d'alliance à Varsovie avec Marie-Thérèse. En 1745, le foyer de la guerre fut transporté dans les Pays-Bas, province où, suivant l'expression de Strada, Mars semble avoir fixé sa demeure habituelle, tandis qu'il ne fait que voyager chez les autres peuples : *In alias terras peregrinari Mars, ac circumferre bellum, hic armorum sedem fixisse videtur.* Presque toutes les villes ouvroient leurs portes aux armes de Louis XV (voyez son article). Les plaines de Fontenoi, de Rocou, de Lawfeldt, étoient couvertes de morts, les eaux de la Meuse & de l'Escaut rougies du sang des vainqueurs & des vaincus : au milieu de revers & de succès qui se balancoient, Marie-Thérèse a la consolation de placer, le 4 octobre 1745, la couronne impériale sur la tête de son époux ; la cérémonie se fit à Francfort comme en tems de paix. Sur ces entrefaites, le roi de Prusse remportoit de nouveaux avantages à Friedberg & à Prandnitz. Elle se délivra de nouveau de cet ennemi par le traité de Dresde, le 25 décembre de la même année. Enfin, après huit ans de guerre, une paix universelle fut accordée à l'Europe par le traité d'Aix-la-Chapelle, signé le 18 octobre 1748 ; & Marie-Thérèse, qu'on avoit cru opprimer, parut y recevoir un triomphe éclatant. Tous ses soins furent après cela de fermer les plaies de son peuple, de réparer les maux occasionnés par

Tome VI.

la guerre. Mais à l'imitation de Frédéric, elle voulut conserver un grand nombre de troupes ; ce qui fit un grand tort à ses états, eut de mauvais effets sur les mœurs & le caractère des peuples, donna à l'administration une marche de violence & de despotisme, & prépara les événemens désagréables arrivés sous les regnes suivans. La bonne princesse ignoroit que, pour défendre ses états, c'étoit un moyen aussi mauvais qu'inutile, que d'avoir de grandes armées sur pied (voyez FRÉDÉRIC II, LOUIS VI). Cependant toutes ses vues se portoient sur la chose publique. Les ports de Trieste & de Fiume furent ouverts à toutes les nations ; Livourne étendit son commerce dans le Levant & dans les Indes Orientales ; le port d'Ostende reçut des navires chargés des productions de la Hongrie ; des canaux ouverts dans les Pays-Bas apportèrent dans le sein de ses cités les richesses des deux Indes ; Vienne fut agrandie & embellie : des manufactures de draps, de porcelaine, de glaces, d'étoffes de soie, &c., s'établirent dans ses vastes fauxbourgs, & on vit bientôt les imitateurs dans les arts se mettre au pair de leurs modeles. Pour faire fleurir les sciences, Marie-Thérèse érige des universités, des colleges, parmi lesquels on admiroit celui qui porte son nom à Vienne, & qui fut détruit par son fils ; elle fonde des écoles pour le dessin, la peinture, l'architecture ; elle forme des bibliothèques publiques à Prague, à

M

Inspruck : des observatoires magnifiques s'élevent à Vienne, à Gratz, à Tyrnaw, & sont enrichis de télescopes qui découvrent le secret des cieux aux Hell, aux Boscowich, aux Halloy : les Van-Swieten, les Storck, les Métafiste, les Chapelain reçoivent les bienfaits que méritent leurs talens. L'on peut douter cependant, si en répandant ainsi les sciences, & généralisant l'instruction dans les lettres & les matieres de spéculation, elle a fait à ses peuples autant de bien qu'elle a voulu leur en faire (*voyez* FRÉDÉRIC-GUILLAUME I). Ses soins s'étendoient sur toutes les classes des citoyens de l'état ; les soldats blessés, vieux & infirmes reçurent les secours spirituels & temporels, dans des hôpitaux propres & salubres ; les veuves d'officiers, les demoiselles nobles, &c., trouverent des ressources dans divers établissemens formés par l'humanité & la piété de cette bonne princesse. La paix sembloit devoir durer long-tems, sur-tout après que la France, si long-tems rivale de l'Autriche, eut fait une alliance avec elle le 1 mai 1756 ; mais elle fut troublée par une irruption subite que fit le roi de Prusse en Saxe pendant le mois d'octobre de la même année : il marche vers la Bohême, Brown l'arrête par la bataille de Lowositz, où les deux partis s'attribuent la victoire. Au printems de l'an 1757, Frédéric paroît à la tête de cent mille combattans sur les hauteurs de Prague : le combat s'engage sous les murs de cette capitale ; Brown blessé,

est obligé de céder & de se retirer dans la ville ; le vainqueur la bloque & la bombarde ; Daun arrive, repousse & culbute les Prussiens à Chotzemits, fait lever le siège, sauve la Bohême par cette victoire, & rend aux troupes le courage & cette confiance que la réputation des victoires de Frédéric sembloit leur avoir fait perdre. C'est à l'occasion de cette victoire que Marie-Thérèse établit l'ordre militaire de son nom le 18 juin 1757. Cette guerre fut des plus sanglantes, jamais on ne livra tant de combats. Les Autrichiens eurent des succès & des revers ; mais ils furent plus souvent vainqueurs que vaincus. Ils triomphent à Hochkirchen, à Kunersdorf, à Maxen, à Landshut, à Siplitz : le prince Charles s'empare de Breslaw, Nadasti de Schweidnitz, & Haddick & Laszy de Berlin. On admira sur-tout l'expédition de Laudon contre Schweidnitz, par laquelle il enleva le 1 octobre 1761 cette ville en une nuit, & avec la ville une nombreuse garnison, une artillerie formidable, & des magasins immenses. Les armes de Marie-Thérèse, ne parurent essuyer qu'un revers considérable pendant cette guerre ; ce fut la bataille de Leuthen ou de Lissa, où l'armée fut presque détruite le 5 décembre 1757 ; cette déroute fut suivie de la prise de Breslaw & de 17 mille Autrichiens. Le traité de Hubersbourg, conclu le 15 février 1763, remit l'Allemagne sur le pied où elle étoit avant la guerre. Marie-Thérèse réussit à faire élire Joseph son fils, roi des Romains l'an 1764 ; elle

rétablit l'ancien ordre de S. Etienne, & prit le titre de *Reine apostolique*, en mémoire du zele ardent pour la foi, & de l'espece d'apostolat que ce grand roi avoit exercé sur le trône. Ce titre donné à Etienne par Sylvestre II, avoit été renouvelé pour Marie-Thérese par un bref de Clément XIII en 1758. Etant à Inspruck avec toute son auguste famille, à l'occasion du mariage de son fils Léopold, depuis grand-duc de Toscane avec l'infante Marie-Louise d'Espagne, elle perdit son époux l'empereur François I, qui y fut enlevé par une mort inopinée le 18 août 1765. Depuis ce moment elle ne quitta point le deuil, & elle ne crut pouvoir alléger sa tristesse, qu'en fondant à Inspruck un chapitre de Chanoinesses, dont la fonction est de prier pour le repos de l'ame de cet époux chéri. En 1772 elle fit une convention avec le roi de Prusse & l'impératrice de Russie, pour démembrer la Pologne en vertu d'anciens titres : ce traité lui donna presque toute la Russie-Rouge; Lemberg devint la capitale de ces nouveaux états, qui furent appelés *Lodomerie & Gallicie*. Cette acquisition fit naître bien des raisonnemens & des censures ameres; d'autres ne l'ont envisagée que comme une imitation forcée de ce qu'avoient fait deux puissans voisins. Par la mort de Maximilien-Joseph, électeur de Baviere, arrivée en 1777, la guerre se ralluma entre la Prusse & l'Autriche; mais elle ne fut pas féconde en événemens, les armées paroissant toujours se tenir sur la défen-

sive; elle fut terminée par la paix de Teschen le 13 mai 1779, qui augmenta les états de la maison d'Autriche d'une petite portion de la Baviere. Après un regne long & heureux, Marie-Thérese vit approcher sa fin avec le courage qui la caractérisa pendant toute sa vie. Sa mort fut celle d'un héros chrétien qui quitte la vie sans se plaindre & les grandeurs sans les regretter; elle expira à Vienne le 29 novembre 1780. La postérité la regardera toujours pour une des plus grandes princesses qui aient régné. Elle avoit un air de grandeur relevé par les charmes de la beauté qui la faisoit passer pour la plus belle princesse de l'Europe; des mœurs pures & douces ennoblissent ses graces; une élocution énergique, un son de voix majestueux, la connoissance des langues en usage dans ses états, un abord riant, en un mot, tout son extérieur montrait qu'elle étoit faite pour régner. Si on pouvoit désirer quelques traits pour compléter son éloge, ce seroit un caractère plus ferme, des vues plus soutenues, & une opposition plus vigoureuse, à des projets qui combattoient ses véritables intentions. La Religion pendant son regne fut toujours respectée & regardée comme le plus ferme appui du trône, & comme le gage le plus assuré de la fidélité des sujets. Les juremens furent sévèrement défendus, la débauche & la licence réprimées, les mauvais livres supprimés, les jeux de hasard interdits. Mais la pente d'un siècle entraîné par une fausse philosophie, la contagion toujours

croissante des vices qui en font les fruits nécessaires, l'altération des mœurs publiques, l'affoiblissement des anciens principes d'ordre & de vertu, n'ont pas permis que son zèle fût couronné d'un plein succès. Dernier rejeton de la maison de Habsbourg, qui pendant plusieurs siècles avoit occupé le premier trône & tant d'autres trônes de l'Europe, avec une chaîne de prospérités qui la firent surnommer *Felix*, elle a paru, par les événemens qui ont suivi sa mort, avoir emporté dans le tombeau les bénédictions de sa famille.

MARIE LECZINSKA, reine de France, fille de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine, & de Catherine Opalinska, née le 23 juin 1703, suivit son père & sa mère à Weissenbourg en Alsace, quand ils furent obligés de quitter la Pologne. Elle y demouroit depuis 6 ans, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le roi Louis XV. Elle épousa ce monarque le 5 septembre 1725, dont elle eut 2 princes & 8 princesses. Instruite par un père sage & éclairé, elle fut sur le trône le modèle des vertus chrétiennes, ne s'occupant qu'à mériter la tendresse du roi son époux, à inspirer des sentimens de religion aux princes & princesses ses enfans, & à répandre des bienfaits sur les églises & dans le sein des malheureux. Ennemie des intrigues de cour, elle conloit des jours tranquilles au milieu des exercices de piété. Mais la mort prématurée du dauphin son fils, père de Louis XVI, suivie bientôt après de celle du roi Stanislas son père,

la pénétra de la plus vive douleur. Cette princesse, si digne des regrets de la France, y succomba le 24 juin 1768, à l'âge de 65 ans (*voyez la fin de l'article* LOUIS dauphin).

MARIE DE GONZAGUE, voyez GONZAGUE.

MARIE-CHRISTINE-VICTOIRE DE BAVIERE, fille de Ferdinand de Baviere, naquit à Munich en 1660, & épousa en 1680, à Châlons en Champagne, Louis dauphin, fils de Louis XIV. Elle mourut en 1690, des suites des couches du duc de Berry. Prête à expirer, elle embrassa son fils en lui disant: « C'est de bon » cœur, quoique tu me coûtes » bien cher ». Elle dit au duc de Bourgogne: « N'oubliez ja- » mais, mon fils, l'état où » vous me voyez; que cela » vous excite à la crainte de » Dieu, à qui je vais rendre » compte de mes actions. Ai- » mez & respectez toujours le » roi & le dauphin votre père; » chérifiez vos freres, & con- » servez de la tendresse pour » ma mémoire ». C'est à cette occasion que Louis XIV dit au dauphin, en le tirant du chevet du lit de son épouse mourante: *Voilà ce que deviennent les grands!* Elle eut d'abord cette envie de plaire, qui dans une particulière paroît coquetterie, & qui dans une princesse supplée aux agrémens de la figure. Cette envie se dissipa bientôt. La dauphine n'aima que la retraite, & après les premières fêtes, sa maison eut plutôt l'air d'un monastere que d'une cour; aussi elle ne fut pas autant regrettée qu'elle le méritoit: dans un pays de dissipation & de

frivolité, tel que la cour, la fageffe & la vertu font très-peu de chose.

MARIE - ADÉLAÏDE DE SAVOIE, fille aînée de Victor-Amédée II, naquit à Turin en 1685. Par le traité de paix conclu dans cette ville en 1696, elle fut promise au duc de Bourgogne, depuis dauphin. Ce mariage se célébra l'année d'après. La princesse étoit propre à faire le bonheur de son époux par son caractère, son esprit & sa beauté. La France la perdit en 1712, dans la 26^e. année de son âge, tandis qu'elle lui annonçoit les plus beaux jours : *Je sens*, disoit-elle quelque tems avant sa mort, *que mon cœur grandit à mesure que ma fortune m'éleve*. Une maladie aiguë, attribuée au poison, l'emporta en peu de jours. « Le rapport de l'ouverture du corps, dit le duc de St-Simon, n'eut rien de consolant, nulle cause naturelle de mort, mais d'autres, vers les parties intérieures de la tête, voisines de cet endroit fatal où elle avoit tant souffert. Fagon & Boudin ne douterent pas du poison & le dirent nettement au roi en présence de madame de Maintenon seule. Boulduc & le peu des autres à qui le roi voulut parler & qui avoient assisté à l'ouverture, le confirmèrent par leur morne silence ». Le dauphin son époux & le duc de Bretagne son fils ne tarderent pas à la suivre : le jour même que la dauphine mourut, le dauphin tomba malade, & comme on s'entretenoit auprès de son lit de la manière dont la princesse avoit été traitée : « Soit

» que les médecins l'aient tuée, » dit le religieux prince, soit » que Dieu l'ait appelée, il » nous faut également adorer » ce qu'il permet & ce qu'il » ordonne ».

MARIE - JOSEPHE DE SAXE, naquit à Dresde le 4 novembre 1731, de Frédéric-Auguste III, roi de Pologne & électeur de Saxe. Elle fut mariée, en 1747, à Louis dauphin de France, mort à Fontainebleau en 1765. La tendresse qui unissoit ces deux époux étoit d'autant plus forte, que la vertu la plus pure en resserroit les liens. Les soins pénibles & assidus qu'elle donna au dauphin, pendant sa dernière maladie, & les larmes qu'elle ne cessa de répandre depuis la mort de ce prince, peut-être d'autres causes qui ne sont pas bien connues (*voyez la fin de l'article LOUIS dauphin*), hâtèrent la sienne. Une maladie de langueur qui la consumoit depuis plus d'un an, l'emporta le 13 mars 1767. Elle mourut avec la résignation qu'inspirent la Religion & la vertu.

MARIE DE BOURGOGNE, fille de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, née à Bruxelles en 1457, hérita dès l'âge de 20 ans de tous les états de son pere, tué au siège de Nancy en 1477. Louis XI, à qui les ambassadeurs de Bourgogne la proposerent pour son fils, la refusa par une mauvaise politique. Marie épousa Maximilien, fils de l'empereur Frédéric, & porta tous ses états des Pays-Bas à la maison d'Autriche. On dit que ce prince étoit si pauvre, qu'il fallut que sa femme fit la dépense des

noces, de son équipage & de ses gens. Cette princesse mourut à Bruges en 1482, d'une chute de cheval, fort regrettée des Flamands, qui cependant lui avoient donné de grands désagrémens, jusqu'à faire le procès à ses ministres qui avoient violé les loix & les privileges du pays, & les décapiter en sa présence. On voit à Bruges, dans l'église de Notre-Dame, son mausolée & celui du duc son pere en bronze doré; c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre.

MARIE, fille d'Albert V, duc de Baviere, épousa Charles d'Autriche, fils de l'empereur Ferdinand, auquel son pere avoit abandonné le gouvernement de la Styrie, de la Carinthie & du Carniole. Ayant appris que son mari, pressé par quelques gentilshommes luthériens, alloit accorder à ces sectaires une existence légale dans ses états, elle se disposa à retourner en Baviere & à y porter ses enfans dans une corbeille, allant à pied & mendiant son pain. L'archiduc informé des préparatifs de ce voyage secret, en ayant demandé les raisons, fut si frappé de la réponse de sa femme qu'il aimoit tendrement, qu'il ne fut plus question de ce projet. Marie mourut à Gratz en 1608, dans le couvent de Ste. Claire qu'elle avoit fondé. Ferdinand II son fils fut l'héritier de sa piété & de ses vertus.

MARIE - MAGDELENE DE LA TRINITÉ, fondatrice de l'Ordre de la Miséricorde, avec le P. Yvan, prêtre de l'Oratoire, naquit à Aix en Provence, en 1616, d'un pere

foldat. Elle fut élevée avec grand soin par sa mere, & fut demandée en mariage à l'âge de 15 ans par un homme riche, dont elle refusa la main. Pour marcher plus sûrement dans la voie du salut, elle se mit sous la direction du P. Yvan, qui composa pour elle un livre intitulé : *Conduite à la perfection chrétienne*. Une maladie, dont elle fut affligée en 1632, lui fit prendre la résolution de fonder l'Ordre de la Miséricorde, pour y recevoir des filles de qualité sans biens & sans dot. Marie-Magdelene exécuta heureusement ce pieux dessein. Cette sainte fondatrice établit à Aix en 1637 la premiere maison de son institut, dont elle fut la premiere supérieure. Elle mourut saintement à Avignon en 1678, à 62 ans, après avoir fondé plusieurs maisons de son ordre. Voyez sa *Vie* par le P. Croiset, Jésuite, Lyon, 1696, in-8°.

MARIE DE L'INCARNATION, dont le nom étoit *Barbe d'Avrillot*, épousa M. Acarie, maitre des comptes, & après sa mort se fit Carmélite, en 1614. Elle perfectionna dans ce nouvel état les grandes vertus dont elle avoit donné l'exemple dans le monde, & se sanctifia sur-tout par son zele, sa charité, sa patience & la mortification. Elle mourut à Pontoise l'an 1618, regardée comme la fondatrice des Carmélites en France. Pie VI la mit au nombre des *Bienheureux*, en 1791. André Duval, professeur en Sorbonne, & Maurice Marin, Barnabite, ont écrit sa *Vie*. L'abbé de Montis en a donné une autre en 1778. — Margue-

rite Acarie, sa fille, entra aussi chez les Carmélites, sous le nom de *Sœur Marguerite du S. Sacrement*, en 1605, quelques années avant sa mère, & mourut après de longs travaux & beaucoup de souffrances, en 1660, à l'âge de 70 ans. M. Tronçon, curé de St. Sulpice, a écrit sa *Vie*, Paris, 1690, in-8°.

MARIE DE L'INCARNATION, nommée auparavant *Marie Guyert*, naquit à Tours en 1599. Après la mort de son mari, elle entra, à l'âge de 32 ans, chez les Ursulines à Tours, où elle composa, pour l'instruction des novices, un très-bon livre intitulé: *L'Ecole Chrétienne*. Appellée à la conversion des filles du Canada, elle passa à Québec en 1639, où elle établit un couvent de son ordre, qu'elle gouverna avec beaucoup de sagesse & de prudence. Elle y mourut en 1672, à 73 ans. Outre son *Ecole Chrétienne*, on a d'elle un vol. in-4°, de *Retraites* & de *Lettres*. Dom Claude-Martin, son fils, a publié sa *Vie*; elle a aussi été écrite par le P. de Charlevoix, Jésuite, 1724, in-12. Tous les écrits de cette Religieuse respirent cette onction sublime qu'on ne trouve que dans les Saints.

MARIE ALACOQUE, voyez MARGUERITE.

MARIE-ANTOINETTE, archiduchesse d'Autriche, reine de France, née à Vienne le 2 novembre 1755, épousa le 16 mai 1770 le dauphin, depuis Louis XVI. Les affaires publiques &

particulieres auxquelles, par l'influence qu'elle avoit sur l'esprit du roi, elle eut toujours beaucoup de part, ainsi que les plaisirs de la cour, qu'elle regardoit comme le lot de son âge & de son rang, l'occupèrent jusqu'à l'époque fatale de la révolution, où elle se ressentit vivement des secousses qu'éprouvoit le trône. Enlevée à son château de Versailles, renfermée aux Thuilleries, arrêtée à Varennes lorsqu'elle essaya de se sauver avec le roi, reconduite prisonnière à Paris, elle ne survécut que 9 mois à son infortuné mari, & périt du même supplice le 16 octobre 1793. Des observateurs ont cru que des présages & des pressentimens avoient annoncé l'affreuse catastrophe des deux époux. « Si les événemens pré- » sens, a dit un périodiste, » peuvent servir d'annonce à » l'avenir; les noces ensanglan- » tées de Louis XVI & d'An- » toinette, où près de 3000 » hommes ont péri par des » accidens uniques & inexplicables, ont été un terrible » présage. Si les pressentimens » sont quelque chose; que dira- » t-on des pleurs de Marie-An- » toinette, lorsqu'elle partit » pour la France, de la réso- » lution subite qu'elle prit à » Lintz de retourner à Vienne, » des cris plusieurs fois répétés » à Ausbourg, du moins pas en France, pas en France; de » maniere que le résident im- » perial eut toute la peine du » monde d'obtenir la conti- » nuation du voyage? (*) ».

(*) Les présages & les pressentimens fournissent sans doute à l'imagination un vaste champ où elle peut aisément s'égarer. L'on voit des

Quelques mois avant sa mort on lui avoit enlevé son fils Louis XVII, pour le mettre sous la conduite d'un cordonnier nommé *Simon*, & dans la société d'une troupe d'enfans de la lie du peuple, afin de dégrader son caractère, de corrompre son esprit & ses mœurs, & de le mettre hors d'état d'être placé sur le trône : projet abominable, imité de Denis le Tyran, qui l'exécuta à l'égard du fils de Dion (*).

MARIETTE, (Pierre-Jean) fils de Jean Mariette, libraire & graveur de Paris, mort en 1742, & libraire lui-même, avoit reçu de son pere le goût de la gravure, & l'avoit fortifié dans ses voyages en Allemagne & en Italie. Il vendit son fonds de librairie en 1750, & acheta une charge de secrétaire du roi, & de contrôleur de la chancellerie. Alors uniquement occupé du *Recueil* de ses Estampes, qu'il augmentoit & perfectionnoit sans cesse, il

jouissoit dans sa vie retirée des plaisirs de l'esprit. Une maladie longue & douloureuse termina ses jours le 10 septembre 1774. On a de lui: I. *Traité des Pierres gravées*, Paris, 1750, 2 vol. in-fol. II. *Lettres à M. de Caylus*. III. *Lettres sur la Fontaine de la rue de Grenelle*. IV. *Les Descriptions* qui se trouvent dans le *Recueil des Planches gravées*, d'après les tableaux de M. Crozat, 1729, 2 vol. in-fol. Le *Catalogue* de ses Estampes a été dressé par M. Bafan, & a paru en 1775, in-8°. C'est un des plus complets en ce genre.

MARIGNAN, (Jean-Jacques Medichino, marquis de) célèbre capitaine du 16e. siècle, naquit à Milan de Bernardin de Medicis ou Medichino, admodiateur des fermes ducales. Ayant donné dans sa jeunesse diverses preuves de valeur, il s'acquit la protection de Jérôme Morone, chancelier & principal ministre de François Sforce, duc de Milan. Ce prince

nations entières habituées à interpréter tout ce qui arrive : *Gens quæ omnia interpretatur*, comme le P. Schmit l'a dit des Turcs. On ne doit cependant pas disconvenir que lorsque des événemens tout-à-fait extraordinaires ont été suivis de grandes catastrophes, on ne puisse les envisager comme des présages, comme des avis préliminaires de l'avenir, salutaires à ceux qui savent en profiter, & qui tiennent à cette Providence dont il est dit : *Dedisti metuentibus te significationem, ut fugiant a facie arcûs, ut liberentur dilecti tui*. Psal. 59. Il en est, proportion gardée, de même des pressentimens. Voyez MAINTENON, LOUIS, roi de Hongrie.

(*) C'est le judicieux & ingénu *Cornelius Nepos*, qui nous a transmis cette anecdote, digne de la plus sale tyrannie. *Artem Dionis uxorem alii nuptum dedit, filiumque ejus sic educari jussit, ut indulgendo pessimis imbueretur voluptatibus. Nam puero, priusquam pubes esset, scorta adducebantur, vino epulisque obruebatur, neque ullum tempus sobrio relinquebatur. Is usque eò vita statum commutatam ferre non potuit, postquam in patriam rediit pater (namque apposti erant custodes qui eum à pristino victu deducere), ut se a superiore parte adium dejecerit atque ita interierit. Vita excell. imp. DION. Cap. 4.*

voulant se défaire d'Hector Visconti, seigneur Milanois, Medichino fut choisi par le conseil de Morone, avec un autre officier, pour l'assassiner. Mais le meurtre ne fut pas plutôt exécuté, que le duc résolut d'en sacrifier les instrumens à la crainte de passer pour l'auteur d'un si lâche assassinat. Le compagnon de Medichino fut le premier immolé; & la mort de l'un fut un avis pressant pour l'autre de mettre sa vie en sûreté. Il entra au service de l'empereur en 1528, auquel il livra le château de Musso dont il avoit eu le gouvernement on ne fait comment (car les historiens ne sont pas d'accord sur ce point), & reçut en échange la ville de Marignan, d'où il prit le nom de *Marquis de Marignan*. Dès-lors, chargé des emplois militaires les plus considérables, il acquit la réputation d'un grand capitaine. Il défit en 1554, à la bataille de Marciano en Toscane, l'armée françoise, commandée par le maréchal Strozzi, & s'empara l'année suivante, après un siège de 8 mois, de la ville de Sienne, qui s'étoit révoltée contre l'empereur. Le marquis de Marignan avoit autant d'esprit que de talens pour la guerre; mais sa fourberie, son avarice, & surtout sa cruauté, ternirent la gloire de ses exploits militaires. Irrité de la longue résistance des Siennois, il tourna sa rage contre les malheureux habitans de la campagne, & en fit pendre aux arbres (disent les historiens du tems) plus de 5000 de tout sexe & de tout âge. Il mourut à Milan en 1555, à l'âge d'environ 60 ans. Jean-

Ange de Médicis, qui fut pape sous le nom de *Pie IV*, étoit son frere. La plupart des écrivains qui ont parlé du marquis de Marignan, disent qu'il n'étoit point de la maison des Médicis de Florence, dont il n'avoit pris le nom que par vanité, à la faveur de la ressemblance avec le sien; l'auteur de sa *Vie* assure le contraire, & prouve assez bien qu'il étoit issu d'une branche de Médicis établie à Milan.

MARIGNY, (Enguerrand de) comte de Longueville, d'une famille noble de Normandie, fut grand-chambellan, principal ministre & coadjuteur du royaume de France sous Philippe le Bel. Il s'avança à la cour par son esprit & par son mérite. Devenu capitaine du Louvre, intendant des finances & bâtimens, il usa, dit-on, mal de sa grandeur. Le comte de Valois, à qui il avoit donné un démenti en plein conseil, réussit à le faire condamner au dernier supplice, après la mort de Philippe le Bel, en 1315. Le confesseur du comte de Valois lui inspira des remords sur la condamnation de ce ministre, dont le procès n'avoit pas été instruit selon les formalités requises. Sa mémoire fut réhabilitée. Si on en croit M. de B., *Œuvres diverses*, Lausanne (Paris), 1770, 2 vol. in-8°, ce ministre fut un grand homme d'état, injustement maltraité par Mezerai, & par les autres historiens qui l'ont suivi sans examen. Les malheureux ont souvent tort, au tribunal de l'histoire comme aux autres.

MARIGNY, (Jacques Carpentier de) fils du seigneur du

village de ce nom, près de Nevers, se fit ecclésiastique & vécut en épicurien. De retour d'un voyage en Suede, il s'attacha au cardinal de Retz & entra dans toutes les intrigues de la Fronde. Il fut un des principaux auteurs des plaisanteries qu'on publia contre Mazarin dans le tumulte de ces troubles. Le parlement mit sa tête à prix. Après la détention du cardinal de Retz, Marigny suivit le prince de Condé en Flandre. C'étoit un de ces hommes libertins qui sacrifient tout à la saillie & au plaisir, & qui meurent dans la crapule, après avoir vécu dans la débauche. Une apoplexie l'emporta en 1670. On a de lui : I. *Un Recueil de Lettres* en prose & en vers, imprimées à La Haye en 1673, in-12. On y trouve quelques bonnes plaisanteries & quelques traits d'esprit. II. *Un Poème sur le Pain bénit*, 1673, in-12, dans lequel il y a plus de sales équivoques que de véritables saillies. Son humeur satyrique lui attira des éloges & des coups de canne. Gui-Patin lui attribue un libelle devenu rare. Il est intitulé : *Traité politique composé par Williams Alleyn, où il est prouvé par l'exemple de Moïse, que tuer un tyran n'est pas un meurtre*; Lyon, 1658, in-16 (voyez ALLEYN Guillaume). On prétend que l'auteur de cette production en vouloit à Cromwel, lorsqu'il la mit au jour. Dans une maladie qu'il eut en Allemagne & dont il pensa mourir, l'évêque luthérien d'Osabruck lui ayant demandé si la crainte d'être enterré avec des Luthériens n'ajoutoit pas à

l'inquiétude que lui donnoit son état? *Monseigneur*, lui répondit Marigny mourant, *il suffira de creuser deux ou trois pieds plus bas, & je serai avec des Catholiques*. Réponse pleine de sens, & qui faisoit toucher au doigt à ce *Monseigneur* la nouveauté de sa religion.

MARIGNY, (l'abbé Augier de) mort à Paris en 1762, étoit un écrivain du troisieme ordre. Nous avons de lui : I. *Une Histoire du 12e. siecle*, en 5 vol. in-12, 1750. II. *Une Histoire des Arabes*, 1750, 4 vol. in-12. III. *Révolutions de l'empire des Arabes*, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages sont farcis de contes, de fables, de visions, de conversations ridicules, d'anecdotes puériles, & enfin de toutes les rêveries des peuples orientaux. Le style est presque toujours conforme à la bizarrerie des faits.

MARIKOWSZKY, (Martin) né à Rosenau en Hongrie, dans le comté de Gömer, l'an 1728, fit ses études en médecine à Hall en Saxe, parcourut ensuite une grande partie de l'Europe, & retourna dans sa patrie en 1757. Il embrassa la Religion catholique à Presbourg, & alla ensuite seconder comme médecin la charité active de Paul, comte de Forgach, évêque de Watzen, pour les pauvres de son diocèse. Après la mort de ce prélat, il se retira à Sirmich dans l'Esclavonie, où il s'appliqua à examiner les causes des épidémies qui avoient fait périr plus de soldats dans ces contrées que les armes des Turcs. Il consigna ses observations dans un Journal qu'il intitula : *Ephemerides Sirmienses*,

que l'on commença à imprimer à Vienne en 1763 ; ce Journal a été continué après sa mort arrivée en 1772. Les Hongrois lui font encore redevables d'une traduction en leur langue du livre intitulé : *Avis au peuple sur la santé*, par M. Tissot.

MARILLAC, (Charles de) fils de Guillaume de Marillac, contrôleur-général des finances du duc de Bourbon, naquit en Auvergne vers 1510. Il fut d'abord avocat au parlement de Paris, & s'y signala tellement par son éloquence & par son savoir, que le roi François I le chargea de diverses ambassades importantes. Il devint abbé de S. Pierre de Melun, maître-des-requêtes, évêque de Vannes, puis archevêque de Vienne, & chef du conseil-privé. Dans l'assemblée des notables tenue à Fontainebleau en 1560, il se fit admirer par une belle harangue. Elle roula entièrement sur la réformation des désordres de l'état, & sur les moyens propres à prévenir les troubles qui menaçoient le royaume de la part des Huguenots. La douleur que lui causa la vue des maux qui alloient inonder la France, le mit au tombeau en 1560, à 50 ans. On a de lui des *Mémoires* manuscrits, qu'on trouve dans plusieurs bibliothèques. Le chancelier de l'Hôpital lui adressa un Poème.

MARILLAC, (Michel de) neveu du précédent, avoit été dans sa jeunesse un des plus zélés partisans de la ligue formée par les Catholiques contre celle des Huguenots. Porté à la piété, il se fit faire un appartement dans l'avant-cour des Carmélites du fauxbourg St.-Jacques à Paris,

afin de passer dans leur église quelques heures la nuit & le jour. Devenu maître-des-requêtes, il ne laissa pas de continuer à prendre soin des bâtimens & des affaires du couvent. C'est ce qui le fit connoître de Marie de Médicis qui y alloit souvent, parce qu'elle en étoit fondatrice. Cette princesse le recommanda au cardinal de Richelieu, qui le fit directeur des finances en 1624, & garde-des-sceaux 2 ans après. On verra dans l'article suivant les causes de sa disgrâce auprès de ce ministre, qui le fit enfermer au château de Caen, puis dans celui de Châteaudun. Il y mourut en 1632, dans la pauvreté, quoiqu'il eût été pendant quelque tems dans les finances. Il ne subsista dans sa prison que des libéralités de Marie de Creil, sa belle-fille, qui fit encore les frais de ses modiques funérailles. (Jean-François MARILLAC, brigadier des armées du roi, gouverneur de Béthune, tué à la bataille d'Hochstet en 1704, un an après son mariage, a été le dernier rejeton de sa famille). Ce magistrat publia en 1628 une Ordonnance qui régloit presque tout. Mais ce Code, appelé par dérision le *Code Michau*, du nom de baptême de Marillac, fut rejeté par le parlement, & tourné en ridicule par les plaisans du barreau. Comme ce n'étoit qu'un recueil des anciennes Ordonnances, & de celles qui avoient été faites aux derniers Etats-Généraux, on voyoit bien que le mépris des officiers du parlement tomboit moins sur l'ouvrage que sur son auteur. On

a encore de lui : I. Une *Tra-*
duction des Psaumes, 1630,
 in-8°, en vers françois, qui
 ne rendent que foiblement l'é-
 nergie de l'hébreu. II. D'autres
Poésies, bonnes pour le fond,
 mais foibles dans la maniere.
 III. Une *Dissertation* sur l'au-
 teur du livre de *l'Imitation*,
 qu'il attribue mal à propos à
 l'imaginaire Gersen. *Voyez ce*
mot & KEMPIS.

MARILLAC, (Louis de)
 frere du précédent, gentil-
 homme ordinaire de la chambre
 de Henri IV, mérita par ses
 exploits le bâton de maréchal
 de France, que Louis XIII lui
 accorda en 1629. Son frere,
 Michel de Marillac, s'étoit
 élevé, comme nous l'avons dit,
 de la charge de conseiller au
 parlement de Paris, à celles de
 garde-des-sceaux & d'intendant
 des finances. Ces deux hommes,
 qui devoient leur fortune au
 cardinal de Richelieu, se flat-
 terent, dit-on, de le perdre
 & de succéder à son crédit. Le
 maréchal fut un des principaux
 acteurs de la *Journée des dupes*.
 Il offrit, à ce que l'on a pré-
 tendu, de tuer de sa propre
 main son bienfaiteur. Mais si
 ces faits avoient été bien avé-
 rés, il n'eût pas fallu tant d'ef-
 forts pour obtenir contre lui
 un arrêt de mort. Richelieu fit
 arrêter le maréchal en 1630,
 dans le camp de Felizzo, en
 Piémont, au milieu de l'armée
 qu'il commandoit. Son procès
 dura près de deux années. « Le
 » cardinal ne se contenta pas
 (si l'on en doit croire l'auteur
 de *l'Histoire générale*, toujours
 suspect dans ces sortes de récits)
 » de priver le maréchal du droit
 » d'être jugé par les chambres

» du parlement assemblées ;
 » droit qu'on avoit déjà violé
 » tant de fois : ce ne fut pas
 » assez de lui donner dans Ver-
 » dun des commissaires dont
 » il espéroit de la sévérité ;
 » ces premiers juges ayant,
 » malgré les promesses & les
 » menaces, conclu que l'ac-
 » cusé seroit reçu à se justi-
 » fier, le ministre fit casser
 » l'arrêt. Il lui donna d'autres
 » juges, parmi lesquels on
 » comptoit les plus violens
 » ennemis de Marillac, & sur-
 » tout ce Paul Hay du Cha-
 » telet, connu par une satire
 » atroce contre les deux freres.
 » Jamais on n'avoit méprisé
 » davantage les formes de la
 » justice & les bienséances. Le
 » cardinal leur insulta au point
 » de transférer l'accusé, & de
 » continuer le procès à Ruel
 » dans sa propre maison de
 » campagne.... Il fallut recher-
 » cher toutes les actions du ma-
 » réchal. On déterra quelques
 » abus dans l'exercice de sa
 » charge, quelques anciens
 » profits illicites & ordinaires,
 » faits autrefois par lui ou par
 » ses domestiques dans la conf-
 » truction de la citadelle de
 » Verdun : *Chose étrange*, disoit-
 » il à ses juges, *qu'un homme*
 » *de mon rang soit persécuté*
 » *avec tant de rigueur & d'in-*
 » *justice ! Il ne s'agit dans tout*
 » *mon procès que de foin, de*
 » *paille, de pierres & de chaux.*
 » Cependant ce général, chargé
 » de blessures & de 40 années
 » de service, fut condamné à
 » la mort sous le même roi qui
 » avoit donné des récompenses
 » à 30 sujets rebelles ». Il eut
 la tête tranchée à la place de
 Greve à Paris, le 10 mai 1632.

Plusieurs de ses amis lui avoient offert de le tirer de prison; mais il avoit refusé, parce qu'il se reposoit sur son innocence. On peut voir les détails de son jugement & de son exécution dans le *Journal* du cardinal de Richelieu ou dans son *Histoire*, par le Clerc, de l'édition de 1753, 5 vol. in-12. Quelque tems après, le cardinal railloit amèrement les indignes magistrats qui avoient condamné l'infortuné Marillac. « Il faut » avouer, leur dit-il, que Dieu » donne aux juges des lumieres » qu'il n'accorde pas aux autres » hommes, puisque vous avez » condamné le maréchal de » Marillac à mort. Pour moi, » je ne croyois pas que ses » actions méritassent un si rude » châtement ». Discours qui ne s'accorde guere avec le passage que nous venons de copier. Sa mémoire fut rétablie par arrêt du parlement, après la mort du cardinal ministre.

MARILLAC, (Louise de) voyez GRAS.

MARIN, voyez MARTIN II & MARTIN III, papes, & MARINI.

MARIN, (P. Carvilius-Marinus), prit la pourpre impériale dans la Mœsie, à la fin du regne de l'empereur Philippe. Il s'étoit distingué contre les Goths; c'est ce qui lui fit donner le titre de César par les troupes l'an 249; mais il n'en jouit pas long-tems. Les soldats, indignés de sa mauvaise conduite, le massacrerent dans le tems que Philippe envoyoit une armée pour dissiper son parti. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il fut mis au rang des dieux.

MARIN, (Michel-Ange)

religieux Minime, vit le jour à Marseille en 1697, d'une famille noble originaire de Genes. & fut employé de bonne heure en son ordre dans les écoles, dans les chaires & dans la direction. Il fut 4 fois provincial. Fixé dès sa jeunesse à Avignon, il y prêcha la controverse aux Juifs avec un succès peu commun. C'est aussi dans cette ville qu'il fit imprimer différens ouvrages, qui lui firent une réputation distinguée parmi les écrivains ascétiques. Son nom pénétra jusqu'à Clément XIII, qui l'honora de trois Brefs pleins d'éloges flatteurs & mérités. Ce pontife le chargea de recueillir en un seul corps d'ouvrage les *Actes des Martyrs*. Il en avoit déjà composé 2 vol. in-12, lorsqu'une hydropisie de poitrine l'enleva à ses amis, c'est-à-dire, aux gens de bien, le 3 avril 1767, dans la 70e. année de son âge. Sa conversation respiroit la vertu; elle étoit animée par cette douce chaleur d'imagination qui se fait sentir dans ses livres. Les principaux sont: I. *Conduite de la sœur Violet, décédée en odeur de sainteté*, Avignon, in-12. II. *Adélaïde de Witsbury, ou la pieuse Pensionnaire*, in-12. III. *La parfaite Religieuse*, ouvrage solide & sagement écrit, in-12. IV. *Virginie, ou la Vierge Chrétienne*, roman pieux très-répandu, 2 vol. in-12. V. *La Vie des Solitaires d'Orient*, 9 vol. in-12, ou 3 in-4°. VI. *Le baron de Van-Hesden, ou la République des Incrédules*, 5 vol. in-12. VII. *Théodule, ou l'Enfant de bénédiction*, in-16. VIII. *Farfalla, ou la Comédienne convertie*, in-12. IX. *Agnès de*

Saint-Amour, ou la Fervente Novice, 2 vol. in-12. X. *Angélique, ou la Religieuse selon le cœur de Dieu*, 2 vol. in-12. XI. *La Marquise de los Valientes, ou la Dame Chrétienne*, 2 vol. in-12. XII. *Retraite pour un jour de chaque mois*, 2 vol. in-12. XIII. *Lettres ascétiques & morales*, ouvrage posthume; précédé de l'Eloge de l'auteur, 2 vol. in-12, 1769. Le P. Marin a su dans ses romans moraux conduire ses lecteurs à la vertu par les charmes de la fiction.

MARIN, (Jean) né à Ocana, petite ville du diocèse de Calahorra, en 1654, se fit Jésuite en 1671, passa une grande partie de sa vie à expliquer l'Écriture-Sainte & à enseigner la théologie. Il fut choisi pour être confesseur du prince Louis-Philippe, depuis roi d'Espagne, & mourut à Madrid le 20 juin 1725. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques & théologiques, entr'autres d'une *Théologie* en trois vol. in-fol., peu connue hors de l'Espagne.

MARINE, (Sainte) vierge de Bithynie, vivoit, à ce qu'on croit, vers le 8^e. siècle. Son pere, nommé *Eugene*, se retira dans un monastere, & la laissa dans le monde à l'âge de la dissipation & des plaisirs. Cette conduite imprudente lui causa des remords. Son abbé lui ayant demandé le sujet de sa tristesse, il lui dit qu'elle venoit du regret d'avoir laissé son enfant. L'abbé croyant que c'étoit un fils, lui permit de le faire venir dans le monastere. Eugene alla quérir sa fille, lui coupa les cheveux & la revêtit d'un habit de garçon, en lui recommandant le

secret de son sexe jusqu'à sa mort. Elle fut reçue dans le monastere sous le nom de frere *Marin*, & y vécut d'une maniere exemplaire. On dit qu'ayant été accusée d'avoir abusé de la fille de l'hôtel où elle alloit quérir les provisions pour le monastere, elle aima mieux se charger de cette faute, que de déclarer son sexe. On la mit en pénitence à la porte du monastere, & on la chargea de l'éducation de l'enfant. Enfin elle mourut environ trois ans après. L'abbé ayant reconnu, après sa mort, ce qu'elle étoit, eut beaucoup de douleur de l'avoir traitée avec tant de rigueur. Ses reliques furent transportées de Constantinople à Venise en 1230.

MARINELLA, (Lucrece) dame Vénitienne du 17^e. siècle, avoit beaucoup d'esprit. On a d'elle quelques ouvrages en italien: I. *La Nobiltà delle Donne*, Venise, 1601, in-8^o: elle y soutient la prééminence de son sexe au-dessus des hommes. II. *La Vita di Maria Virgine*, en prose & en rime, Venise, 1602, in-4^o, figur. III. *Arcadia felice*, 1705, in-12. IV. *Amore innamorato*, Parme, 1618, in-4^o. V. *Rime*, 1693, in-12.

MARINELLO, (Jean) médecin Italien du 11^e. siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Gli ornamenti delle Donne, tratti dalle Scritture d'una Rena Greca*, Venise, 1574, in-12. Il est aussi sous ce titre: *Le Medicine appartenenti alle infermita delle Donne*; mais le meilleur de ses ouvrages est un *Commentaire sur les Œuvres d'Hippocrate*, en latin, Venise, 1575, in-fol.

MARINEUS, (Luc) Sicilien, enseigna avec réputation les belles-lettres à Salamanque, & s'acquit l'estime de Ferdinand le Catholique & de Charles-Quint, qui le fit chapelain de la cour. Il mourut en 1534. On a de lui : I. *De Laudibus Hispania lib. VII.* II. *De Aragonia regibus & eorum rerum gestarum lib. VI.* 1509. III. *De rebus Hispania memorabilibus lib. XXII, ab origine gentis ad Carolum V.* Alcalá, 1533, in-fol., en espagnol, *ibid.*, 1539, in-fol. IV. *Des Epîtres familières*, 1514, in-fol., & un grand nombre de *Harangues* sur des sujets intéressans.

MARINI, (Jean-Baptiste) connu sous le nom de *Cavalier Marin*, naquit à Naples en 1569. Son pere, jurisconsulte habile, voulut que son fils le fût aussi; mais la nature l'avoit fait poëte. Obligé de fuir de la maison paternelle, il devint secrétaire du grand-amiral de Naples, & passa ensuite à Rome. Le cardinal Aldobrandin, neveu du pape Clément VIII, se l'attacha & le mena avec lui dans la légation de Savoie. Marini avoit l'humeur fort satyrique; il se fit quelques partisans à la cour de Turin, & beaucoup plus d'ennemis. La haine qu'il inspira au poëte Murtola par sa *Murtolide*, satyre sanglante, fut si vive, que ce rimeur tira sur lui un coup de pistolet, qui porta à faux & blessa un favori du duc. Murtola fut arrêté; mais Marini, sachant de quoi est capable l'amour-propre d'un poëte humilié, demanda & obtint sa grace. Les autres ennemis du poëte Italien vinrent

ensin entièrement à bout de le perdre à la cour de Savoie. Marini, appelé en France par la reine Marie de Médicis, se rendit à Paris, & mit au jour son Poëme d'*Adonis*. On y trouve quelques allégories ingénieuses, mais beaucoup plus de licence & de tableaux offensans pour les mœurs. L'ouvrage manque de suite, de liaison, & est semé de *conceiti* & de pointes. Son style, appelé *Marinesco*, corrompt la poésie italienne, & fut le germe d'un mauvais goût qui régna pendant tout le 17^e. siècle. Le cavalier Marini mourut à Naples en 1625, à 56 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Le Poëme de Strage de Gl'innocenti*, Venise, 1633, in-4°. II. *Rime*, 3 parties in-16. III. *La Sampogna*, 1620, in-12. IV. *La Murtolide*, 1626, in-4°, & depuis in-12. V. *Lettere*, 1627, in-8°. VI. *Adone*. Freron a donné une Traduction libre du 8^e. chant de ce Poëme (*voy. son article*). Il y a eu plusieurs éditions de l'original italien. On distingue celles de Paris, 1623, in-folio; de Venise, 1623, in-4°; d'Elzevir, 1651, 2 vol. in-16; d'Amsterdam, 1678, 4 vol. in-24, avec les figures de Sébastien le Clerc.

MARINIANA, seconde femme de l'empereur Valérien, & mere de Valérien le Jeune, suivit son époux en Asie l'an 258, & fut faite prisonniere en même tems que lui, par Sapor, roi de Perse. Spectatrice des affronts inouis que ce prince barbare faisoit souffrir à Valérien, elle fut elle-même exposée aux insultes de Sapor, & mourut dans la prison où elle

avoit été enfermée. On la mit au rang des divinités; & il est marqué sur une de ses médailles, qu'elle faisoit dans le ciel la félicité des dieux: telle étoit l'absurde théologie du Paganisme.

MARINIS, (Léonard de) célèbre Dominicain, fils du marquis de Casa-Maggiore, d'une famille noble de Genes, naquit dans l'isle de Chio en 1509. Le pape Jules III l'envoya nonce en Espagne. Il y plut tellement au roi Philippe II par son esprit de conciliation, qu'il le nomma archevêque de Lanciano. Il parut avec éclat au concile de Trente, & ce fut lui qui dressa les articles qui concernent le sacrifice de la Messe, dans la 22^e. session. Les papes Pie IV & Pie V, dont il avoit mérité l'estime, lui confièrent diverses affaires importantes. Ses vertus & ses lumières lui acquirent l'amitié de S. Charles Borromée. Marinis mourut évêque d'Albe en 1573, à 64 ans. Les Barnabites lui doivent leurs Constitutions. C'est l'un des évêques qui travaillèrent par ordre du concile de Trente à dresser le *Catechismus ad Parochos*, Rome, 1566, in-folio; & à rédiger le *Bréviaire* & le *Missel Romain*.

MARINIS, (Jean-Baptiste de) petit-neveu du précédent, secrétaire de la congrégation de l'*Index*, puis général des Dominicains, mort en 1669, à 72 ans, écrivoit bien en latin, & étoit respectable par ses mœurs.

MARINIS, (Dominique de) frère de ce dernier, se fit aussi Dominicain, & devint archevêque d'Avignon, où il fonda 2 chaires pour son ordre, &

où il mourut en 1669. On a de lui des *Commentaires* sur la *Somme* de S. Thomas, imprimés à Lyon en 1663, 1666 & 1668, 3 vol. in-fol.

MARINONI, (Jean-Jacques) naquit à Udine, dans le Frioul, vers la fin du 17^e. siècle, & mourut à Vienne en Autriche en 1755. Le génie, l'architecture & l'astronomie remplirent son tems & ses études. Ses succès lui méritèrent une place dans l'académie de Berlin, & le firent appeler à la cour d'Autriche, qui l'employa à réparer diverses fortifications. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue: *Specula domestica de re Ichnographica*.

MARIO BETTINO, Jésuite Italien de Bologne, entra dans la compagnie l'an 1595, à l'âge de 17 ans, enseigna pendant 10 ans la morale & les mathématiques à Parme, & mourut à Bologne le 17 novembre 1657. On a de lui: I. *Rubenus, tragædia pastoralis*, Parme, 1614, in-4°. II. *Clodoveus seu Ludovicus, Tragicum Sylviludium*, imprimé plusieurs fois en Italie & en France, en italien & en françois. III. *Lycæum è moralibus politicis & poeticis*, Venise, 1626, in-4°, en prose. La seconde partie qui contient une variété singulière de poésies, est intitulée: *Eutrapeliarum seu urbanitatum poeticarum libri IV*. IV. *Apia-rium Philosophiæ mathematicæ*, Bologne, 1642, 1645, 2 vol. in-fol.: ouvrage curieux & plein de recherches. Il y montre que la physique & la géométrie renferment des paradoxes plus étonnans que tout
ce

ce que nous présente la foi des mystères. On y trouve entr'autres celui-ci : *Le contenu est plus grand que le contenant.* Voyez MALEZIEU.

MARIO NUZZI, peintre, naquit l'an 1603 à Penna, dans le royaume de Naples. Il est plus connu sous le nom de *Mario di Fiori*, parce qu'il excelloit à peindre des fleurs. On admire dans ses tableaux un beau choix, une touche légère, un coloris brillant. Son pinceau lui acquit une grande réputation, des amis puissans & une fortune considérable. Il mourut à Rome en 1673, à 70 ans.

MARION, (Simon) avocat au parlement de Paris, natif de Nevers, plaida pendant 35 ans avec une réputation extraordinaire. Henri III, instruit de son mérite, le chargea du règlement des limites d'Artois avec les députés du roi d'Espagne. Des lettres de noblesse furent la récompense de ses services. Il devint ensuite président-aux-enquêtes, puis avocat-général au parlement de Paris, & mourut en cette ville en 1605, à 65 ans. On a de lui des plaidoyers, qu'il fit imprimer en 1594, sous le titre d'*Actiones Forenses*. Ils eurent beaucoup de succès dans leur tems.

MARIOTTE, (Edme) Bourguignon, & prieur de S. Martin-sous-Baune, fut reçu à l'académie des sciences en 1666, & mourut en 1684, après avoir mis au jour plusieurs écrits, qui sont encore estimés, & qui le furent beaucoup dans le 17e. siècle. Ce savant avoit un talent particulier pour les expériences. Il enrichit l'hydrau-

Tome VI.

lique d'une infinité de découvertes sur la mesure & sur la dépense des eaux, suivant les différentes hauteurs des réservoirs. C'est lui sur-tout qui a prouvé démonstrativement que la quantité des eaux résultant des pluies & des neiges, est abondamment suffisante pour nourrir les fontaines & les fleuves, & soutenir toute la végétation. « Son système sur l'origine des rivières, dit un physicien, est celui de la nature; pour être celui de tous les savans, il ne lui manquoit que les calculs de proportion, dont jusques-là on avoit pu douter. Aussi depuis Mariotte, l'opinion qui dérivait les fontaines immédiatement de la mer, a-t-elle perdu une multitude de sectateurs; d'autant plus qu'elle avoit déjà contre elle cette observation aussi simple que péremptoire, que si les eaux de la mer dépositoient dans les canaux souterrains le sel dont elles sont empreintes, la mer perdrait sa salure, & même elle l'auroit déjà perdue, car depuis que le monde existe, elle a plus d'une fois passé en fontaines ». Mariotte examina ensuite ce qui regarde la conduite des eaux, & la force que doivent avoir les tuyaux pour résister aux différentes charges. C'est une matière assez délicate, qui demande beaucoup de sagacité dans l'esprit & une grande dextérité dans l'exécution. Mariotte fit la plupart de ses expériences à Chantilly & à l'Observatoire, devant de bons juges. On a de lui : I. *Traité du choc des Corps*, Paris, 1684, in-12. II. *Essai de Physique*. III. *Traité du*

N

mouvement des Eaux, 1686. IV. *Nouvelles Découvertes touchant la Vue*, Paris, 1668, in-4°. V. *Traité du Nivellement*. VI. *Traité du mouvement des Pendules*. VII. *Expériences sur les Couleurs*, 1681. Tous ces écrits furent recueillis à Leyde en 1717, en 2 vol. in-4°.

MARIVAUT, voyez MAROLLES Claude.

MARIVAUX, (Pierre Carlet de Chamblain de) né à Paris en 1688, d'un pere qui avoit été directeur de la monnoie à Riom en Auvergne, étoit d'une famille ancienne dans le parlement de Normandie. La finesse de son esprit lui fit un nom dès sa jeunesse. Le théâtre fut son premier goût; mais voyant que tous les sujets des Comédies de caractère étoient épuisés, il se livra à la composition des Pièces d'intrigue. Il se fraya une route nouvelle dans cette carrière si battue, en analysant les replis les plus secrets du cœur humain, & en mêlant le sentiment à l'épigramme. Ce qui régnoit principalement dans la conversation, dans ses Comédies & dans ses Romans, étoit un fonds de philosophie, qui, malgré quelques écarts & des vues fausses, avoit pour l'ordinaire un but utile & moral. *Je voudrois rendre les hommes plus justes & plus humains*, disoit-il; *je n'ai que cet objet en vue*: mais il faut convenir qu'il le perdoit souvent de vue. Son respect pour nos mystères étoit sincere: il ne comprenoit pas comment certains hommes se montroient si incrédules sur des choses essentielles & raisonnables, & si crédules pour des futilités & des absurdités. Il dit un jour

à milord Bolyngbrocke, qui étoit de ce caractère: *Si vous ne croyez pas, ce n'est pas du moins faute de foi*: propos qui a beaucoup de rapport avec ce qu'a dit un autre du symbole des athées, réduit à ces trois mots: *Credo omnia incredibilia* (Je crois tout ce qui n'est pas croyable). Quoique ses revenus fussent fort médiocres, sa bourse étoit toujours ouverte aux pauvres. Il mourut à Paris le 11 février 1763, à 75 ans. Ses ouvrages sont: I. *Ses Pièces de Théâtre*, recueillies en 5 vol. in-12. II. *L'Homere travesti*, 2 vol. in-12. III. *Le Spectateur François*, 2 vol. in-12: écrit d'un style maniéré, mais estimable d'ailleurs par un grand nombre de pensées fines & vraies. IV. *Le Philosophe indigent*, 2 vol. in-12. Il offre de la gaieté & de la philosophie. V. *Vie de Marianne*, 4 vol. in-12. *Marianne* a bien de l'esprit, mais trop de babil; une imagination vive, mais peu solide. La dernière partie n'est pas de lui. VI. *Le Paysan parvenu*, 3 vol. in-12. On y trouve des peintures fort offensantes pour les mœurs; & ce défaut, très-essentiel aux yeux des lecteurs sages, se fait remarquer plus ou moins dans la plupart des ouvrages de Marivaux. VII. *Pharfamon*, en 2 vol.; autre roman, fort inférieur aux précédens. C'est le même qui a reparu sous le titre de *Nouveau don Quichotte*. On avoit donné auparavant *l'Esprit de Marivaux*, Paris, 1769, in-8°, avec sa *Vie* à la tête. Il a paru en 1781 une édition complete de ses *Ouvres*, Paris, 12 vol. in-8°.

MARIUS, (*Caius*) célèbre général Romain, fut sept fois consul. Né d'une famille obscure dans le territoire d'Arpinum, & occupé dans sa jeunesse à labourer la terre, il embrassa la profession des armes pour se tirer de son obscurité. Il se signala sous Scipion l'Africain, qui vit en lui un grand homme de guerre. Sa valeur & ses brigues l'élevèrent aux premières dignités de la république. Il passa en Afrique dans son premier consulat, l'an 107 avant J. C., & vainquit Jugurtha, roi de Numidie, & Bocchus, roi de Mauritanie. On l'envoya ensuite en Provence contre les Teutons & les Ambrons. On dit qu'il en tua 200,000 en deux batailles, & qu'il fit 80,000 prisonniers : nombre exagéré, comme dans presque toutes les anciennes relations de combats & de victoires. En mémoire de ce triomphe, le vainqueur fit élever une pyramide, dont on voit encore les fondemens sur le grand chemin d'Aix à St.-Maximin. L'année suivante fut marquée par la défaite des Cimbres. Il y en eut, dit-on, 100,000 de tués, & 60,000 faits prisonnier. Marius, devenu consul pour la sixième fois, l'an 100 avant J. C., eut Sylla pour compétiteur & pour ennemi. Ce général vint à Rome à la tête de ses légions, & l'obligea de se cacher dans les marais de Minturne en Campanie. Un soldat Gaulois, chargé d'apporter sa tête qui étoit mise à prix, le découvrit dans sa retraite ; mais l'air fier & audacieux de Marius lui fit tomber les armes des mains. Les Minturnois, frappés de cette aven-

ture, lui donnerent une barque pour passer en Afrique : il y rejoignit son fils, aux environs du lieu où fut Carthage. Là il reçut quelque consolation, à la vue des ruines d'une ville autrefois si redoutée, qui avoit éprouvé comme lui les cruelles vicissitudes de la fortune ; mais bientôt il fut contraint de quitter cette triste retraite. Le préteur d'Utique, attaché à Sylla, étoit résolu de le sacrifier aux vues de ce général. Marius, après avoir échappé à différens périls, fut rappelé à Rome par Cornelius Cinna, qui, privé par le sénat de la dignité consulaire, ne crut pouvoir mieux se venger, qu'en faisant révolter les légions & en mettant à leur tête Marius. Rome fut bientôt assiégée & obligée de se rendre. Cinna y entra en triomphateur, & fit prononcer l'arrêt du rappel de Marius. Des ruisseaux de sang coulerent aussi-tôt autour de ce héros vindicatif & sanguinaire. On tua sans pitié tous ceux qui venoient le saluer, & à qui il ne rendoit pas le salut. Tel étoit le signal dont il étoit convenu. Les plus illustres sénateurs périrent par les ordres de ce cruel vieillard ; on pilla leurs maisons, on confisqua leurs biens. Les satellites de Marius, choisis parmi tout ce qu'il y avoit de plus détestables bandits en Italie, se portèrent à des excès si énormes, qu'il fallut enfin prendre la résolution de les exterminer. On les enveloppa de nuit dans leur quartier, & on les tua tous à coups de fleches. Cinna se désigna consul pour l'année suivante, & nomma Marius avec lui de sa propre

autorité. C'étoit le septième consulat de ce vieillard barbare ; mais il n'en jouit que 15 ou 16 jours. Une maladie, causée par la grande quantité de vin qu'il prenoit pour s'étourdir sur les remords de ses crimes, l'emporta l'an 86 avant J. C. Marius, élevé parmi des pâtres & des laboureurs, conserva toujours quelque chose de sauvage & même de féroce. Son air étoit grossier, le son de sa voix dur & imposant, son regard terrible & farouche, ses manières brusques & impérieuses. Sans autre qualité que celle d'excellent général, il parut long-tems le plus grand des Romains, parce qu'il étoit le plus nécessaire contre les Barbares qui inondoient l'Italie. Dès qu'il ne marcha plus contre des Cimbres & des Teutons, il fut toujours déplacé, toujours cruel, & le fléau de sa patrie & de l'humanité. S'il parut quelquefois sobre, austère dans ses mœurs, il le dut à la rusticité de son caractère ; s'il méprisa les richesses, s'il préféra les travaux aux plaisirs, c'est qu'il sacrifioit tout à la passion de dominer, & ses vertus, comme presque toutes celles de ces anciens héros, prirent leur source dans ses vices. — MARIUS le Jeune, son fils, tenoit du caractère féroce de son pere. Après avoir usurpé le consulat à l'âge de 25 ans, l'an 82 avant J. C., il assiégea le sénat qui s'opposoit à ses entreprises, & fit périr tous ceux qu'il croyoit ses ennemis. Battu par Sylla, il s'enfuit à Preneste, où il se tua de désespoir.

MARIUS, (*Marcus Aurelius*) l'un des tyrans des Gaules

sous le regne de Gallien, étoit un homme d'une force extraordinaire, qui avoit été ouvrier en fer. Il quitta sa forge pour porter les armes. Il s'avança par degrés, & se signala dans les guerres contre les Germains. Après la mort de Victorin, il fut revêtu de la pourpre impériale par le crédit de Victoria, mere de cet empereur. Il n'y avoit que trois jours qu'il portoit ce titre, lorsqu'un soldat, son compagnon dans le métier d'armurier ou de forgeron, l'assassina. Ce qui seroit penser cependant qu'il régna plus long-tems, c'est qu'on a de lui un grand nombre de médailles. On a prétendu que son assassin, en lui plongeant son épée dans le sein, lui dit ces paroles outrageantes : *C'est toi qui l'as forgée*. Parmi les preuves de sa force extrême, on en rapporte de romanesques & certainement fausses.

MARIUS, évêque d'Avanche, dont il transporta le siege à Lausanne en 590, mourut en 596, à 64 ans. Il est auteur d'une *Chronique*, que l'on trouve dans le Recueil des Historiens de France de du Chefne. Cette *Chronique*, qui commence à l'an 445 & finit à l'an 581, peche quelquefois contre la chronologie.

MARIUS, *Æquicola*, ainsi nommé, parce qu'il étoit né à Alvere, bourg de l'Abruzze, qu'il croyoit être le pays des anciens *Æques*, fut l'un des beaux-esprits de la cour de François de Gonzague, duc de Mantoue. Il mourut vers l'an 1526. On a de lui un livre *De la nature de l'Amour*, in-8°, en italien, traduit en françois par

Chapuis, aussi in-8°. & d'autres ouvrages en latin & en italien, parmi lesquels on distingue son *Histoire de Mantoue*, in-4°.

MARIUS, (Adrien) chancelier de Gueldre & de Zutphen, né à Malines, frere des poëtes Jean Second & Nicolas Grudius, mourut à Bruxelles en 1568. Il se fit un nom par son talent pour la poésie latine. On trouve ce qu'il en a fait dans le *Recueil* de Grudius, de 1612. On a encore de lui *Cimba Amoris* parmi les Poésies de Jean Second.

MARIUS, (Léonard) natif de Goës en Zélande, fut docteur & professeur en théologie à Cologne, vicaire-général du chapitre de Harlem, & pasteur du Béguinage à Amsterdam. Il se rendit habile dans les langues grecque & hébraïque, & dans l'Écriture-Sainte, & travailla avec zele & souvent avec un succès éclatant à la conversion des hérétiques. Il laissa un bon *Commentaire* sur le *Pentateuque*, Cologne, 1621, in-fol., & la *Défense Catholique de la Hiérarchie Ecclésiastique*, contre Marc-Antoine de Dominis, Cologne, 1619. Ces écrits sont en latin: l'auteur mourut à Amsterdam le 18 octobre 1652, à l'âge de 64 ans. On conserve au college de Ste. Pulcherie à Louvain, un grand nombre de précieux manuscrits sur l'Écriture-Sainte de ce savant.

MARIUS-MERCATOR, voyez MERCATOR.

MARIUS-NIZOLIUS, voyez NIZOLIUS.

MARLEBOROUGH, voyez CHURCHILL.

MARLORAT, (Augustin)

né en Lorraine l'an 1506, entra jeune chez les Augustins; mais il sortit de cet ordre pour embrasser le Calvinisme, & s'acquiesça beaucoup de réputation dans son parti. Il déclama beaucoup contre la foi catholique au Colloque de Poissy en 1561. Les Calvinistes ayant commencé les guerres civiles l'année suivante, le roi prit Rouen, & Marlorat, qui étoit ministre en cette ville & un hôte-feu de sédition, y fut pendu en 1562, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires sur l'Écriture-Sainte*, peu estimés; & un livre qui a été plus consulté que ses *Commentaires*; il est intitulé: *Theaurus locorum communium S. Scripturae*, commenté par Feuquieres, calviniste de Rouen, mort en 1613, Londres, 1574, in-fol., & Geneve, 1624.

MARLOT, (Guillaume) né à Rheims, se fit Bénédictin. fut grand-prieur de S. Nicaise à Rheims, & mourut en 1667 au prieuré de Fives, près de Lille en Flandre. Il a donné: I. *Metropolis Rhemensis Historia*, Lille, 1666 & Rheims, 1679, 2 vol. in-fol. II. *Le Théâtre d'honneur & de magnificence, préparé au sacre des rois*, 1654, in-4°, & d'autres ouvrages.

MARMARÈS: c'est le nom du prince Scythe, qui périt avec grand nombre de ses sujets massacrés en trahison par les Medes, sous le roi Cyaxare (voyez ce mot).

MARMOL, (Louis) célèbre écrivain du 16e. siècle, natif de Grenade, laissa plusieurs ouvrages. Le principal & le plus connu est la *Description générale de l'Afrique*, que Nicolas Perrot d'Ablancourt a traduit

d'espagnol en françois. Cet ouvrage peu exact n'a été estimé pendant long-tems, que parce qu'on n'avoit rien de mieux sur cette matiere (voyez Jean LÉON, géographe). La version françoise parut à Paris en 1667, en 3 vol. in-4°. L'original espagnol fut imprimé à Grenade en 1573, en 3 vol. in-fol. Cette première édition est fort rare. L'auteur s'étoit trouvé au siege de Tunis en 1536, & avoit été huit ans prisonnier en Afrique.

MARNE, (Jean-Baptiste de) né à Douay le 26 novembre 1699, se fit Jésuite en 1716, devint confesseur de Jean-Théodore de Baviere, cardinal, évêque & prince de Liege, & mourut dans cette ville en 1756. Nous avons de lui : I. *La Vie de S. Jean Nepomucene*, Paris, 1741, in-12. II. *Histoire du Comté de Namur*, Liege, 1754, in-4°, enrichie de plusieurs Dissertations critiques. En 1780, on en a donné une nouvelle édition, en 2 vol. in-8°, à Bruxelles, augmentée de la *Vie de l'auteur*, & de Notes par M. Paquot, qui dit que » cette histoire est sans contre- » dit la mieux écrite que nous » ayons parmi toutes celles » des provinces Beligiques, & » presque la seule qui mérite le » nom d'*Histoire* ; toutes les » autres n'ayant guere que la » forme d'annales, ou de chroniques, sans compter les » hors-d'œuvres, le défaut de » style & de critique ». Le P. de Marne avoit entrepris une *Histoire de la principauté de Liege*, & les matériaux qu'il avoit rassemblés à cet effet, lui paroissant suffire pour celle du

comté de Namur, il donna celle-ci pour pressentir le goût du public, en attendant qu'il fût en état de faire paroître l'autre ; mais la mort le prévint.

MARNIX, (Philippe de) seigneur du Mont-Ste.-Aldgonde, né à Bruxelles en 1538, fut disciple de Calvin à Geneve, & se rendit habile dans les langues & dans le droit. A peine de retour aux Pays-Bas, il fut contraint d'en sortir, & il se retira dans le Palatinat, où il fut conseiller ecclésiastique de l'électeur. Mais Charles-Louis-Guillaume, prince d'Orange, l'ayant redemandé quelque tems après, l'employa dans différentes affaires. Elu consul d'Anvers, il défendit vainement cette ville contre le duc de Parme, qui s'en rendit maître en 1585. Marnix mourut à Leyde en 1598, à 60 ans, dans le tems qu'il travailloit à une Version flamande de la Bible. On a de lui : I. *Des Theses de Controverse*, Anvers, 1580, in-fol. II. *Une Epître circulaire aux Protestans*. III. *Apiarium, sive alvearium romanum*, Bois-le-Duc, 1571 : ouvrage où l'on trouve des germes d'athéisme, réfuté victorieusement par Jean Coens, curé à Courtray. IV. *Tableau où on montre la différence entre la Religion Chrétienne & le Papisme*, Leyde, 1599, in-8°. Une haine forcée contre l'Eglise Catholique fait le caractère de tous ces ouvrages. Strada l'appelle *Hominem ingeniosissimé nequam*. Sa physionomie annonçoit cette odieuse & dangereuse qualité. Il paroît cependant qu'à la fin de ses jours il avoit perdu beaucoup de son fanatisme. Après

la prise d'Anvers, il publia un livre où il comblait d'éloges Alexandre de Parme, & condamnoit la rébellion. Aussi depuis ce moment ne fut-il plus employé par les Hollandois.

MAROLLES, (Claude de) gentilhomme de la province de Touraine, mérita par sa valeur, son adresse & sa probité, d'être fait gentilhomme ordinaire du roi, lieutenant des Cent-Suisses, & maréchal-de-camp. Il porta les armes de bonne heure, & se signala dans diverses occasions, sur-tout dans un combat singulier contre Marivault en 1589. Celui-ci ayant défié Marolles, le combat se donna avec grand appareil aux portes de Paris, le lendemain de l'assassinat du roi Henri III. Marivault étoit royaliste, & Marolles ligueur. Le premier rompit sa lance dans la cuirasse de son adversaire, qui en fut faussée; & l'autre porta si adroitement son coup dans l'œil de son ennemi, qu'il y laissa le fer de sa lance avec le tronçon, pénétrant jusqu'au derrière de la tête. Le royaliste renversé par terre, expira dans un demi-quart d'heure. Marolles n'exigea d'autre marque de sa victoire, que l'épée & le cheval du vaincu. On le ramena à Paris en triomphe, au son des trompettes & au milieu des acclamations publiques. Marolles signala son courage en France, en Italie, en Hongrie & ailleurs, & mourut en 1633, à 69 ans.

MAROLLES, (Michel de) fils du précédent, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, & obtint par le crédit de son père deux abbayes, celle

de Beaugerais & celle de Villeloin. Il étoit né avec une ardeur extrême pour l'étude, & il la conserva jusqu'à sa mort. Depuis l'année 1619, qu'il mit au jour la traduction de Lucain, jusqu'en 1681, qu'il publia in-4^o, l'*Histoire des Comtes d'Anjou*, il ne cessa de travailler avec une application infatigable. S'il ne fut pas le plus élégant des traducteurs, on lui a du moins l'obligation d'avoir frayé le chemin à ceux qui vinrent après lui. La plupart le traitèrent avec indécence dans leurs préfaces, après avoir profité de son travail. Malgré sa sécheresse, il est communément exact & fidèle à rendre, non-seulement le sens, mais tous les mots de la phrase qu'il traduit. Il entendoit très-bien la langue de ses originaux : mérite qui n'est pas toujours le partage de nos faiseurs modernes de traductions. L'abbé de Marolles avoit beaucoup d'érudition, & il se signala dans tout le cours de sa vie par son amour pour les arts. Il fut l'un des premiers qui rechercherent avec soin les estampes. Il en fit un *Recueil* de près de 100,000, qui est aujourd'hui un des ornemens du cabinet du roi. Il se mêla d'être poète, & enfanta, en dépit d'Apollon, 133,124 vers, parmi lesquels il y en a 2 ou 3 de bons. Il ditoit un jour à Linieres : *Mes vers me coûtent peu. — Ils vous coûtent ce qu'ils valent*, lui répondit ce satyrique. L'abbé de Marolles mourut à Paris en 1681, à 81 ans. Il avoit fait imprimer, avant sa mort, à l'imitation du président de Thou, ses *Mémoires*, publiés en 1755 par l'abbé Goujet, en 3 vol.

in-12. C'est un mélange de quelques faits intéressans, & d'une infinité d'anecdotes minutieuses & insipides. On a encore de lui : I. Des Traductions de *Plaute*, de *Térence*, de *Lucrece*, de *Catulle*, de *Virgile*, de *Horace*, de *Juvenal*, de *Perse*, de *Martial*, 1535, 2 vol. in-8°; de *Stace*, d'*Aurelius-Victor*, d'*Ammien Marcellin*, de *Grégoire de Tours*, 2 vol. in-8°; d'*Athenée*: celle-ci est très-rare. II. Une Suite de l'*Histoire Romaine* de *Coëffeteau*, in-fol. III. Une Version du *Bréviaire Romain*, 4 vol. in-8°. IV. Les *Tableaux du Temple des Muses*, tirés du cabinet de Favereau, sont prisés des curieux. Ils virent le jour à Paris en 1655, in-fol.; mais cette édition a été effacée par celle d'Amsterdam, 1733, in-fol. Les planches furent dessinées par *Diépenbeck*, & gravées la plupart par *Bloëmaërt*. V. Cet infatigable écrivain avoit commencé à traduire la Bible. Surpris, dit-on, par le fameux *Isaac la Peyrere*, *Marolles* inséra dans sa version les Notes de ce visionnaire. L'archevêque de Paris, de *Harlay*, en fit saisir & brûler presque tous les exemplaires. C'est pour cela qu'il ne nous reste que la traduction des livres de la *Genèse*, de l'*Exode*, & des 23 premiers chapitres du *Lévitique*. Cette version fut imprimée à Paris en 1671, in-fol. VI. Deux *Catalogues* d'estampes, curieux & recherchés. 1666, in-8°; & 1672, in-12.

MARON, (Jean) écrivain Syrien, du parti des Monothélites, a donné, selon quelques auteurs, son nom aux Maronites. Mais *Fausste Naïron*, dis-

cepte d'*Abraham Echellenfis*; a combattu fortement cette opinion, dans une Dissertation publiée à Rome en 1679, & a dérivé le nom de *Maronites* de *S. MARON*, célèbre anachorete du 4^e. siècle, dont *Théodoret* a écrit la *Vie*. Il y a une lettre de *S. Chrysostome* à un *Maron*, moine & prêtre; c'est sans doute le même. On peut consulter la préface du *Missel syriaque* des *Maronites*, imprimé à Rome. Voyez *NAIRON*.

MAROSIE, dame Romaine; fille de *Théodora*, montre d'impudicité & de scélératesse, ne fut pas inférieure à sa mere en méchanceté. Sa beauté, ses charmes & son esprit lui fournirent les cœurs des plus grands seigneurs de Rome. Elle se servit d'eux pour faire réussir ses desseins ambitieux, s'empara du château *St-Ange*, & destitua les papes à sa fantaisie. Elle fit déposer & périr *Jean X* en 928; & plaça en 931, sur le trône pontifical, *Jean XI*, qu'elle avoit eu du duc de *Spolète*. Elle avoit d'abord épousé *Adelbert*, & après la mort de son époux, elle se maria à *Gui*, fils du même *Adelbert*. *Gui* étant mort, elle contracta un 3^e. mariage avec *Hugues*, beau-frere de *Gui*. *Alberic* son fils, qu'elle avoit eu d'*Adelbert*, ayant reçu un soufflet de ce *Hugues*, assembla ses amis en 932, le chassa de Rome, & mit *Jean XI*, son frere utérin, en prison avec sa mere, laquelle mourut misérablement.

MAROT, (Jean) né à *Matthieu*, proche *Caen*, l'an 1463, mort en 1523, fut pere de *Clément Marot*. *Jean Marot* prenoit la qualité de *Secrétaire*

de Poète de la magnanime reine Anne de Bretagne. Il vécut sous Louis XII & sous François I. Si ce poète n'eut point l'enjouement ni le génie de son fils, il n'en eut aussi ni la licence ni l'irréligion; ses Poésies ont été fort goûtées de son tems. Ses ouvrages en vers sont : *La Description des deux Voyages de Louis XII à Genes & à Venise*; le *Doctrinal des Princesses & nobles Dames*, en 24 rondeaux; *Epîtres des Dames de Paris au Roi François I*; autre *Epître des Dames de Paris aux Courtisans de France étant en Italie*; *Chant-Royal de la Conception Notre-Dame*; cinquante *Rondeaux*, &c. Ces ouvrages ont été imprimés à Paris en 1732, in-8^e.

MAROT, (Clément) fils du précédent, naquit à Cahors en Quercy l'an 1495. Il fut, comme son pere, valet-de-chambre de François I, & page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon. Il suivit ce prince en 1521, fut blessé & fait prisonnier à la bataille de Pavie. Clément Marot s'appliqua avec ardeur à la poésie, & s'y rendit infiniment supérieur à son pere. De retour à Paris, il fut accusé d'hérésie & mis en prison: son irréligion & son étourderie lui méritèrent ce châtement. Il fut obligé de comparoître devant le lieutenant-criminel. On lui entendit reprocher ses écrits licencieux, & les histoires les plus scandaleuses de sa vie. Tout ce qu'il obtint, après bien des sollicitations, fut d'être transféré, des prisons obscures & mal-saines du Châtelet, dans celles de Chartres. C'est là qu'il écri-

vit son *Enfer*, satyre sanglante contre les gens de justice, & qu'il retoucha le *Roman de la Rose*. Il ne sortit de sa prison qu'après la délivrance de François I, en 1526. A peine fut-il libre, qu'il reprit son ancienne vie. Une nouvelle intrigue avec la reine de Navarre, qu'il ne cacha pas davantage que la première, lui causa des chagrins non moins mérités. Toujours fougueux, toujours imprudent, il s'avisa de tirer un criminel des mains des archers. Il fut mis en prison, obtint son élargissement, donna dans de nouveaux travers, & fut obligé de s'enfuir à Geneve. On prétend que Marot corrompit dans cette ville la femme de son hôte, & que la peine rigoureuse qu'il avoit raison d'appréhender, fut commuée en celle du fouet, à la recommandation de Calvin. De Geneve, il passa à Turin, où il mourut dans l'indigence en 1544, à 50 ans. Ce poète avoit beaucoup d'agrément & de fécondité dans l'imagination, mais le goût qui devoit la régler, lui a manqué. On a de lui des *Epîtres*, des *Élégies*, des *Rondeaux*, des *Ballades*, des *Sonnets*, des *Epigrammes*. L'ouvrage de Marot qui fit le plus de bruit, est sa *Traduction* en vers d'une partie des *Psaumes*, chantée à la cour de François I, & censurée par la Sorbonne. Cette Version est entièrement dénuée de cette sublimité ravissante & de cette poésie d'expression qui caractérisent l'original. Etoit-il possible que Marot, dont tout le mérite consiste dans l'art de plaisanter avec un tour épigrammatique, dans un style

le plus souvent comique, trivial & bas, rendit l'harmonie & la noble simplicité de l'hébreu ? Il chante les louanges de l'Être-Suprême du même ton dont il avoit célébré les charmes d'Alix. Pour chanter des objets tels que ceux dont les Psaumes sont remplis, ou pour en parler dignement, il faut être pénétré de l'esprit qui a inspiré ces divins Cantiques; & cela est bien loin de l'esprit de secte & de la manie de dogmatifer. Delà le ton pédant & didactique, la sécheresse & l'ennuyeuse verbofite de presque tous les ouvrages de piété, composés par des gens de parti (voyez BARRAL, KEMPIS, le MAÎTRE, PASCAL). Du reste, le langage de Marot a tellement vieilli que ses Psaumes sont aujourd'hui intelligibles : nouvelle preuve de la sagesse avec laquelle l'Eglise catholique emploie dans sa liturgie une langue immuable & universelle (voy. OVERKAMPF).

— Michel MAROT, son fils, est aussi auteur de quelques vers. Les Œuvres des trois Marot ont été recueillies & imprimées ensemble à La Haye, en 1731, en 4 vol. in-4°, & en 6 vol. in-12.

MAROT, (François) peintre, né à Paris de la même famille que le poète, fut l'élève de la Fosse, & personne n'approcha plus de son maître. On voit plusieurs de ses ouvrages à Notre-Dame de Paris, qui prouvent son habileté. L'académie de peinture se l'associa en 1702; il fut ensuite professeur, & mourut en 1719, à 52 ans.

MAROTTE, voyez MUIS Siméon.

MARQUARD-FREHER, né à Ausbourg en 1565, d'une famille féconde en personnes lettrées, étudia à Bourges sous le célèbre Cujas, & se rendit habile dans les belles-lettres & dans le droit. De retour en Allemagne, il devint conseiller de l'électeur Palatin, & professeur de droit à Heidelberg. Peu de tems après il quitta sa chaire, & fut employé par l'électeur Frédéric IV dans les affaires les plus délicates. Ce prince l'envoya, en qualité de ministre en Pologne, à Mayence, & dans plusieurs autres cours. Freher mourut à Heidelberg, en 1614, à 49 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *Origines Palatina*, in-folio, très-savant. II. *De Inquisitionis processu*, ouvrage de jurisprudence, dont la 5e. édition a paru à Wittemberg, 1679, in-4°. III. *De re Monetaria veterum Romanorum, & hodierni apud Germanos imperii*, 1605, in-4° : traité utile, qu'on trouve dans le tom. XIe. des *Antiquités Romaines* de Grævius. IV. *Rerum Bohemicarum Scriptores*, Hanau, 1602, in-fol. : ce recueil contient les meilleurs historiens de Bohême. V. *Rerum Germanicarum Scriptores*, in-fol., 3 vol., Francfort & Hanovre; le 1er. en 1600, le 2e. en 1602, le 3e. en 1611. Cette collection réimprimée en 1717, est utile & même nécessaire pour l'histoire d'Allemagne. VI. *Corpus Historia Francia*, in-fol., moins estimé, &c. Freher joignoit à une vaste littérature, beaucoup de goût pour la peinture antique & pour la science numismatique.—Il est différent de Jean

FREHER qui a écrit contre Francus.

MARQUEMONT, (Dénys-Simon de) cardinal, archevêque de Lyon en 1612, né à Paris, se rendit célèbre par ses diverses ambassades, & par l'étendue de son zèle. Il avoit établi une congrégation de docteurs qui s'assembloient une fois la semaine dans son palais, pour traiter de toutes les affaires concernant le diocèse dont il étoit chargé. Ce fut par son conseil que S. François de Sales mit en clôture les Religieuses de la Visitation qu'il avoit fondées. Ce cardinal mourut à Rome en 1626, à 54 ans.

MARQUES, (Jacques de) habile chirurgien, né à Paris en 1569, d'une famille originaire de Nantes, mourut dans cette capitale en 1622. On a de lui une excellente *Introduction à la Chirurgie*, qu'il composa en faveur des jeunes élèves; & un *Traité des Bandages de Chirurgie*, Paris, 1618 & 1662, in-8°. La clarté & la solidité étoient le caractère de son esprit, & sont celui de ses ouvrages.

MARQUET, (François-Nicolas) né à Nancy en 1687, pratiqua avec succès la médecine dans sa patrie, & s'occupa toute sa vie de l'étude de la botanique. Les fruits de ses recherches sur cette science sont consignés dans trois volumes in-folio, formé d'Atlas, qui sont entre les mains de son gendre, M. Buc'hoz, qui les a fait passer en grande partie dans un ouvrage publié à Paris en 1762, intitulé: *Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine & les trois Evêchés*,

10 vol. in-8°. Marquet est encore auteur: I. De la *Méthode pour apprendre par les notes de la musique à connoître le pouls*, Paris, 1768, in-12. II. *Des Observations sur la guérison de plusieurs maladies notables*, 2 vol. in-12. Il mourut le 29 mai 1759.

MARQUETS, (Anne des) native du comté d'Eu, Religieuse Dominicaine à Poissy, possédoit les langues grecque & latine, & faisoit assez bien les vers. On a d'elle: I. Une *Traduction en vers françois des Poésies pieuses & des Epigrammes de Flaminio*, le latin à côté, Paris, 1569, in-8°. II. *Traduction*, d'après les vers latins de Claude d'Espense, des *Collectes de tous les dimanches*, Paris, 1605, in-8°. Elle entretenoit un commerce littéraire avec ce savant, qui dans son testament fit une gratification à son amie. III. *Sonnets & Devises*, Paris, 1562. Anne perdit la vue quelque tems avant sa mort, arrivée vers 1588.

MARQUETS, (Charles des) voyez DESMARQUETS.

MARRIER, (D. Martin) Religieux de Cluni, fut pendant 15 ans prieur de S. Martin-des-Champs. Il étoit né à Paris en 1572, & mourut dans la même ville en 1644, à 72 ans. On lui doit un recueil curieux & très-utile aux historiens ecclésiastiques: il le publia in-fol. en 1614, sous le titre de *Bibliotheca Cluniacensis*, avec des notes que lui fournit André du Chesne, son ami. C'est une collection de titres & de pièces concernant les abbés de l'ordre de Cluni; on y trouve quelques *Vies* des hommes illustres

de cet ordre. On a encore de lui l'*Histoire latine du Monastere de S. Martin-des-Champs*, où il avoit fait profession, in-4°, Paris, 1637.

MARS, dieu de la guerre, & fils de Junon. Cette déesse, piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde sans elle Pallas, voulut aussi enfanter sans la participation de son époux. Flore lui indiqua une fleur, sur laquelle une femme s'asseyant, concevoit sur le champ. Junon donna ainsi le jour à Mars, & le nomma le *Dieu de la Guerre*. Ce dieu présidoit à tous les combats. Il aimait passionnément Vénus, avec laquelle Vulcain le surprit. Son histoire en général ne vaut pas mieux que celle des autres dieux, que la stupide gentilité affubla de toutes les passions & sottises des hommes, s'imaginant les justifier en les faisant régner jusques dans le ciel.

MARSAIS, (César Cheffeneau du) né à Marseille en 1676, entra dans la congrégation de l'Oratoire; mais le desir d'une plus grande liberté la lui fit quitter bientôt après. Il vint à Paris, s'y maria, fut reçu avocat & commença à travailler avec succès. Des espérances flatteuses l'avoient engagé dans cette profession; mais trompé dans ses vues, il ne tarda pas à l'abandonner. Sa femme lui ayant paru un peu trop sage & trop chrétienne, il prit le parti de se séparer d'elle. Il se chargea de l'éducation du fils du président de Maisons. La mort du pere l'ayant privé de la récompense qu'il espéroit, il entra chez le fameux Law, pour être auprès

de son fils. Après la chute de ce charlatan, il entra chez le marquis de Beaufrémont. L'éducation de Mrs. de Beaufrémont finie, il prit une pension, dans laquelle il éleva, suivant sa méthode, un certain nombre de jeunes gens; mais le bruit s'étant répandu qu'il leur enseignoit l'irreligion, cette pension fut supprimée. Obligé à donner quelques leçons pour subsister, sans fortune, sans espérance & presque sans ressource, il se réduisit à un genre de vie fort étroit. Ce fut alors que les auteurs de l'*Encyclopédie* l'associèrent à leur informe compilation. Il y fit plusieurs articles de grammaire, qui sont répandus dans les 6 premiers volumes. Il mourut en 1756, à 80 ans, après avoir reçu les Sacremens. Du Marsais avoit donné plus d'une fois des scenes d'irreligion. Appelé pour présider à l'éducation de trois freres dans une des premieres maisons du royaume, il demanda: *Dans quelle religion on vouloit qu'il les élevât?* question qui nuisit infiniment à sa fortune, dans un tems où la Religion étoit respectée & regardée comme l'unique sanction des mœurs. Il s'étoit d'ailleurs fait connoître par divers ouvrages, où l'impiété paroissoit à découvert. Ceux qui avoient été liés avec lui par les mêmes sentimens, lui firent un crime de son retour au Christianisme dans ses derniers momens; quelques-uns prétendirent que ce retour n'avoit pas été sincere, que c'étoit l'effet de la foiblesse du malade, &c.: mais quand cela seroit, quand la révolution qui

Se fait si fréquemment dans les esprits-forts, lorsqu'ils se voient au bord du tombeau, ne seroit pas le fruit d'une pleine conviction, elle prouveroit au moins qu'ils n'ont jamais été bien persuadés des erreurs qu'ils ont enseignées ou adoptées, & qu'ils n'ont jamais été incrédules de bonne foi. « Ce n'est pas une foi éteinte (dit Bayle, qu'on peut bien citer en cette matiere), » ce n'est » qu'un feu caché sous la cen- » dre. Ils en ressentent l'ac- » tivité dès qu'ils se consul- » tent, & principalement à la » vue de quelque péril. On » les voit alors plus tremblans » que les autres hommes. Le » souvenir d'avoir témoigné » plus de mépris qu'ils n'en » sentoient pour les choses » saintes, & d'avoir tâché de » se soustraire intérieurement » à ce joug, redouble leur » inquiétude ». Les principaux ouvrages de du Marçais sont : I. *Exposition de la Doctrine de l'Eglise Gallicane, par rapport aux prétentions de la Cour de Rome*, in-12. Cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de l'auteur : on s'imagine aisément comment cette matiere a été traitée par un homme aussi ennemi du Christianisme en général, que de la Religion Catholique & du siege de Rome en particulier. II. *Exposition d'une Méthode raisonnée pour apprendre la Langue Latine*, in-12, 1722. III. *Traité des Tropes*, 1730, in-8^o; réimprimé en 1771, in-12. Cet ouvrage explique les différens sens qu'on peut donner au même mot. Quelqu'un voulant lui faire compliment sur ce li-

vre, lui dit qu'il avoit entendu dire beaucoup de bien de son *Histoire des Tropes* : il prenoit cette figure de rhétorique pour un nom de peuple. Dans les réputations à la mode, il faut compter bien des suffrages de cette nature. IV. *Les véritables Principes de la Grammaire, ou Nouvelle Grammaire raisonnée pour apprendre la Langue Latine*, 1729, in-4^o. Il n'a paru que la préface de cet ouvrage. V. *Un Abrégé de la Fable* du P. Jouvenci, disposé suivant sa méthode, 1731, in-12. VI. Une *Réponse* manuscrite à la *Critique* de l'*Histoire des Oracles*, par le P. Baltus. On n'en a trouvé que des fragmens imparfaits dans ses papiers. Cet effort inutile & le silence de Fontenelle prouvent combien l'ouvrage de Baltus est solide : les raisonnemens sont vains contre des faits avérés, conformes d'ailleurs à des principes incontestables (*voyez* BALTUS). VII. *Logique ou Réflexions sur les opérations de l'Esprit* : ouvrage fort court & superficiel. On l'a réimprimé avec les articles qu'il avoit fournis à l'*Encyclopédie*, Paris, 1762, 2 part. in-12. Nous ne dirons rien de quelques autres ouvrages impies, tombés dans un oubli dont il ne faut pas les tirer. Un amour excessif des louanges, une grande idée de lui-même, & la foiblesse de la témoigner en toute occasion, sont le caractère de cet écrivain. Les philosophes du jour en parlent avec beaucoup d'éloge, & le considèrent comme le coriphée & le modele de cette nuée d'instituteurs initiés aux dogmes de la secte, qui

se sont répandus depuis dans toutes les provinces de l'Europe, pour détruire ce qu'ils appellent *les Préjugés*, c'est-à-dire toutes les notions chères à l'homme chrétien & à l'homme solidement vertueux.

MARSHAM, (Jean) chevalier de la Jarretiere, né à Londres en 1602, étudia avec distinction à l'école de Westminster & à Oxford. Il voyagea ensuite en Italie, en France & en Allemagne, & se perfectionna par la vue des différens monumens antiques dans l'histoire ancienne & dans la chronologie. De retour à Londres il devint en 1638 l'un des six Clercs de la cour de la chancellerie. Le parlement le priva de cette place, parce que, dans le premier feu de la guerre civile, il suivit le roi & le grand-sceau à Oxford. Sur le déclin des affaires de l'infortuné Charles I, il retourna à Londres. Ne pouvant, comme la plupart des autres royalistes, avoir aucun emploi, il se renferma dans son cabinet, & se livra tout entier à l'étude jusqu'à sa mort, arrivée à Londres en 1672. Charles II honora ce bon citoyen du titre de chevalier & de baroner. On a de lui : I. *Diatriba Chronologica*, in-4°. Londres, 1645. L'auteur y examine assez légèrement les principales difficultés qui se rencontrent dans la chronologie de l'Ancien-Testament. II. *Canon Chronicus Ægyptiacus, Hebraicus, Græcus*; in-fol., 1672, Londres : ouvrage recherché & cher. L'auteur y a fondu une partie du livre précédent. On fait quelle obscurité couvre les commencemens

de la monarchie des Egyptiens. Le chevalier Marsham a tâché de débrouiller ce chaos. Il montre que les dynasties étoient non pas successives, mais collatérales (M. l'abbé Guerin du Rocher a dit des choses encore plus satisfaisantes sur cet objet. Voyez LAVAUR). On reproche à Marsham d'avoir mêlé aux vérités qu'il a mises au jour, plusieurs opinions fausses. Il prétend, par exemple, que les Juifs ont emprunté des Egyptiens la circoncision & les autres cérémonies; & que l'accomplissement des 70 semaines de Daniel finit à Antiochus Epiphane. Ces erreurs, plus d'une fois solidement réfutées, n'empêchent pas que Marsham ne fût un homme érudit; elles prouvent seulement que le jugement & la solidité des principes ne dirigeoient pas toujours ses connoissances. Marsham est auteur de la savante *Præface* qui est à la tête du *Monasticon Anglicanum* de Dugdale.

MARSIGLI, (Antoine-Félix) évêque de Pérouse, mort en 1710, à 61 ans, est auteur d'un traité *De ovis Cochlearum*, 1684, in-4°. Il étoit frere du suivant, & se montra digne de lui par son savoir.

MARSIGLI, (Louis-Ferdinand) d'une ancienne maison patricienne de Bologne, naquit dans cette ville en 1653. Dès sa première jeunesse il fut en relation avec les plus illustres savans d'Italie, mathématiciens, anatomistes, physiciens, historiens & voyageurs. Un voyage qu'il fit à Constantinople avec le baile de Venise, lui donna le moyen de s'instruire par lui-même de l'état

des forces Ottomanes. Après onze mois de séjour en Turquie il revint à Bologne, & ramassa les différentes observations faites dans ses courses. L'empereur Léopold étoit alors en guerre contre les Turcs. Il entra à son service, & montra, par son intelligence dans les fortifications & dans la science de la guerre, combien il étoit au-dessus du simple officier. Blessé & fait prisonnier au passage du Raab, en 1683, il se crut heureux d'être acheté par deux Turcs, freres, avec qui il souffroit beaucoup plus par leur misere que par leur cruauté. On voit par une *Relation* de sa captivité, qu'un troisieme Turc qui vivoit avec eux, étoit chargé de l'enchaîner toutes les nuits à un pieu dans leur cabane. La liberté lui ayant été rendue l'année d'après, il fut fait colonel en 1683. Ce fut dans la même année qu'il fut envoyé 2 fois à Romie, pour faire part aux papes Innocent XI & Alexandre VIII des grands succès des armes chrétiennes. Lorsque les puissances belligérantes songerent à terminer la guerre par une paix durable, entre l'empereur & la république de Venise d'une part, & la Porte Ottomane de l'autre, le comte de Marfigli fut employé comme homme de guerre & comme négociateur pour établir les limites entre ces trois puissances. Cette négociation l'ayant obligé de se rendre dans le pays où il avoit été esclave, il demanda si ses patrons vivoient encore, & fit donner à l'un d'eux un *Timariot*, espece de bénéfice militaire. Le grand-visir, charmé de sa gé-

nérosité, lui en accorda un beaucoup plus considérable qu'il n'eût osé espérer. La succession d'Espagne ayant rallumé en 1701 une guerre qui embrasa l'Europe, l'importante place de Brisach se rendit par capitulation au duc de Bourgogne, après 13 jours de tranchée ouverte, le 6 septembre 1703. Le comte d'Arco y commandoit, & sous lui Marfigli, parvenu alors au grade de général de bataille. Une si prompte capitulation surprit l'empereur; il nomma des juges, qui condamnerent le comte d'Arco à être décapité, & Marfigli à être déposé de tous les honneurs & charges avec la rupture de l'épée, malgré les *Mémoires* qu'il publia pour sa défense. Louis XIV l'ayant vu à sa cour sans épée, lui donna la sienne & l'assura de ses bonnes graces. Le comte de Marfigli chercha dans les sciences la consolation, que les agitations du monde ne lui avoient pas procurée. Il parcourut la Suisse pour connoître les montagnes; il passa ensuite à Marseille pour étudier la mer. Etant un jour sur le port, il y trouva le Turc qui l'attachoit à un pieu dans son esclavage, & le racheta. Le pape Clément XI le rappella de Marseille en 1709, pour lui donner le commandement d'une armée qu'il étoit question d'opposer aux troupes de l'empereur Joseph, mais cela n'eut pas lieu. Il comptoit finir ses jours en Provence, où il étoit retourné en 1728; mais des affaires domestiques l'ayant rappelé à Bologne, il y mourut d'apoplexie en 1730. Sa patrie lui doit l'établissement d'une

académie des sciences & des arts, avantageusement connue dans l'Europe sous le nom d'*Institut*. Cette compagnie prit naissance en 1712, & s'ouvrit en 1714. Six professeurs y donnent des leçons réglées. Il y a un riche cabinet & une belle imprimerie. Se souvenant de ses malheurs, utilement pour les autres malheureux, il fit établir un tronc dans la chapelle de son Institut pour le rachat des Chrétiens, & principalement de ses compatriotes esclaves en Turquie. On a de lui : I. *Essai Physique de l'Histoire de la Mer*, traduit en françois par le Clerc, & publié à Amsterdam en 1725, in-fol., avec 40 planches. II. *Opus Danubiale*, en 6 vol. in-fol. C'est la description du Danube, depuis la montagne de Kalenberg, en Autriche, jusqu'au confluent de la riviere Jantra dans la Bulgarie. Ouvrage curieux & cher, mais qui renferme bien des hors-d'œuvres & des inutilités : on y a donné peut-être plus à l'ostentation, à la parade scientifique & typographique, qu'aux connoissances vraiment utiles & agréables. Il a été traduit en françois, & imprimé à La Haye, 1744, 6 vol. in-fol. III. *De potione Asiatica CAFÉ*, Vienne, 1685, in-12. IV. *De Fungorum generatione*, Rome, 1714, in-fol. V. *Etat des forces Ottomanes*, in-fol., 1732, en françois & en italien; curieux & intéressant. VI. *Traité du Bosphore*, in-4°; qu'il composa en italien, & qu'il dédia en 1681 à la reine Christine de Suede. Fontenelle a fait l'éloge de ce savant,

MARSILE ou MARSILLE ou MARCILE DE PADOUE, surnommé *Menandrin*, fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avoit étudié & professé en 1312 la théologie. On a de lui plusieurs ouvrages sur les droits du Sacerdoce & de l'Empire; mais en voulant défendre les empereurs contre les entreprises des papes, il tombe dans l'extrémité opposée, & écrit en homme passionné. Il est le premier qui, sans défavouer expressément la puissance ecclésiastique, entreprit de la ruiner, par un système qui l'enlevoit des mains des premiers pasteurs. Il enseigna dans son livre intitulé: *Defensor pacis* (car c'est toujours au nom de la paix que les ennemis de l'Eglise lui déclarent la guerre), qu'en tout genre de gouvernement, la souveraineté appartenoit à la nation; que le peuple chrétien avoit seul la juridiction ecclésiastique en propriété; que par conséquent il avoit seul le droit de faire des loix, de les modifier, de les interpréter, d'en dispenser, d'en punir l'infraction; d'instituer ses chefs pour exercer la souveraineté en son nom, de les juger & de les déposer, même le souverain pontife; que le peuple avoit confié la juridiction spirituelle au magistrat politique, s'il étoit fidele, que les pontifes la recevoient du magistrat; mais que si le magistrat étoit infidele, le peuple la conféroit immédiatement aux pontifes mêmes; que ceux-ci ne l'exerçoient jamais qu'avec subordination à l'égard du prince ou du peuple, & qu'ils n'avoient, par leur institution, que

que le pouvoir de l'ordre, avec une simple autorité de direction & de conseil, sans aucun droit de juridiction dans le gouvernement ecclésiastique, telle que seroit l'autorité d'un médecin ou d'un jurisconsulte sur les objets de leur profession. Ce monstrueux système étoit trop favorable aux hérétiques pour ne pas trouver des partisans. Le moyen le plus sûr d'accréditer l'erreur, est de détruire, s'il est possible, l'autorité qui la proscriit. Aussi tous les sectaires qui sont venus après Marsile, ont-ils adopté la même doctrine, non-seulement contre l'Eglise, mais encore contre le prince (voyez RICHER). Mais jamais cette erreur n'a fait plus de progrès que dans le 18^e. siècle, où des compilateurs & des brochuraires de toutes les nations ont entassé des volumes, pour faire de la hiérarchie un chaos politique & une véritable anarchie. Outre le *Defensor pacis*, on a de Marsile : I. *De translatione Imperii Romani*. II. Un *Traité De Jurisdictione Imperiali in causis matrimonialibus*, in-fol. Marsile se mêlant de tout, avoit exercé aussi la médecine.

MARSILE DE INGHEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un bourg dans le duché de Gueldre, fut chanoine & trésorier de S. André de Cologne, & fondateur du college d'Heidelberg. Il mourut dans cette ville en 1394, après avoir mené une vie extrêmement pénitente. On a de lui des *Commentaires sur le Maître des Sentences*, imprimés à Strasbourg en 1501, in-fol.

Tome VI.

MARSILE FICIN, voyez FICIN.

MARSIN, voy. MARCHIN.

MARSOLLIÈRE, (Jacques) né à Paris en 1647, d'une bonne famille de robe, prit l'habit de chanoine régulier de Ste. Genevieve. Il fut envoyé à Uzes pour rétablir le bon ordre dans le chapitre de cette ville, pour lors régulier. Marsollier s'y fixa, & en fut ensuite prévôt : dignité dont il se démit en faveur de l'abbé Poncet, depuis évêque d'Angers. On travailloit alors à séculariser la cathédrale d'Uzes; mais cette affaire n'ayant pas été terminée dans ce tems-là, Marsollier fut fait archidiacre. Il mourut dans cette ville en 1724, à 78 ans; après avoir publié plusieurs Histoires qu'on lit avec plaisir. Son style est en général assez vif & assez coulant. Quoiqu'il emploie quelquefois des expressions très-familieres & même basses, il est pourtant facile de sentir qu'il cherche l'ornement. Il y a un air trop oratoire dans la plupart de ses discours : extrêmement long dans ses récits, il ne les finit qu'à regret, & y mêle souvent des circonstances minutieuses. Ses digressions sont trop fréquentes & trop prolixes. Ses portraits ont une espece d'uniformité ennuyeuse, & plus de vérité que de finesse. Il a encore le défaut d'annoncer fréquemment ce qu'il doit dire dans la suite de son Histoire, & ces annonces interrompent la narration & enlèvent le plaisir de la surprise. On a de lui : I. *L'Histoire du cardinal Ximenès*, 1693, 2 vol. in 12, & réimprimée plusieurs fois depuis (voy.

FLÉCHIER). II. *Histoire de Henri VII*, roi d'Angleterre, réimprimée en 1727, en 2 vol. in-12. C'est, suivant quelques critiques, le chef-d'œuvre de l'auteur. III. *Histoire de l'Inquisition & de son origine*, in-12, 1693; reproduite depuis quelques années à Paris, avec des augmentations, en 2 vol. in 12 (voyez LIMBORCH). IV. *La Vie de S. François de Sales*, en 2 vol. in-12. Elle a été réimprimée plusieurs fois, & traduite en italien par l'abbé Salvini. V. *La Vie de madame de Chantal*, 2 vol. in-12. VI. *La Vie de dom Rancé, abbé & réformateur de la Trappe*, 1703, 2 vol. in-12. La vérité n'a pas toujours conduit sa plume, comme dom Gervaise le démontre dans un *Jugement critique*, &c., imprimé à Troyes en 1744, in-12 (voyez Armand-François GERVAISE). La conduite de l'abbé Marsollier est peinte d'une manière fort défavorable dans la préface de cet ouvrage. VII. *Entretiens sur plusieurs devoirs de la Vie civile*, in-12, 1715. Sa morale est verbeuse. VIII. *L'Histoire de Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon*, en 3 vol. in-12, peu estimée. IX. *Une Apologie d'Erasme*, in-12, qui a souffert des contradictions (voy. ERASME). X. *Histoire de l'origine des Dîmes & autres biens temporels de l'Eglise*, Paris, 1689, in-12. C'est le moins commun de tous les ouvrages de Marsollier, homme savant & laborieux, mais dont la manière de voir avoit quelque chose de paradoxal, & dont le jugement ne paroïssoit pas toujours dirigé par des princi-

pes bien fermement établis. On diroit quelquefois qu'il cherche plutôt à se distinguer qu'à dire le vrai. Dans son *Histoire de l'Inquisition* il n'a pas fait difficulté de copier le protestant & socinien Limborch, & dans son *Apologie d'Erasme*, il est de si bonne composition, qu'il auroit presque lui-même besoin d'apologie. On peut consulter sur cet écrivain, *Marsollier découvert & confondu dans ses contradictions*, 1708, in-12.

MARSI, voyez MARCY.

MARSY, (François-Marie de) né à Paris, entra de bonne heure chez les Jésuites, où il cultiva avec fruit les heureux talens qu'il avoit reçus de la nature. À peine avoit-il 20 ans, qu'il donna au public plusieurs Poèmes latins, qui furent applaudis des amateurs de la bonne latinité. Le plus estimé est celui qui parut en 1736, in-12, sous le titre *De Pictura*. Le jeune poète y chante ce bel art avec ces grâces, cette variété, cette harmonie si rares aujourd'hui. La sécheresse des préceptes est cachée sous les charmes de l'expression & des images. De Marsy ayant quitté les Jésuites, n'abandonna pas la carrière des lettres; mais s'il y acquit de la gloire par quelques ouvrages utiles, il se couvrit d'opprobre par son *Analyse de Bayle*, qu'il publia en 1754, en 4 vol. in-12, & qu'on a depuis réimprimée en Hollande avec une suite de 4 autres volumes. Cette compilation infame des ordures & des impiétés répandues dans les ouvrages du philosophe protestant, fut proscrire par le parlement de Paris, & l'auteur enfermé à la Bastille. En 1782, M.

du Bois de Launay a donné sous le même titre un ouvrage excellent, & une solide réfutation du premier; Paris, 2 vol. in-12 (voy. Jacques le FEBVRE). Dès que Marsy eut obtenu sa liberté, il continua l'*Histoire moderne, pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. Rollin*, dont il avoit déjà publié plusieurs volumes; c'est moins une histoire qu'une description géographique & historique. Il travailloit au 12e., lorsqu'une mort précipitée l'enleva en décembre 1763. L'ouvrage a été continué, & porté jusqu'à 30 vol. in-12. On a encore de lui: I. *L'Histoire de Marie Stuart*, 1742, en 3 vol. in-12. M. Fréron travailla avec lui à cet ouvrage, qui auroit été plus complet & d'un résultat plus tranchant, si les auteurs avoient eu les *Recherches* qui ont paru depuis, & quelques autres ouvrages où les calomnies de Buchanan répétées par Hume, Robertson, &c., sont péremptoirement réfutées (voyez MARIE STUART). II. *Mémoires de Melvill, traduits de l'Anglois*, 1745, 3 vol. in-12. Cette traduction paroît faite avec soin. III. *Dictionnaire abrégé de Peinture & d'Architecture*, 2 vol. in-12, assez bien fait. IV. *Le Rabelais moderne, ou les Œuvres de Rabelais mises à la portée de la plupart des lecteurs*, 1752, 8 vol. in-12. C'est la seule édition de Rabelais, qui mérite quelq'attention; mais il ne falloit pas tant de volumes pour des turlupinades. V. *Le Prince*, traduit de Fra-Paolo, 1751, in-12. VI. Un Poème latin sur la *Tragédie*.

MARSYAS, né en Phrygie, excelloit à jouer de la flûte;

il mit le premier en chant les Hymnes consacrées aux dieux. Etant arrivé à Nyssa avec Cybele, dont il étoit aimé, il osa disputer à Apollon le prix de l'harmonie. Mais en vain il déploya toutes les ressources de son art à emboucher son instrument. Apollon, ayant marié avec grace sa voix mélodieuse aux sons de sa lyre, enleva tous les suffrages, hormis celui de Midas (voy. ce mot). Le très-peu généreux vainqueur fit attacher son rival à un chêne, où il fut écorché vif. Il le changea ensuite en un fleuve de Phrygie, qui porte le nom de Marsyas. *Marsyas amnis*, dit Quinte-Curce, *fabulosus Græcorum carminibus inclytus*.

MARTEL, voy. CHARLES. MARTEL, (François) chirurgien de Henri IV, vers l'an 1590, est auteur de l'*Apologie pour les Chirurgiens, contre ceux qui publient qu'ils ne doivent se mêler de remettre des os rompus & démis*. Dans cet ouvrage il rapporte plusieurs guérisons qu'il avoit faites à la cour, sous les yeux des médecins & chirurgiens que le roi avoit nommés pour examiner son habileté. Il a encore écrit des *Paradoxes sur la pratique de Chirurgie*, où l'on trouve beaucoup de choses que les chirurgiens modernes ont introduites dans leur art, comme les pansemens à froid, l'abus des sutures, les bandages, &c. Ses *Œuvres* sont imprimées avec la *Chirurgie* de Philippe de Flassel, médecin à Paris, chez P. Trichar, in-12, 1635.

MARTEL, (Gabriel) Jésuite, né au Puy en Velay le 14 avril 1680, remplit avec

succès les différens emplois de sa compagnie jusqu'à sa mort, arrivée le 14 février 1756. Il est connu par un ouvrage intitulé: *Le Chrétien dirigé dans les exercices d'une retraite spirituelle*, 2 vol. in-12. Ce livre a été réimprimé en 1764 avec des augmentations considérables. On a encore de lui: *Exercice de la préparation à la mort*; 1725, in-12.

MARTELIÈRE, (Pierre de la) avocat au parlement de Paris, & ensuite conseiller-d'état, étoit fils du lieutenant-général au bailliage du Perche, & mourut en 1631. Il se distingua dans la cause de l'université de Paris contre les Jésuites qui sollicitoient leur rétablissement. Après ce que les Pasquier & les Arnauld avoient dit contre la société, il sembloit que la foudre devoit être épuisée; mais la Martelière montra qu'ils avoient été réservés. Il appelle les Jésuites *faux, ambitieux, politiques, vindicatifs, assassins des rois, corrompueurs de la morale; perturbateurs des états de Venise, d'Angleterre, de Suisse, de Hongrie, de Transylvanie, de Pologne, de l'univers entier*. Il les peint tous comme des Châtel & des Barrière, portant le flambeau de la discorde depuis 30 ans dans la France, & y allumant un feu qui ne devoit jamais s'éteindre. Son *Plaidoyer*, extrêmement applaudi au barreau, le fut encore à l'impression, lorsqu'il vit le jour en 1612, in-4°. On le mit à côté des *Philippiques* de Démosthènes, des *Catilinaires* de Cicéron; mais il n'est comparable en rien aux ouvrages de ces grands hommes; il

en remplace la véhémence par un emportement qui tient de la fureur. C'est un tas de toutes les figures de la rhétorique, rassemblées sans choix, avec tous les traits de l'histoire ancienne & moderne que sa mémoire put lui fournir. Jacques de Montholon fit voir dans un *Plaidoyer*, que tout ce que Martelière avoit avancé, n'étoit qu'un tissu de calomnies & de faits supposés, démentis par les témoignages les plus authentiques qu'il produisit. Le *Plaidoyer* de la Martelière fut supprimé à Rouen, à Amiens, en Guyenne, &c., & les libraires qui se chargeoient de le répandre, punis sévèrement.

MARTELLI, (Louis) poète Italien, né à Florence vers 1500, mort à Salerne, dans le royaume de Naples, en 1527, âgé de 28 ans, fit des vers sérieux & bouffons. Les premiers furent imprimés à Florence, 1548, in-8°. Les autres se trouvent dans le 2e. tom. des *Poésies à la Berniesque*. Cet auteur fut compté parmi les princes du théâtre italien. Sa tragédie de *Tullia* est fameuse parmi ses compatriotes. On la trouve dans le Recueil de ses vers de l'édition de Florence. — Vincent MARTELLI, son frere, se fit aussi connoître par le talent de la versification. En 1607, on publia à Florence, in-8°, le recueil de ses *Lettres* & de ses *Poésies* italiennes.

MARTELLI, (Hugolin) de Florence, fut amené en France par la reine Catherine de Médicis, & nommé en 1572 évêque de Glandèves. On a de lui: I. *De anni integrâ in integrum restitutione*, Florence, 1578.

II. *Sacrorum temporum assertio*.
 III. *La Chiave del Calendario Gregoriano*.

MARTELLI, (Pierre-Jacques) secrétaire du sénat de Bologne & professeur en belles-lettres dans l'université de cette ville au 17^e. siècle, a écrit en vers & en prose avec un grand succès. Ses *Vers* & *Prose* ont été recueillis en 7 vol. in-8^o, & imprimés à Rome en 1729. Ce recueil renferme diverses *Tragédies* & quelques *Romans*.

MARTENNE, (Edmond) Bénédictin de St. Maur, né en 1654, à St-Jean-de-Lozne, au diocèse de Langres, se signala dans sa congrégation par des vertus & par des recherches. L'étendue de ses connoissances n'ôta rien à la simplicité de ses mœurs, & son amour pour l'étude ne ralentit point son assiduité aux offices & aux autres exercices claustraux. Une attaque subite d'apoplexie l'enleva à la république des lettres en 1739, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. Un *Commentaire* latin sur la *Regle de S. Benoît*, Paris, 1690, in-4^o. C'est une compilation, mais elle est bien faite; & c'est en partie dans ce livre que D. Calmet a puisé le sien sur la même matière. II. Un traité : *De antiquis Monachorum ritibus*, Lyon, 1690, 2 vol. in-4^o; & 1738, in-fol. III. Un autre *Traité sur les anciens Rits Ecclésiastiques, touchant les Sacremens*, en latin, Rheims, 1700 & 1701, 3 vol. in-4^o. Il y a un tom. 4^e, publié en 1706. IV. Un *Traité latin sur la discipline de l'Eglise dans la célébration des Offices Divins*, in-4^o. V. Un *Recueil*

d'écrivains & des monumens ecclésiastiques, qui peut servir de continuation au *Spicilege* de D. d'Achery. Il parut en 1717 sous ce titre : *Thesaurus novus Anecdotorum*, 5 vol. in-fol. VI. *Voyage Littéraire*, publié avec D. Durand, Paris, 1717 & 1724, en 2 vol. in-4^o. VII. *Veterum Scriptorum.... amplissima Collectio*, Paris, 9 vol. in-fol., &c. Tous ces ouvrages sont des trésors d'érudition. L'auteur y ramasse avec beaucoup de soin tout ce que des recherches laborieuses & une lecture immense ont pu lui procurer; mais il se borne à recueillir, & il ne se pique pas d'orner ce qu'il écrit. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires* pour servir à l'Histoire de sa congrégation. Le P. Labat, dans son *Voyage d'Italie & d'Espagne*, tome 5, p. 297, fait contre lui une sortie qui contient des reproches fondés, mais qui à la fin devient si véhémement, qu'elle est presque comique.

MARTHE, sœur de Lazare & de Marie, étoit une fille de qualité, qui demouroit avec son frere & sa sœur à Béthanie, près de Jérusalem. Le Sauveur honora plusieurs fois de sa présence la maison de cette vertueuse famille. Un jour que Marthe étoit fort occupée à le bien recevoir, & se plaignoit de ce que sa sœur étoit assise aux pieds de N. S. pour l'écouter, au-lieu de la seconder dans son travail, le Sauveur lui répondit : « Marthe, Marthe, » vous vous empressez & vous » vous troublez par le soin de » beaucoup de choses : une » seule chose cependant est » nécessaire ». Après la mort

de Lazare, son frere, elle alla au-devant de J. C., & lui dit : *Seigneur, si vous aviez été ici, mon frere ne seroit pas mort* ; Jesus lui répondit : *Votre frere ressuscitera*. Marthe témoigna depuis, qu'elle le reconnoissoit pour le *Christ & le Fils du Dieu vivant*. Elle le servit à table quelque tems après à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, & depuis ce tems il n'est plus parlé d'elle dans l'Evangile. Voyez LAZARE & MAGDELENE.

MARTHE, (Scévole de Ste.) voyez SAINTE-MARTHE.

MARTIA, voy. COMMODE.

MARTIAL, (Marc-Valere) de Bilbilis, aujourd'hui Calatajud (qui n'a cependant pas exactement le site de l'ancienne *Bilbilis*), dans le royaume d'Aragon en Espagne, vint à Rome à l'âge de 20 ans, & y eut tout le succès qu'un esprit satyrique peut avoir dans une grande ville livrée à l'oisiveté & à la malignité. Il y demeura 35 ans sous le regne de Galba & des empereurs suivans, qui lui donnerent des marques d'amitié & d'estime. Domitien le créa tribun ; Martial fit un dieu de cet empereur pendant sa vie, & le traita comme un monstre après sa mort. Trajan, ne lui ayant pas témoigné les mêmes bontés, il se retira dans son pays, où il mourut vers l'an 100. Ce poëte est principalement connu par ses *Epigrammes*, dont il a dit lui-même avec raison : *Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura*. Par un faux goût, suite de la décadence des belles-lettres, il chercha dans le contraste des mots de quoi faire une pointe,

Cette chute, à laquelle on ne s'attend pas, & qui présente un sens double à l'esprit, fait souvent toute la finesse de ses saillies. Quelques anciens l'ont appelé un *Sophisme agréable*, & nos gens de goût modernes lui ont donné le nom de *Calembour*. On trouve quelques-unes de ses *Epigrammes*, mais en plus petit nombre, pleines de graces & d'esprit, & assaisonnées d'un sel véritablement attique. L'auteur n'y respecte pas toujours la pudeur. Les meilleures éditions des XIV livres d'*Epigrammes* de Martial, sont celle de Venise par Vendelin de Spire, 1470, in-fol. ; celle *cum notis Variorum*, Leyde, 1670, in-8° ; celle *ad usum Delphini*, 1680, in-4° ; celle d'Amsterdam, 1701, in-8°. L'abbé le Mascrier en donna une fort jolie, Paris, 1754, in-12, 2 vol., avec plusieurs corrections. L'abbé de Marolles a traduit ses *Epigrammes* en 2 vol. in-8° ; & comme il a rendu cet auteur fort platement, Ménage appelloit cette version, des *Epigrammes contre Martial* ; mais il étoit difficile de les traduire d'une manière qui fût pour lui.

MARTIAL, (S.) évêque & apôtre de Limoges sous l'empire de Dece, est plus connu par la tradition que par les anciens historiens. On lui attribue deux *Epîtres* qui ne sont pas de lui.

MARTIAL D'AUVERGNE, (c'étoit son nom de famille) fut procureur au parlement & notaire au Châtelet de Paris, sa patrie. Il mourut en 1508, regardé comme un des hommes les plus aimables & un des el-

prits les plus faciles de son siècle. Ses ouvrages sont: I. *Les Arrêts d'Amour*; les poètes Provençaux lui en avoient fourni le modèle. Ce sont des pièces badines, assez ingénieuses, & dont le principal mérite est une grande naïveté. Benoît de Court, savant jurisconsulte, a commenté fort sérieusement ces badinages. Il étale une très-grande érudition dans son Commentaire, où il développe fort bien plusieurs questions du droit civil que l'on ne seroit pas tenté d'y aller chercher. Ce Commentaire avec les *Arrêts* fut imprimé chez Griphe, à Lyon, in-4°, 1533; in-8°, à Rouen, 1587; & en Hollande, 1731, in-12. Ces *Arrêts*, au nombre de 53, sont écrits en prose, au commencement près qui est en vers, ainsi que la fin. II. Un Poème historique de Charles VII, en 6 ou 7000 vers de différentes mesures, sous le titre de *Vigiles de la mort du roi*, &c., Paris, 1493, in-fol. L'auteur lui a donné fort mal-à-propos, & par une idée très-peu ingénieuse, la forme de l'office de l'Eglise, que l'on nomme *Vigiles*. Au lieu de Psaumes, ce sont des récits historiques, dans lesquels le poète raconte les malheurs & les glorieux exploits de son héros. Les *Leçons* sont des plaintes sur la mort du roi. Le cœur du poète parle dans tous ses récits avec beaucoup de naïveté. Il feroit sur sa route des portraits fideles, mais grossiers; des peintures énergiques, mais basses, de tous les états qu'il passe en revue; des maximes solides, qui respirent l'amour de la vertu & la haine du vice. Il y a de l'in-

vention & du jugement dans le Poème, mais peu d'exactitude dans la versification. III. *L'Amant rendu Cordelier de l'Observance d'Amour*, poème de 234 strophes, in-16. C'est un tableau des extravagances où jette la passion de l'amour. La scène se passe dans un couvent de Cordeliers, où l'auteur est transporté en songe. IV. *Dévoties Louanges à la Vierge Marie*, in-8°; poème historique de la vie de la Ste. Vierge, rempli des fables pieuses que le peuple adoptoit alors, & qui n'est qu'une légende mal versifiée. Les *Poésies* de Martial d'Avrergne ont été réimprimées à Paris, en 2 vol. in-8°, 1724.

MARTIANAY, (Jean) né à St-Sever-Cap, au diocèse d'Aires en Gascogne, en 1647, entra dans la congrégation de S. Maur. Il s'y distingua par son application à l'étude du grec & de l'hébreu; il s'attacha sur-tout à la critique de l'Ecriture-Sainte, & ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée à St-Germain-des-Prés en 1717, à 70 ans. On a de lui: I. Une nouvelle édition de *S. Jérôme*, avec le P. Pouget, en 5 vol. in-fol., dont le premier parut en 1693, & le dernier en 1706. Cette édition offre des prolégomènes savans; mais elle n'est ni aussi méthodique, ni aussi bien exécutée que celles de plusieurs autres Pères, données par quelques-uns de ses confrères. Elle eut divers censeurs parmi les Protestans & parmi les Catholiques. Simon & le Clerc la critiquèrent avec vivacité & quelquefois avec justesse. On lui reprocha principalement de n'avoir par orné son texte de notes

grammaticales & théologiques, & d'avoir distribué dans un ordre embarrassant les *Lettres* de S. Jérôme, qu'il mêla tantôt avec ses Commentaires, tantôt avec ses ouvrages polémiques. Le style de ses Préfaces, de ses Prolégomenes & de ses Notes n'est pas assez naturel. Malgré ces défauts l'édition de ce saint Pere par Martianay est la meilleure que nous ayons. II. *La Vie de S. Jérôme*, 1706, in-4°. L'auteur l'a tirée des propres écrits du Saint : aussi est-elle un tableau fidele. III. *Deux Ecrits en françois*, 1689 & 1693, 2 vol. in-12, dans lesquels il défend, contre le P. Pezron, Bernardin, l'autorité & la chronologie du texte hébreu de la Bible. Ils sont savans, mais mal écrits & pleins d'aigreur. IV. *Vie de Magdelene du S. Sacrement*, Carmélite, 1711, in-12. V. Il a encore donné le *Nouveau-Testament* en françois avec des *Scholies*, les trois *Psaumes de S. Jérôme*, & une ancienne *Version* de l'*Evangile* selon S. Matthieu, qui n'avoit pas vu le jour ; elle parut l'an 1695. VI. Un *Commentaire* manuscrit sur l'*Ecriture-Sainte*, où il se proposoit d'y expliquer le texte sacré par lui-même ; mais il n'eut pas le tems d'achever cet ouvrage utile. Le dernier ouvrage qu'il fit imprimer est une *Apologie* de la *Bulle Unigenitus*.

MARTIGNAC, (Etienne Algai, sieur de) a donné en françois diverses Traductions en prose de quelques poëtes latins. Elles sont meilleures que celles qu'on avoit publiées avant lui sur les mêmes auteurs ; mais elles sont fort au-dessous de

celles qui ont vu le jour après lui. Il traduit : I. Les trois *Comédies* de TERENCE. II. *Horace*. III. *Perse & Juvenal*. IV. *Virgile*. V. *Ovide* tout entier, en 9 vol. in-12. Ces versions sont en général fideles, exactes & claires ; mais elles manquent d'élégance & de correction. On a aussi de lui une *Traduction* de l'*Imitation* de J. C. Il avoit commencé celle de la *Bible*. Son dernier ouvrage fut la *Vie des Archevêques & derniers Evêques de Paris, du 17e. siecle*, in-4°. Ce laborieux écrivain mourut en 1698, âgé de 70 ans. Martignac avoit été l'un des confidens de Jean-Baptiste Gaston, duc d'Orléans, & ce fut lui qui rédigea les *Mémoires*, in-12, de ce prince, qui s'étendent depuis 1608, jusqu'à la fin de janvier, 1636.

MARTIN, (S.) né vers 316 à Sabarie, dans la Pannonie (aujourd'hui Szombathely, dans le comté d'Eisenstadt, siege épiscopal), d'un tribun militaire, fut forcé de porter les armes, quoiqu'il eût beaucoup de goût pour la solitude. Il donna l'exemple de toutes les vertus, dans une profession qui est ordinairement l'asyle des vices. Il coupa son habit en deux, pour couvrir un pauvre qu'il rencontra à la porte d'Amiens. On prétend que J. C. se montra à lui la nuit suivante, revêtu de cette moitié d'habit. Martin étoit alors catéchumene ; il reçut bientôt après le baptême, & renonça à la milice séculière, pour entrer dans la milice ecclésiastique. Après avoir passé plusieurs années dans la retraite, S. Hilaire, évêque de Poitiers, lui con-

féra l'ordre d'exorciste. De retour en Pannonie, il convertit sa mere, & s'opposa avec zele aux Ariens, qui dominoient dans l'Illyrie. Fouetté publiquement pour avoir rendu témoignage à la divinité de J. C., il montra au milieu de ce supplice la constance des premiers martyrs. Cet illustre confesseur de la foi, ayant appris que S. Hilaire étoit revenu de son exil, alla s'établir près de Poitiers. Il y rassembla un nombre de Religieux, qui se mirent sous sa conduite. Ses vertus éclatant de plus en plus, on l'arracha à sa solitude en 374. Il fut ordonné évêque de Tours, avec l'applaudissement général du clergé & du peuple. Sa nouvelle dignité ne changea point sa maniere de vivre. Au zele & à la charité d'un évêque, il joignit l'humilité & la pauvreté d'un anachorete. Pour vivre moins avec le monde, il bâtit auprès de la ville, entre la Loire & une roche escarpée, le célèbre monastere de Marmoutier, qui subsiste encore, & que l'on croit être la plus ancienne abbaye de France. S. Martin y rassembla 80 moines, qui retraçoient dans leur vie celle des solitaires de la Thébaïde. Après avoir converti tout son diocèse, il fut l'apôtre de toutes les Gaules; il dissipa l'incrédulité des Gentils, détruisit les temples des idoles, & confirma ses prédications par des miracles sans nombre; les éléments lui obéissoient au nom du Dieu de la nature. L'empereur Valentinien, étant venu dans les Gaules, le reçut avec honneur. Le tyran Maxime qui, après

s'être révolté contre l'empereur Gratien, s'étoit emparé des Gaules, de l'Angleterre & de l'Espagne, l'accueillit d'une maniere non moins distinguée. Le saint évêque se rendit auprès de lui à Treves vers l'an 383, pour en obtenir quelques graces. Maxime le fit manger à sa table, avec les plus illustres personnes de sa cour, & le fit asseoir à sa droite. Quand on donna à boire, l'officier présenta la coupe à Maxime, qui la fit donner à Martin pour la recevoir ensuite de sa main; mais l'illustre prélat la donna au prêtre qui l'avoit accompagné à la cour. Cette sainte hardiesse loin de déplaire à l'empereur, obtint son suffrage & celui des courtisans. Martin, ennemi des hérétiques, mais ami des hommes, profita de son crédit auprès de ce prince, pour empêcher qu'on ne condannât à mort les Priscillianistes, poursuivis par Ithace & Idace, évêques d'Espagne. L'évêque de Tours ne voulut pas d'abord communiquer avec des hommes qui avoient poussé le zele trop loin (car s'ils avoient mérité la mort, ce n'étoit pas à des évêques à la solliciter); mais il le fit ensuite pour sauver la vie à des sectaires, qu'il espéroit pouvoir être gagnés à la vérité, & pour empêcher que dans leur punition des innocens fussent enveloppés (ce qui, selon la remarque de Sulpice Sévere, seroit infailliblement arrivé). Il ne tarda pas à se repentir de cette complaisance, comme d'une foiblesse indigne de l'épiscopat, & ce fut l'époque (dit le même

auteur) d'une espece d'affoiblissement du don des miracles qui l'avoient illustré jusqu'alors. Il paroît néanmoins qu'il avoit pris le bon parti, n'y ayant encore aucune loi qui défendit de communiquer avec ces évêques, qui n'étoient ni hérétiques, ni excommuniés; mais peut-être avoit-il agi avec un peu d'incertitude & de pusillanimité, sans cette conscience éclairée & assurée, qui exclut la perplexité & prévient les remords. Retournant à Tours, il s'enfonça, à 8 lieues de Treves, dans la sombre forêt du Grunewald, à une demi-lieue d'Andethanna (aujourd'hui Antwen) & y pleura sa foiblesse; là un Ange lui apparut & le consola. Rendu à son diocèse, il s'y prépara à aller jouir de la récompense de ses travaux. Il mourut à Candes le 11 novembre de l'an 400. On a conservé sous son nom une *Profession de Foi*, touchant le mystère de la Ste. Trinité. S. Martin est le premier des saints confesseurs, auxquels l'Eglise Latine a rendu un culte public. L'église où repose son corps, a toujours été considérée comme l'asyle le plus sûr de la France, que les rois les plus violens & les moins religieux n'osoient violer. Son tombeau a été illustré par une multitude de miracles avérés, les peuples y recouroient dans toutes les calamités avec une extrême confiance (voy. CLOVIS & FRANÇOIS I). Sulpice Sévere, son disciple, a écrit sa *Vie*: on ne peut conseiller une meilleure lecture aux prêtres & aux évêques. On y trouve la pureté & l'élégance

du siècle d'Auguste, réunies à la fidélité de l'histoire & à l'édification des vertus chrétiennes (voyez Sulpice Sévere). Paulin de Périgueux, & Fortunat de Poitiers, ont donné en vers, d'après Sulpice Sévere, la *Vie* de S. Martin; mais ils ont défiguré, par une poésie un peu agreste, la belle prose de l'auteur qu'ils copioient. Nicolas Gervaise a aussi donné une *Vie* de ce Saint, pleine de recherches, Tours, 1699, in-4°. La tradition d'Amiens est que S. Martin exerça l'acte de charité qui l'a rendu si célèbre, proche d'une ancienne porte de la ville, dont on voit des restes auprès des Célestins. On y a inscrit ces deux vers, plus propres à faire honneur au Saint qu'au poète:

*Ille Martinus eques mantellum dimidiavit,
Ut faceremus idem, nobis exemplificavit.*

MARTIN de Dume, (S.) originaire de la Pannonie, alla visiter les Lieux-Saints, & débarqua ensuite en Galice, où les Sueves, infectés de l'Arianisme, avoient établi leur domination; il y instruisit dans la foi le roi Théodomir, & ramena les peuples de ces contrées à l'unité catholique. Il y fonda plusieurs monastères, dont le principal fut celui de Dume, près de la ville de Brague, autrefois dans la Galice, aujourd'hui en Portugal. On érigea Dume en évêché par respect pour le mérite de Martin, qu'on éleva sur ce nouveau siège en 567. Les rois des Sueves voulurent qu'il fût l'évêque de la cour; ce qui l'a fait appeller *Evêque de la famille royale*.

Il monta ensuite sur le siege de Brague, & mourut le 20 mars 580. Nous avons de lui : I. Une *Collection de 84 Canons*, divisée en deux parties ; l'une pour les devoirs des clercs, l'autre pour ceux des laïques ; elle se trouve dans le *Recueil des Conciles* & dans le 1^{er}. tome de la *Bibliothèque Canonique de Justel*. II. *Formule d'une vie honnête, ou Traité des IV Vertus Cardinales*. Ce Traité est adressé à Myron, roi de Galice, qui avoit prié le Saint de lui donner une règle de conduite ; on le voit dans le *Spicilege de D. d'Achery*, tom. 10, pag. 626, & dans la *Bibliothèque des Peres*, où il est suivi d'un livre du même Saint, intitulé : *Des Mœurs*. III. Il a traduit du grec en latin un *Recueil de Sentences des Solitaires d'Egypte*, qu'on trouve dans l'*Appendice des Vies des Peres* par Rosweide, Anvers, 1628. Voyez sur les écrits de ce Saint le savant cardinal d'Aguirre, *Notit. Conc. Hispan.* pag. 92.

MARTIN, (S.) de Todi, dans le duché de Spolète, pape après Théodore, en 649, mérita la chaire pontificale par ses vertus & ses lumieres. Il tint d'abord après son élévation, un nombreux concile à Rome, dans lequel il condamna l'hérésie des Monothélites, avec l'*Ethèse* d'Heraclius & le *Type* de Constant. Ce fut la cause de sa disgrâce auprès de ce dernier prince. Après qu'on eut vainement tenté de l'assassiner, on l'enleva scandaleusement du milieu de Rome pour le conduire dans l'isle de Naxos, où il fut retenu prisonnier pendant un an ; Constant le fit ensuite transporter à Constan-

tinople, où il essuya la prison, les fers, la calomnie & toutes sortes d'outrages. Enfin, il fut relégué dans la Chersonese-Taurique, aujourd'hui la Crimée, où ce saint pape mourut de misere & de souffrances, le 16 septembre 655, après plus de 2 ans de captivité & 6 de pontificat. On a de lui XVIII *Epîtres* dans la *Bibliothèque des Peres*, & dans l'édition des *Conciles de Labbe*.

MARTIN II ou MARIN I, archevêque de l'Eglise Romaine, trois fois légat à Constantinople pour l'affaire de Photius, occupa le Saint-Siege après le pape Jean VIII, en 882. Il condamna Photius, rétablit Formose dans son siege de Porto, & mourut en 884, avec la réputation d'un homme pieux & éclairé.

MARTIN III ou MARIN II, Romain de naissance, successeur du pape Etienne VIII en 942, mourut en 946, après avoir signalé son zele & sa piété dans la réparation des églises & le soulagement des pauvres.

MARTIN IV, appelé *Simon de Brion*, & non de *Brie*, né au château de Montpencien, dans la Touraine, d'une famille illustre, fut successivement garde-des-sceaux du roi S. Louis, cardinal & enfin pape après la mort de Nicolas III en 1281. Il avoit été chanoine & trésorier de l'église de S. Martin de Tours : ce qui l'engagea à prendre le nom de *Martin*, en l'honneur de ce Saint. Il résista à son éléction jusqu'à faire déchirer son manteau, quand on voulut le revêtir de celui de pape. Ce pontife, né avec un amour vif pour la vérité

dication de Grégoire XII, & la déposition de l'antipape Benoît XIII, pendant la tenue du concile de Constance. Jamais pontife ne fut inauguré plus solennellement: il marcha à l'église monté sur un cheval blanc, dont l'empereur & l'électeur Palatin à pied tenoient les rênes. Une foule de princes & un concile entier formoient la marche. On le couronna de la triple couronne, que les papes portoient depuis environ deux siècles, après l'avoir ordonné prêtre & évêque. Son premier soin fut de donner une Bulle contre les Hussites de Bohême, dont les ravages s'étendoient tous les jours. Le premier article de cette Bulle est remarquable, en ce que le pape y veut que "celui qui sera suspect d'hérésie, jure qu'il reçoit les conciles généraux, & en particulier celui de Constance, représentant l'Eglise Universelle; & qu'il reconnoisse que tout ce que ce dernier concile a approuvé & condamné, doit être approuvé & condamné par tous les fideles". Il paroît suivre naturellement delà, que Martin V approuve la supériorité du concile sur les papes, qui fut décidée dans les 4e. & 5e. sessions; mais d'autres prétendent que Martin ne parloit que des décrets doctrinaux contre les sectaires; & s'appuient sur un acte authentique, pour servir de monument à la postérité, par lequel ce pape déclara solennellement dans la dernière session, "qu'il vouloit tenir & observer inviolablement tout ce qui avoit été décerné, conclu

& déterminé conciliairement dans les matieres de foi par le concile de Constance; qu'il approuvoit & ratifioit tout ce qui avoit été fait ainsi conciliairement dans les matieres de foi, mais non ce qui avoit été fait autrement & d'une autre maniere". Ils ajoutent que les décrets des 4e. & 5e. sessions ne regardent que les tems de schisme, & les papes dont la légitimité est contestée, comme elle l'étoit alors. Martin présida aux dernières sessions du concile au commencement de 1418. La joie de l'arrivée du pape à Rome fut si grande, qu'on en marqua le jour dans les fastes de la ville, pour en conserver éternellement la mémoire. Le schisme n'étoit pas encore bien éteint. L'antipape Benoît XIII vivoit encore, & après sa mort, arrivée en 1424, les deux seuls cardinaux de sa faction élurent un chanoine Espagnol, Gilles de Mugnos, qui prit le nom de Clément VIII. Ce prétendu pape se démit quelque tems après, en 1429; & pour le dédommager de cette ombre de pontificat qu'il perdoit, le pape lui donna l'évêché de Majorque. C'est ainsi que Martin termina heureusement le schisme funeste, qui avoit fait tant de plaies à l'Eglise pendant un demi-siècle. Le pape, toujours pressé par les princes de réformer l'Eglise, avoit convoqué un concile à Pavie, transféré ensuite à Sienne, & enfin dissous sans avoir rien statué. Martin crut devoir appaiser les murmures des gens de bien; il indiqua un concile à Bâle, qui ne devoit

& la justice, signala son regne
 par plusieurs anathèmes. Après
 avoir excommunié l'empereur
 Michel Paléologue, comme
 fauteur de l'ancien schisme &
 de l'hérésie des Grecs, il lança
 ses foudres sur Pierre III, roi
 d'Aragon, usurpateur de la Si-
 cile, après le massacre des Vê-
 pres Siciliennes, dont ce prince
 avoit été le promoteur. Le
 pontife alla plus loin, & l'on
 peut dire trop loin, il le priva
 non-seulement de la Sicile, mais
 encore de l'Aragon qu'il donna
 à Philippe le Hardi, roi de
 France, pour un de ses fils,
 qui ne tarda point d'aller avec
 une armée faire valoir cette
 donation. Si l'on doit être sur-
 pris que les papes donnassent
 des royaumes qui ne leur ap-
 partenoient pas, faut-il l'être
 moins en voyant des princes
 accepter de pareils présens ?
 N'étoit-ce pas convenir que
 les papes avoient le droit de
 disposer des couronnes & de
 déposer les monarques à leur
 gré ? Rien ne prouve mieux que
 cette jurisprudence étoit alors
 généralement reçue ; que les
 rois même ne la contestoient
 pas, & que l'on a tort aujour-
 d'hui d'en accuser uniquement
 les papes (voy. GRÉGOIRE VII).
 » La conduite des autres cours,
 » dit le comte d'Albon (*Dis-*
 » *cours sur l'histoire, le gouver-*
 » *nement, &c., de plusieurs nations*
 » *de l'Europe*), « est non moins
 » repréhensible & bien plus
 » inconcevable. Dans ces tems
 » de vertige, dès que le pape
 » avoit prononcé contre un
 » prince la sentence d'excom-
 » munication, les autres po-
 » tentats se hâtoient d'entrer
 » avec toutes leurs forces dans

» les états de cet infortuné,
 » non pour les lui conserver,
 » mais pour les envahir & s'en-
 » richir inhumainement de ses
 » dépouilles. Pouvoit-on mieux
 » s'y prendre pour accrédi-
 » ter l'erreur ? & les usurpateurs
 » avoient-ils à se plaindre, si
 » l'exemple, qu'ils ne rougis-
 » soient pas de donner, leur
 » devenoit jamais funeste ? Au
 » second concile de Lyon, l'am-
 » bassadeur d'Angleterre fut le
 » seul qui osa prononcer quel-
 » ques paroles pour soutenir
 » les droits de l'empereur; tous
 » les ministres des autres cours
 » gardèrent un profond silence.
 » Ce consentement tacite, dont
 » on affecte aujourd'hui de ne
 » point parler, étonne bien
 » plus que ce qu'on fit dans
 » l'assemblée contre Frédéric.
 » D'ailleurs, les souverains
 » pontifes eussent-ils les pre-
 » miers donné cours à cette
 » fausse opinion, ils n'en abu-
 » serent pas pour soumettre
 » à leur empire de nouvelles
 » contrées; ils ne tirèrent de
 » leur politique aucun avan-
 » tage: pourquoi leur en faire
 » un crime, tandis qu'on ne
 » dit rien de ceux qui furent
 » plus d'une fois la mettre à
 » profit ? L'expédition de
 » Philippe fut malheureuse; il
 » mourut en 1285, d'une conta-
 » gion qui s'étoit mise dans son
 » armée. Le pape mourut la même
 » année à Pérouse, après avoir
 » tenu le siège 4 ans & 5 jours
 » depuis sa consécration.

MARTIN V, Romain,
 nommé auparavant *Othon Co-*
lonne, de l'ancienne & illustre
 maison de ce nom, cardinal-
 diacre, fut intronisé sur la chaire
 pontificale en 1417, après l'ab-

dication de Grégoire XII, & la déposition de l'antipape Benoît XIII, pendant la tenue du concile de Constance. Jamais pontife ne fut inauguré plus solennellement: il marcha à l'église monté sur un cheval blanc, dont l'empereur & l'électeur Palatin à pied tenoient les rênes. Une foule de princes & un concile entier formoient la marche. On le couronna de la triple couronne, que les papes portoient depuis environ deux siècles, après l'avoir ordonné prêtre & évêque. Son premier soin fut de donner une Bulle contre les Hussites de Bohême, dont les ravages s'étendoient tous les jours. Le premier article de cette Bulle est remarquable, en ce que le pape y veut que "celui qui sera suspect d'hérésie, jure qu'il reçoit les conciles généraux, & en particulier celui de Constance, représentant l'Eglise Universelle; & qu'il reconnoisse que tout ce que ce dernier concile a approuvé & condamné, doit être approuvé & condamné par tous les fideles". Il paroît suivre naturellement delà, que Martin V approuve la supériorité du concile sur les papes, qui fut décidée dans les 4^e. & 5^e. sessions; mais d'autres prétendent que Martin ne parloit que des décrets doctrinaux contre les sectaires; & s'appuient sur un acte authentique, pour servir de monument à la postérité, par lequel ce pape déclara solennellement dans la dernière session, "qu'il vouloit tenir & observer inviolablement tout ce qui avoit été décerné, conclu

& déterminé conciliairement dans les matieres de foi par le concile de Constance; qu'il approuvoit & ratifioit tout ce qui avoit été fait ainsi conciliairement dans les matieres de foi, mais non ce qui avoit été fait autrement & d'une autre maniere". Ils ajoutent que les décrets des 4^e. & 5^e. sessions ne regardent que les tems de schisme, & les papes dont la légitimité est contestée, comme elle l'étoit alors. Martin présida aux dernières sessions du concile au commencement de 1418. La joie de l'arrivée du pape à Rome fut si grande, qu'on en marqua le jour dans les fastes de la ville, pour en conserver éternellement la mémoire. Le schisme n'étoit pas encore bien éteint. L'antipape Benoît XIII vivoit encore, & après sa mort, arrivée en 1424, les deux seuls cardinaux de sa faction élurent un chanoine Espagnol, Gilles de Mugnos, qui prit le nom de Clément VIII. Ce prétendu pape se démit quelque tems après, en 1429; & pour le dédommager de cette ombre de pontificat qu'il perdoit, le pape lui donna l'évêché de Majorque. C'est ainsi que Martin termina heureusement le schisme funeste, qui avoit fait tant de plaies à l'Eglise pendant un demi-siècle. Le pape, toujours pressé par les princes de réformer l'Eglise, avoit convoqué un concile à Pavie, transféré ensuite à Sienne, & enfin dissous sans avoir rien statué. Martin crut devoir appaiser les murmures des gens de bien; il indiqua un concile à Bâle, qui ne devoit

être tenu que 7 ans après. Il mourut d'apoplexie dans cet intervalle en 1431, à 63 ans. Ce pape avoit les qualités d'un prince, & les vertus d'un évêque. L'Eglise lui fut redevable de son union, l'Italie de son repos, & Rome de son rétablissement. Les censeurs déterminés à chicaner tous les papes, l'accusent d'avoir aimé à théosauriser; mais le témoignage que S. Antonin lui rend sur cet article, joint à l'usage qu'il a fait de ces trésors, le justifie surabondamment. On a de lui quelques ouvrages.

MARTIN LE POLONOIS ou DE POLOGNE, *Martinus Polonus*, né à Troppau en Silésie, de la famille noble de Strepori, Dominicain, fut pénitencier, & chapelain des papes Clément IV, Grégoire X, Innocent V, Jean XXI & Nicolas III, qui le nomma en 1278 à l'archevêché de Gnesne. Il mourut la même année à Bologne, lorsqu'il alloit en prendre possession. On a de lui des *Sermons*, 1484, in-4°, & une *Chronique* des papes. Cette Chronique parut imprimée pour la 1re. fois par les soins de Jean Herold à la suite de celle de *Marianus Scotus*, Bâle, 1559. Elle finit dans cette édition à l'élection de Nicolas III. Dans le corps de l'ouvrage est le fameux passage de la papesse Jeanne. Il se trouve aussi dans l'édition de *Suffridus Petri*, Anvers, 1574, qui dit y avoir inséré des additions qui font un tiers de la Chronique, ajoutant qu'il a rempli les lacunes, &c. On estime beaucoup plus celle de Jean-Fabrice Cæsar, Prémontré, Cologne, 1616, in-fol.

& qui a été suivie dans celle de Strasbourg, 1685, in-fol. Dans ces dernières, la Chronique finit à Clément IV, & l'on n'y trouve point ce fameux passage dont la supposition a été démontrée par Blondel, ministre protestant, dans un traité particulier, & par Bayle (*Dict. crit. art. Polonus & Papesse*), par les Peres Echard & Quetif, &c. (*Scriptores Ord. Præd. p. 365 & seqq.*). Voyez BENOÏT III. On en a une traduction françoise, 1503, in-fol. Cet historien manquoit de critique & de philosophie; mais son ouvrage ne laisse pas d'être utile. Il est connu sous le nom de *Chronique Martinienne*. Elle n'est pas commune. On y trouve des particularités curieuses, qu'on chercheroit vainement ailleurs.

MARTIN, (Raimond) Dominicain, l'un des plus savans hommes de son siècle dans les langues hébraïque & arabe, étoit de Subirat en Catalogne. Il fut employé l'an 1264 par Jacques I, roi d'Aragon, pour examiner le *Talmud*, & envoyé à Tunis vers 1268 pour travailler à la conversion des Maures. Ce pieux & savant Religieux mourut vers 1286. On a de lui un excellent Traité contre les Juifs, fruit de son zèle & de son érudition. Il parut en 1651 à Paris, avec de savantes remarques de Joseph de Voisin, & à Leipzig en 1687, sous le titre de *Pugio fidei Christianæ*. L'édition de Leipzig est enrichie d'une savante introduction par Carpzovius. Cet ouvrage est divisé en 3 parties. La 1re. n'est écrite qu'en latin: les deux dernières sont en latin & en hé-

breu. Les curieux peuvent consulter ce que dit, sur ce livre & sur son auteur, le P. Tournon, dans le tom. 1er. de son *Histoire des Hommes illustres de l'ordre de S. Dominique.*

MARTIN, MARTENS & MERTENS, (Thierry) né à Aisch, grand village près d'Alost en Flandre, fut un des premiers qui cultivèrent l'art de l'imprimerie dans les Pays-Bas, & en particulier à Alost, à Anvers & à Louvain, après l'avoir appris, selon quelques-uns, de Jean de Westphalie d'Osnabruck : mais plusieurs savans pensent qu'il est aussi ancien imprimeur que Jean de Westphalie, & observent que ses caractères sont trop différens de ceux de Jean, pour en être une imitation. Quoi qu'il en soit, Martin exerça aussi cette profession à Nimegue, & mourut à Alost en 1533, où l'on voit sa sépulture dans l'église des Guillelmins, avec une inscription qui commence : *Theodorico Martino Alostano, Germania, Gallia & Belgii hujus Protographo, &c.*; ce qui ne doit pas se prendre à la lettre, & signifie précisément que Martin a introduit l'imprimerie dans les Pays-Bas & dans quelques contrées voisines. Cet imprimeur jouissoit de la réputation d'un savant honnête-homme. On a de lui, outre les impressions de plusieurs livres, quelques ouvrages de sa composition. Il eut des amis illustres, entr'autres, Barland, le célèbre Erasme, & Martin Dorp, dont il est parlé dans l'article suivant.

MARTIN DORP, savant professeur de Louvain, fut, se-

lon le témoignage d'Erasme, le premier qui allia l'étude des belles-lettres à celle de la philosophie & de la théologie. Il mourut à la fleur de son âge en 1525. Barland, son ami, lui a consacré un bel éloge dans sa *Chronique des ducs de Brabant.* On a de lui : I. *Epistola de Hollandorum moribus*, imprimé par Martin d'Alost. II. *Oratio de laudibus Academiae Lovaniensis*, Louvain, 1513, &c.

MARTIN, (André) prêtre de l'Oratoire, Poitevin, mort à Poitiers en 1695, se signala dans sa congrégation par son savoir. On a de lui : I. *La Philosophie Chrétienne*, imprimée en 7 vol. sous le nom d'*Ambroise Victor*, & tirée de S. Augustin, dont cet Oratorien avoit fait une étude particulière. II. *Des Theses* fort recherchées, qu'il fit imprimer à Saumur, in-4°, lorsqu'il y professoit la théologie.

MARTIN, (Dom Claude) Bénédictin de la congrégation de St. Maur, naquit à Tours en 1619, d'une mere pieuse, qui fut dans la suite premiere supérieure des Ursulines de Québec, où elle mourut saintement (voy. MARIE DE L'INCARNATION). Le fils, héritier de ses vertus, se consacra à Dieu de bonne heure, & devint supérieur du monastere des Blancs-Manteaux à Paris, où il demeura 6 ans. Il mourut en odeur de sainteté, en 1696, à 78 ans, dans l'abbaye de Marmoutier, dont il étoit prieur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété : I. *Des Méditations Chrétiennes*, Paris, 1669, en 2 vol. in-4°, peu recherchées à présent. II. *Les Lettres & la Vie de sa mere*,

1677, in-4° : ouvrage édifiant. III. *La Pratique de la Regle de S. Benoit*, plusieurs fois réimprimée. Voyez *la Vie* par D. Martenne, Tours, 1697, in-8°.

MARTIN, (N.) poëte François, né en 1616, mort en 1705, a donné une *Traduction en vers françois des Géorgiques de Virgile*, qui ne vit le jour qu'après la mort de son auteur, en 1713, & qui a été effacée par celles que M. De Lille & M. le Franc de Pompignan ont données depuis.

MARTIN, (David) né à Revel, dans le diocèse de Lavaur, en 1639, se rendit habile dans l'Écriture-Sainte, dans la théologie & dans la philosophie. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Hollande, fut ministre à Utrecht, & mourut en cette ville d'une fièvre violente, en 1721, à 82 ans. Il écrivoit, il parloit avec aisance, & cependant d'une maniere un peu dure. Son style n'a ni assez de douceur, ni assez de correction. On a de lui : I. Une *Histoire du Vieux & du Nouveau-Testament*, imprimée à Amsterdam en 1700, en 2 vol. in-fol., avec 424 belles estampes. Elle est appelée *Bible de Mortier*, du nom de l'imprimeur. II. Huit *Sermons*, sur divers textes de l'Écriture-Sainte, 1708, vol. in-8°. III. Un *Traité de la Religion Naturelle*, 1713, in-8°. IV. *Le vrai sens du Psaume cx*, in-8°, 1715, contre Jean Masson. V. Deux *Dissertations critiques*, Utrecht, 1722, in-8°; l'une sur le verset 7 du chapitre v de la 1re. Épitre de S. Jean... *Tres sunt in Cælo*, &c., dans laquelle il prouve l'authenticité de ce texte : l'au-

tre sur le passage de Joseph touchant J. C., où il fait voir que ce passage n'est point supposé. VI. Une *Bible*, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol., & avec de plus courtes notes, in-4°. VII. Une édition du *Nouveau-Testament* de la traduction de Geneve, Utrecht, 1696, in-4°. VIII. *Traité de la Religion révélée*, où il fait voir que les livres du Vieux & du Nouveau-Testament sont d'inspiration divine, &c., réimprimé à Amsterdam, en 1723, en 2 vol. in-8°. Cet ouvrage estimable fut traduit en anglois.

MARTIN, (Jean-Baptiste) peintre, né à Paris d'un entrepreneur de bâtimens, mourut dans la même ville en 1735, âgé de 76 ans. Après avoir appris le dessin de la Hire, il fut envoyé en qualité d'ingénieur pour servir sous le célèbre Vauban. Ce grand ingénieur fut si content de lui, qu'à sa recommandation Louis XIV le plaça chez Vander Meulen, peintre de batailles, qu'il remplaça aux Gobelins, & lui accorda une pension. Martin fit plusieurs campagnes sous le grand dauphin, & sous le roi même. Il peignit plusieurs conquêtes de ce monarque à Versailles, & les plus belles actions de Charles V, duc de Lorraine, dans la galerie du château de Lunéville, que le duc Léopold son fils avoit fait bâtir.

MARTIN, (dom Jacques) Bénédictin de S. Maur, né à Fanjaux, petite ville du haut Languedoc, en 1694, entra dans cette savante congrégation en 1709. Après avoir professé les humanités en province, il parut en 1727 à la capitale. Il

y fut regardé comme un homme bouillant & singulier, un savant bizarre, un écrivain indécent & présomptueux. Ses ouvrages se ressentent de son caractère. Les principaux sont : I. *Traité de la Religion des anciens Gaulois*, Paris, 1727, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage offre des recherches profondes & des nouveautés curieuses ; mais son auteur paroît avoir trop bonne opinion de lui-même, & ne rend pas assez de justice aux autres. Il prétend que, la religion des Gaulois étant, à quelques égards, un écoulement de celle des patriarches, l'explication des objets de leur culte peut servir à l'interprétation de divers passages de l'Écriture. Ce système est plus singulier que vrai. II. *Histoire des Gaulois*, 1754, 2 vol. in-4°, mise au jour par D. de Brezillac, neveu de l'auteur. III. *Explication de plusieurs Textes difficiles de l'Écriture*, Paris, 1730, 2 vol. in-4°. On y trouve le même goût de critique, le même feu, la même force d'imagination, le même ton de hauteur & d'arrogance que dans les ouvrages précédens. Plusieurs estampes indécentes dont il souilla ce Commentaire sur l'Écriture-Sainte, & une foule de traits satyriques, aussi déplacés que les estampes, obligèrent l'autorité séculière d'en arrêter le débit. IV. *Explication de divers Monumens singuliers, qui ont rapport à la Religion des plus anciens peuples, avec l'Examen de la dernière édition des Ouvrages de S. Jérôme, & un Traité sur l'astrologie judiciaire* ; enrichie de figures en taille-douce, Paris, 1739, in-4°. La vaste

Tome VI,

érudition de cet ouvrage est ornée de traits agréables, mais le style en est trop animé. V. *Eclaircissmens Littéraires sur un projet de Bibliothèque Alphabétique*. L'érudition & les mauvaises plaisanteries sont prodiguées dans cet écrit, qui ne plaira point à ceux qui aiment le choix & la précision. VI. Une *Traduction des Confessions de S. Augustin*, qui parut à Paris en 1741, in-8° & in-12. Dom Martin mourut à St.-Germain-des-Prés en 1751. C'étoit un des plus savans & des meilleurs écrivains qu'ait produit la congrégation de S. Maur ; il n'auroit fallu qu'un ami éclairé pour diriger son goût & son imagination.

MARTIN DE VOS, voyez VOS.

MARTIN-GUERRE, voy. GUERRE.

MARTINE, (Sainte) issue d'une des plus illustres familles de Rome, scella sa foi par l'effusion de son sang dans le 3^e. siècle. Son culte est très-ancien ; & nous voyons que du tems de S. Grégoire le Grand, les fideles alloient dans la chapelle consacrée à sa mémoire. En 1256, le pape Alexandre IV dédia une église sous son invocation. On fit en 1634 la translation de ses reliques trouvées dans les ruines de l'ancienne église. Urbain VIII en fit bâtir une plus grande & plus belle, inféra l'office de la Sainte dans le Bréviaire Romain, & en composa lui-même les Hymnes.

MARTINE, (Georges) médecin Ecoislois, mort vers l'an 1743, a publié : I. *De similibus animalibus & animalium calore*,

libri duo, Londres, 1740, in-8°, traduit en françois, Paris, 1751. Ce qu'il dit de la force du cœur est fondé sur des procédés algébriques, & des théorèmes de géométrie qui ont pu le faire regarder pour savant par ceux qui s'extaïent toujours à la vue de longs calculs, mais qui n'ont pas pu tromper M. Senac : ce médecin en a fait une critique sévère dans son *Traité du Cœur*; il y montre que la géométrie n'est pas une clef qui ouvre tous les secrets de la nature. II. In *Bartholomæi Eustachii tabulas anatomicas Commentaria*, Edimbourg, 1755, in-8°. Ces Commentaires sont estimés.

MARTINEAU, (Isaac) Jé-
sulte d'Angers, né en 1640,
mort en 1720, professa dans son
ordre, & y occupa les pre-
mieres places. La petite vérole
l'avoit défiguré. En 1682, le
jeune duc de Bourbon devant
passer de rhétorique en philo-
sophie dans le college de Louis
le Grand, les Jésuites dirent au
prince de Condé " qu'ils avoient
" un excellent professeur de
" philosophie pour monsieur le
" duc; mais qu'ils n'osoient le
" faire venir à Paris, parce
" qu'il étoit horriblement laid."
Le prince voulut qu'on l'ap-
pellât, & dès qu'il l'eut vu,
il dit : *Il ne doit pas faire peur
à qui connoît Pellisson. Qu'il
vienne chez moi, on s'accoutu-
mera à le voir & on le trouvera
beau.* Il plut effectivement à la
cour. Si sa figure étoit déla-
gréable, son ame étoit belle.
On le choisit pour confesseur du
duc de Bourgogne, qu'il assista
de ses conseils pendant sa vie
& à la mort. On a de lui : I. *Les
Psaumes de la Penitence*, avec

des Réflexions, in-12. II. *Des
Méditations pour une Retraite*,
in-12. III. *Les Vertus du duc
de Bourgogne*, in-4°, 1712.
Voyez LOUIS dauphin, pere
de Louis XV.

MARTINENGI, (Ascagne)
natif de Berne, fut chanoine
régulier, abbé & général de
l'ordre de S. Augustin, & mou-
rut en 1600. On a de lui un
grand *Commentaire latin sur la
Genese*, en 2 vol. in-fol. Cet
ouvrage est une compilation
savante, mais assez mal digérée.
On y trouve toutes les diffé-
rentes éditions, les phrases &
les expressions hébraïques, avec
les explications littérales &
mystiques de près de 200 Peres.

MARTINEZ DE WAUC-
QUIER, (Mathias) grammai-
rien du 17^e. siecle, né à Mid-
delbourg, fut long-tems cor-
recteur d'imprimerie chez Jean
& Balthasar Moret à Anvers,
& mourut en 1642. L'exactitude
avec laquelle il s'acquitta de
son emploi, ne l'empêcha pas
de traduire en latin divers ou-
vrages de piété françois & es-
pagnols, & de donner un *Dic-
tionnaire latin & grec*, françois
& flamand, Anvers, 1632,
& Amsterdam, 1714.

MARTINES DEL PRADO,
(Jean) Dominicain Espagnol, né
à Ségovie d'une famille noble,
devint provincial de son ordre
en 1662, après avoir professé
avec beaucoup de succès. Phi-
lippe IV l'exila, pour s'être op-
posé à la loi imposée aux prédi-
cateurs Espagnols, de louer
l'Immaculée Conception au
commencement de leurs ser-
mons. Il n'obtint sa liberté,
qu'à condition qu'il écrirait aux
prédicateurs dont il étoit supé-

neur, de suivre l'exemple des autres. Il mourut à Ségovie en 1668. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : I. Deux volumes in-fol. sur la *Théologie Morale*. II. Trois autres in-fol. sur les *Sacremens*. Ces productions sont méthodiques, mais trop diffusées.

MARTINI, (Martin) Jésuite, né à Trente, en 1614, & missionnaire à la Chine, instruisit les savans de ce pays dans la Religion & dans les sciences, qui, comme l'on fait, sont encore dans l'enfance chez les Chinois. Il revint en Europe en 1653, & il rapporta plusieurs remarques curieuses sur l'Histoire & la Géographie de cet empire lointain (il étoit parti de Pekin en 1651, mais il fut fait prisonnier par les Hollandois, & retent à Batavia). On a de lui : I. *Sinicae Historiae Decas*, &c., in-4° & in-8°. Cette histoire va jusque vers le tems de la naissance de J. C. Elle a été traduite en François par le Pellerier, 2 vol. in-12, 1692. On y trouve des choses curieuses. II. *Atlas Sinicus*, in-fol. C'est ce que nous avons de plus exact pour la description de l'empire de la Chine, avant le P. du Halde. Il faut se souvenir en lisant ces ouvrages, de l'esprit exagérateur qui défigure tout ce qui vient de la Chine (voyez du HALDE, le COMTE, MAILLA). III. Une bonne *Histoire* en latin de la *Guerre des Tartares contre la Chine*, Anvers, 1654, in-12. IV. Une *Relation du nombre & de la qualité des Chrétiens chez les Chinois*, in-12. Le P. Martini retourna à la Chine,

& mourut à Hangcheu le 6 juin 1661, à l'âge de 74 ans.

MARTINIEN, (*Martius Martinianus*) s'avança par son courage dans les armées de Licinius, qui lui avoit donné le titre de maître des officiers du palais. Cet empereur, poursuivi par Constantin, prit Martinien pour collègue en juillet 323. Ces deux princes réunis résolurent de livrer bataille à leur compétiteur. Elle se donna le 18 septembre auprès de Chalcedoine. Constantin ayant été vainqueur, fit périr Licinius & Martinien.

MARTINIERE, voyez BRUZEN.

MARTINIUS, (Mathias) écrivain protestant, né à Freinhague, dans le comté de Waldec, en 1572, fut disciple de Piscator, & enseigna avec réputation à Paderborn & à Brême. Il parla beaucoup au synode de Dordrecht en 1618, & mourut en 1630, à 58 ans. Son principal ouvrage est un *Lexicon Philologicum*, 1701, 2 vol. in-fol. C'est une source dans laquelle plusieurs savans ont puisé. Cet ouvrage est fait avec assez de soin. Sa *Vie* est à la tête de son Dictionnaire.

MARTINON, (Jean) né à Brioude en Auvergne l'an 1585, se fit Jésuite en 1603, professa la théologie avec distinction pendant 20 ans à Bourdeaux, & y mourut le 5 février 1662. On a de lui une *Théologie* en 5 vol. in-fol., & un sixième contre Jansenius.

MARTINUSIUS, (George) dont le vrai nom étoit VTISNOVISCH, cardinal & ministre d'état du royaume de Hongrie, naquit l'an 1482, dans la Croa-

tie, & eut l'emploi, étant jeune, de chauffer les étuves à la cour de Jean Zapol. Il embrassa ensuite la vie monastique dans l'ordre de S. Paul, premier hermite, ordre qui n'est établi qu'en Hongrie; il y apprit les belles-lettres, & retourna à la cour de Jean Zapol. Il le suivit, pendant le revers de sa fortune, en Pologne, & lui rendit les services les plus signalés souvent au péril de sa vie. Il gagna par-là tellement les bonnes grâces de ce prince, qu'il le fit son premier ministre, lorsqu'en 1536, par un accord fait avec l'empereur Ferdinand I, il fut assuré dans la possession de ce que les armes lui avoient acquis, & lui confia à sa mort, arrivée en 1540, la tutelle de son fils Jean Sigismond. Il l'avoit nommé auparavant à l'évêché du Grand-Waradin. Martinusius gouverna alors en despote, se brouilla avec Isabelle, veuve du prince qui l'avoit tiré du néant, & s'attacha à l'empereur Ferdinand I, qui lui obtint un chapeau de cardinal de Jules III. Quelque tems après on l'accusa de négocier avec les Turcs; Ferdinand crut même l'effet de ces négociations si prochain, qu'il pensa ne pouvoir le prévenir qu'en faisant assassiner Martinusius, vers l'an 1551, dans le château de Vints, que le cardinal avoit fait bâtir sur les ruines d'un monastere qu'il avoit détruit, & dont le supérieur, au rapport de M. de Thou & d'Ascagne Centurio, lui prédit sa fatale destinée. Bechet, chanoine de l'église d'Usez, a écrit sa *Vie*, mais sans exactitude, & même sans

discernement; car il n'en faut pas avoir pour dire que Charles-Quint engagea Ferdinand à se défaire de Martinusius pour s'assurer de la monarchie universelle, p. 464; si Bechet fait un héros de Martinusius, un philosophe nommé Sacy, en fait un monstre; on ne doit croire ni l'un ni l'autre, mais s'en tenir au sage, judicieux & véridique Isthuanfi, *De Rebus Pannonicis*. Martinusius étoit un grand ministre, un ecclésiastique zélé & de mœurs intègres; mais sa conduite, à l'égard de Ferdinand, devenu son souverain, ne paroît point être à l'abri de reproches. Voyez BECHET.

MARTIO, voyez GALEOTTI.
MARTYR, (Pierre) d'Anghiera, dans le Milanais, né l'an 1455, se rendit célèbre par sa capacité dans les négociations. Ferdinand V le Catholique, roi de Castille & d'Aragon, lui confia l'éducation de ses enfans, & l'envoya ensuite en qualité d'ambassadeur extraordinaire, d'abord à Venise, & de là en Egypte. Il se signala dans l'exercice de ses fonctions par son intégrité & son intelligence. De retour en Castille, il obtint des pensions & des bénéfices considérables. Il mourut âgé de 70 ans, en 1525. On a de lui divers ouvrages écrits avec clarté, élégance & intérêt. I. Une Histoire en latin de la découverte du Nouveau-Monde, intitulée: *De Rebus Oceanicis, sive De Navigatione, & Terris de novo repertis*, 1575, in-4°. II. Une Relation curieuse de son ambassade en Egypte, 1500, in-fol., intitulée *de Legatione Babylonica* (on donnoit

alors quelquefois le nom de *Babylone* au Grand-Caire), III. Un Recueil de Lettres, 1530, in-folio; & Amsterdam 1670, in-fol., sous le titre de *Epistolæ de rebus Hispanicis*, très-rare. Quoique la plupart aient été composées long-tems après les événemens, elles renferment des détails exacts sur l'histoire du 15^e. siècle.

MARTYR, (Pierre) natif de Novare en Italie, est auteur d'un livre intitulé: *De ulceribus & vulneribus Capitis*, in-4°, Pavie, 1584. — On doit éviter de le confondre avec Pierre MARTYR, Espagnol, dont on a *Summarium Constitutionum pro regimine ordinis Prædicatorum*, Paris, 1619, in-4°. Cet écrivain & le précédent vivoient dans le 16^e. siècle.

MARTYR, (Pierre) fameux hérétique; voyez VERMIGLI.

MARTYRS, (Barthélemi des) voyez BARTHÉLEMI.

MARVELL, (André) natif de Kingston, mort en 1673, à 58 ans, est auteur d'un *Petit Essai historique, touchant les Conciles Généraux, les Symboles, &c.*, en anglois. Il est estimé. On a encore de lui d'autres ouvrages moins connus.

MARVILLE, (Vigneul de) voyez ARGONNE.

MARULLE, (Pompée) habile grammairien de Rome, osa reprendre l'empereur Tibere sur un mot qu'il avoit laissé échapper; & comme Capiton, l'un de ses courtisans, soutenoit par flatterie que ce mot étoit latin, Marulle répondit que « l'empereur pouvoit » bien donner le droit de » bourgeoisie à des hommes,

» mais non pas à des mots ». MARULLE, (Tacite) poète de Calabre au 5^e. siècle, présenta un Poème à Attila, dans lequel il le faisoit descendre des dieux. Il osa même traiter de divinité ce conquérant barbare. Attila ne répondit à ces basses flatteries, qu'en ordonnant qu'on brûlât l'ouvrage & l'auteur. Il adoucit pourtant cette peine, de peur que sa sévérité n'arrêtât la verve des poètes qui auroient voulu célébrer sa gloire.

MARULLE, (Michel) savant grec de Constantinople, se retira en Italie, après la prise de cette ville par les Turcs. Il s'adonna ensuite au métier des armes, & se noya l'an 1500, en traversant à cheval la Cecina, rivière près de Volterre; où il est enterré. On a de lui des *Epigrammes*, & d'autres Pièces de Poésie, en grec & en latin, pleines d'images licencieuses. Elles furent imprimées à Florence en 1497, in-4°, à Paris en 1561, in-16; & avec les *Poésies* de Jean Second, Paris, 1582, in-16. On a encore de lui: *Marulli Nævia*, 1515, in-8°, peu commun.

MARULLE, (Marc) natif de Spalatro en Dalmatie, dont on a plusieurs ouvrages recueillis en 1601 à Anvers; cette collection contient: I. *Dalmatiæ, Croatia gesta, latinè reddita*: c'est une version d'un abrégé historique ancien, dont on ne connoît pas l'auteur. II. *Ani-madverso in eos, qui B. Hieronymum Italum esse contendunt*. III. Un traité *De religiose vivendi institutione per exempla*. Cet auteur florissoit dans le 16^e. siècle.

MAS, (Hil. du) voy. DUMAS.